

**Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland:
un problème de psychologie religieuse, avec ...**

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

C
729
10
5

C729.10.5



Harvard College Library

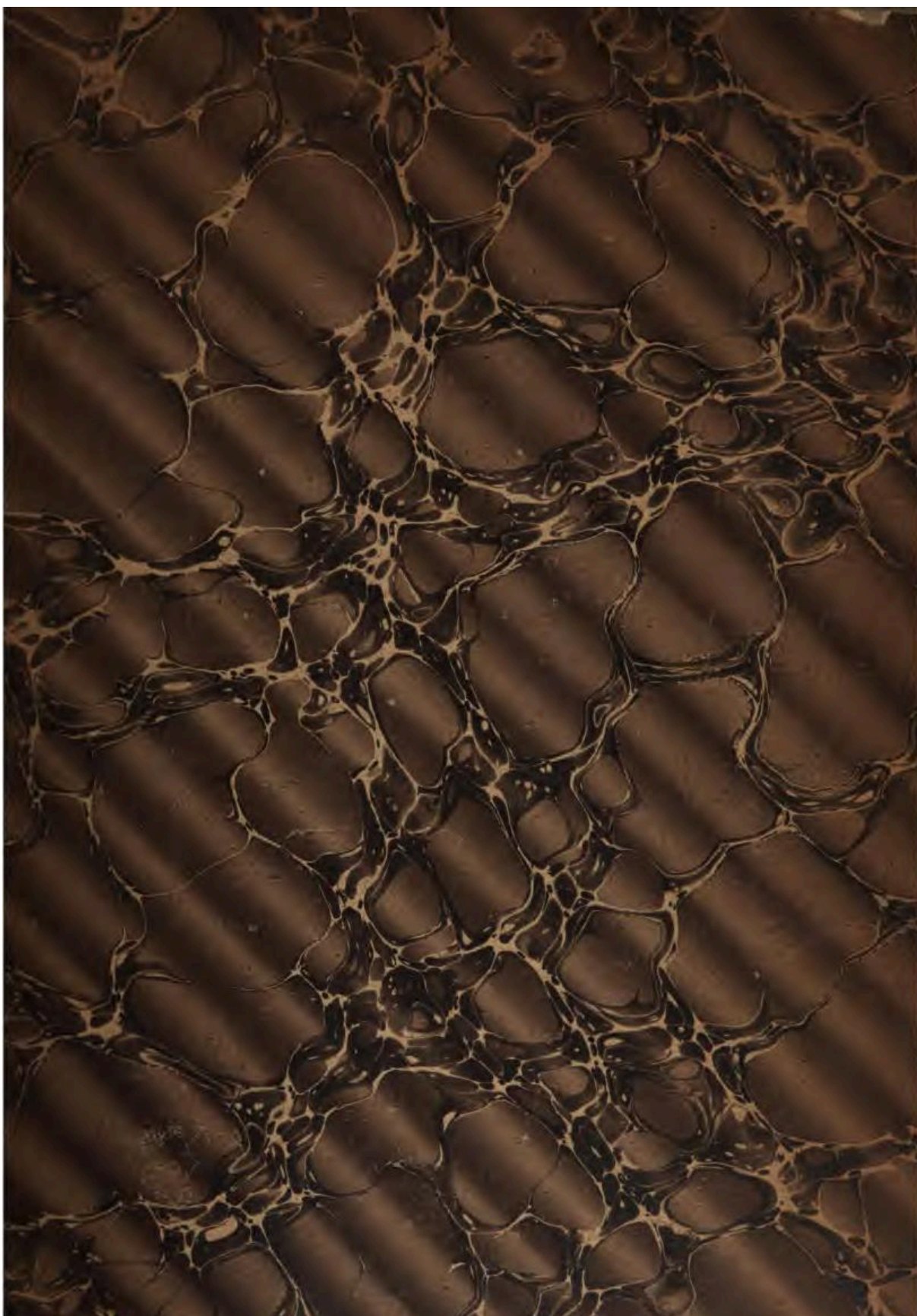
BOUGHT WITH INCOME

FROM THE BEQUEST OF

HENRY LILLIE PIERCE,
OF BOSTON.

Under a vote of the President and Fellows,
October 24, 1898.

6 July, 1899.



RULMAN MERSWIN ET L'AMI DE DIEU DE L'OBERLAND

OUVRAGES DU MEME AUTEUR Essai sur le mysticisme
 spéculatif de Maître Eckhart. i vol. in-8[^] Strasbourg, 1871. (Épuisé.)
 Histoire du Panthéisme populaire au moyen âge et au XVI^e siècle. 1
 volume grand in-8[^]. Paris. Librairie Fischbacher. 1875. (Épuisé.) Les Amis
 de Dieu au XIV^e siècle. 1 volume grand in-8^o. Paris. Librairie Fischbacher,
 1879 12 fr. Die dramatischen Aufführungen im Gymnasium zu Strassburg.
 Ein Beitrag zur Geschichte des Schuldramas im XVI. und XVII.
 Jahrhundert. Strassburg, 1882. Mit Abbildungen. In-8[^] 4 fr. Les Centuries
 de Magdebourg ou la Renaissance de l'historiographie ecclésiastique du
 XVI^e siècle. Leçon d'ouverture. Brochure grand in-8[^]. Paris, Librairie
 Fischbacher, 1883 2 fr. L'Apocalypse mystique du moyen âge et la Matelda
 de Dante. Leçon professée à la séance de rentrée des cours de la faculté de
 théologie de Paris, le 3 novembre 1887. Brochure grand in-8[^]. Paris.
 Librairie Fischbacher, 1887 2 fr.

The text on this page is estimated to be only 14.43% accurate

RULMAN MERSWIN L'AMI DE DIEU DE L'OBERLAND UN
PROBLÈME DE PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE AVEC DOCUMENTS
INÉDITS ET FAC-SIMILÉS EN Par A? JUNDT LIBRAIRIK
FISCHBACHER 33, RUE DES ÉPIQUES, 33

The text on this page is estimated to be only 0.24% accurate

0^1 iJ^» 10 ^^ ^^ M JUL 6 1899^ kLBRh\^ CQ. / -^■C'iCC J /n !
io(.

The text on this page is estimated to be only 16.39% accurate

RULMAN MERSWIN L,'AMI DE DIEU DE L'OBERLAND .
UN PROBLEME DE rSYfIHOLO'JIE RELIdIECSE I En 1347 vivait à
Strasbourg un banquier nommé Itulman Merswin, Il appartenait à une des
familles les plus considérées du patriciat et jouissait d'une grande réputation
de piété et d'intégrité. Un contemporain lui donne ce témoignage qu'il
apporta toujours dans ses transactions commerciales a une grande crainte de
Dieu et une conscience scrupuleuse ' ». Depuis quelque temps il était entré
en relations avec les piétistes ■ ou « amis de Dieu » de l'Allemagne
supérieure. Fatigué d'employer son existence aux affaires de ce monde «
périssable et trompeur », il renonça au négoce pour se vouer entièrement à
Dieu. Volontiers il eût tout abandonné, famille et biens, pour devenir ermite
dans un bois; volontiers il eût accepté d'être délivré du fardeau de
l'existence par quelque maladie incurable, « tant le monde lui était devenu
une croix : ces premières ardeurs se calmèrent bientôt. Il resta dans sa
maison auprès de sa femme, fit avec elle vœu de célibat, décida de
consacrer à Dieu tout l'argent qu'il toucherait à l'avenir, et, sans s'affilier à
aucune confrérie, mena depuis lors un genre de vie simple et austère. Il
avait un frère cadet, et un fils unique. Il mourut à l'âge de 70 ans, laissant
un fils unique, qui fut aussi un saint homme. Il fut enterré dans l'église
de Saint-Étienne, à Strasbourg. On a de lui quelques lettres, et un livre de
piété, intitulé : "L'ami de Dieu".

2 RULMAX MERSWLN de vie semblable à celui des tertiaires, observant chez lui les heures canoniales, fréquentant les églises, partageant son temps entre les exercices ascétiques et les œuvres pies, les lectures et les méditations religieuses; son développement intérieur présente pendant ce temps les phénomènes les plus divers de la piété mystique. Il avait alors quarante ans; marié à deux reprises, il était resté sans enfants. Le dominicain strasbourgeois Jean Tauler fut son confesseur en 1348. Celui-ci, devinant qu'il ruinait sa santé par un ascétisme exagéré, lui ordonna de suspendre ses exercices pendant un temps déterminé; Rulman obéit, bien qu'à regret, et, le délai écoulé, il les reprit « sans mot dire », comme il rajoute dans sa naïve franchise. Il a raconté lui-même les agitations de sa vie intérieure pendant les quatre premières années de sa nouvelle existence; au bout de ce temps une vision radieuse lui apprit qu'il se trouvait désormais en état de grâce, qu'il était devenu un des plus chers amis de Dieu, un de ces hommes au cœur purifié, éclairés du Saint-Esprit, seuls capables de servir de guides à l'Église dans les temps graves qu'elle traversait. Le rôle de spectateur impassible des misères physiques et morales de la chrétienté de son temps ne lui convient pas en effet. Les tremblements de terre des années 1346 et 1348 avaient frappé de terreur les populations de l'Allemagne méridionale; de 1347 à 1349 la peste asiatique, la « mort noire », avait décimé l'Europe occidentale; en même temps l'hérésie la plus « diabolique », celle du libre-esprit, avait étendu ses ravages dans les communautés. Pour l'âme religieuse de Merswin ce sont là autant de signes du ciel annonçant que les anciennes prophéties vont s'accomplir, des signes de la colère, mais aussi de la miséricorde divine, prouvant que si le monde plongé dans le mal doit s'attendre à des châtiments plus terribles encore s'il ne s'amende pas, Dieu de son côté n'oublie pas les hommes, mais les rappelle à lui par les sérieux avertissements qu'il leur envoie. Il a vu la foule cupide et frivole se venger de ses terreurs sur les juifs et les traîner au bûcher

The text on this page is estimated to be only 20.34% accurate

ET LE MYSTICISME ÂPOCALTFTIOCE. I (février 1349)
comme les criminels auteurs de l'épidémie, au lieu de reconnaître dans le fléau le châtement céleste de ses propres péchés. Mais il a vu aussi, quelques mois après, les flagellants accomplir leur procession expiatoire à travers les pays chrétiens pour obtenir du ciel le pardon de leurs fautes et la fin de la grande mortalité. Il a assisté à leurs exercices, à leurs chants, à la lecture du « message divin à la chrétienté » qu'ils colportaient, déposé, disaient-ils, par un ange sur l'autel de saint Pierre à Jérusalem et portant que Dieu le Père, décidé Il faire périr le monde pour ses péchés, s'était laissé fléchir par la Vierge et les anges et avait accordé aux hommes un dernier délai pour se convertir. Il a été témoin de rémotion que l'exemple et la prédication des nouveaux martyrs produisaient dans sa ville natale, à Qui a contresigné la lettre divine?» demandaient ironiquement les prêtres, — a Qui a contresigné les Évangiles? » répondaient les laïques', et ils entraient en grand nombre dans la confrérie des pénitents : parole hardie, car elle signifiait que la lettre divine était bien une révélation du Saint-Esprit, portant en elle-même la garantie de son authenticité. Puis les esprits s'étaient calmés ; vers la fin de l'année avait paru la bulle de Clément VI interdisant à l'avenir toute flagellation publique, ce genre d'ascétisme ne devant plus être pratiqué qu'à domicile, Rulman se conformait depuis longtemps à cette règle. Lors du grand jubilé de l'an 1350, Ū. 1 eût fait volontiers le pèlerinage de Rome, mais sa famille l'en empêcha en considération de sa mauvaise santé. — Tant de spectacles tragiques ne le laissent pas indifférent. Lui aussi se sent appelé à élever la voix pour faire rentrer ses frères dans le chemin du salut. Après sainte Hildegarde et sainte Elisabeth de Schœnau, après Mathilde de Magdehourgetles Joachimites, avec sainte Brigitte de Suède et sainte Catherine de , Sienne, avec tant d'éloquents prédicateurs du mysticisme de son temps, il entreprend sur un ordre d'en haut l'apostolat des ■ amis de Dieu» dans l'Église, I. chronique de Clairmont [lid. Hegol, Lclpil|{, itlTu). ji. lis.

RULMAN MERSWIN Kulman Merswin appartient, en effet, à la famille des prophètes et prophétesses visionnaires, qui depuis le milieu du XII^e siècle ne cessent d'annoncer que des temps nouveaux se préparent pour la chrétienté. Il leur appartient par le haut idéal moral qu'il oppose à la décadence de la société laïque et ecclésiastique de son temps, et par la sévérité du jugement que cet idéal lui inspire, sévérité qui paraîtrait parfois excessive, même appliquée à une période de dissolution sociale telle que la captivité avignonnaise de la papauté préludant au grand schisme d'Occident, si elle n'était atténuée par l'accent de la plus ardente charité et de l'humilité personnelle la plus profonde. Ce n'est point par orgueil, en effet, par complaisance* envers eux-mêmes, comme on l'a prétendu, c'est par désespérance que Rulman et ses devanciers tracent un tableau aussi lamentable des mœurs de leur époque : natures particulièrement sensibles et pieuses, ils souffrent plus que le commun des hommes d'une corruption à laquelle ils ne voient point de remède et qui leur apparaît comme une insulte permanente à la gloire et à la bonté de leur céleste ami, comme une provocation incessante de la justice de Dieu. Quoi d'étonnant dès lors qu'ils appliquent à leur temps la parole découragée de Tapôtre : Le monde entier est plongé dans le mal (1 Jean 4, 17) * ? € Hélas, s'écrit sainte Hildegarde (f 1178), l'Eglise a perdu son éclat et sa pureté ; sa couronne est ternie par le schisme et l'hérésie ; ses serviteurs, les prêtres, qui devaient faire resplendir son visage comme l'aurore et son manteau comme l'éclair, ont, par leur simonie, leur rapacité, leurs mœurs dissolues, couvert son visage de boue, souillé et déchiré son vêtement. L'inconduite leur est aussi habituelle que si elle leur était commandée ; ils se plaisent dans le péché comme les vers dans la pourriture. Sourds et muets, ils n'entendent plus l'Ecriture qui leur parle et ne l'enseignent plus aux autres ; aussi toutes les classes de la chrétienté sont déchues ; l'Eglise n'a plus de bâton pour se soutenir ; toutes ses ordonnances sont près de disparaître ; chacun prend son bon plaisir pour règle *. » — Sainte Elisabeth 1. Die welt ist ailes falsches voU, dit Merswin (Livre des neuf roches, p. 25). 2. Migno, Patrologie, t. 197, p. 270 A; 1013 D; 1014 A: Tœdium in omnibus constitutis ordinibue Ecclesiœ est..., omnes constitutiones suœ jam pêne defecerunt, etc.

The text on this page is estimated to be only 17.72% accurate

ET LE MVSÏICI3ME APOCALYPTIQUE. de Schœneau (f 1164)
tient un langage plus énergique eu core : • Crie d'une voix forte, lui dit boh
ange familier, cric à toutes les nations : Malheur ! car le monde entier s'est
changé eu ténèbres, La vigne du Seigneur a péri ; il n'eat peraonne rjui la
cultive. Le ()L-ignenr j a envoyé des ouvriers, loaâ il les a tous tronyéK
oisifs, La tête de l'Eglise est malade et ses membres Bont morts. Chacun
veut se gouverner soi-mcme et vivre selon son caprice. Le monde est
couvert dca souillures de !a débouche ; tous accourent vers cette fosse
comme altérés de plaisir, et l'on en trouverait à peine un qui no b'j précipite.
Bien rares sont ceux qui dans l'Eglise s'appliquent encore k Buivro les
commandement:) du Seigneur. Mais je le jure par ma droite et mon trône,
dit l'Eternel, cela ne continuera pas ainsi. A vous tous qui Êtes en autorité
snr la terre, rois, princes, évêqnes, abbés, prCtrcs, je vous ordonne do
purifier mon Eglise das hérésies qui la souillent, sinou vous * lereu frappés
du glaive de ma bouche. Misérables hypocrites, voua paraïsaek religieux et
innocents aux yeux des hommes, mais vous êtes rempli 1 esprit de
méchanceté. Bergers de mon Église, vous s réveillera 1 Considérer vos
prédéccsseurB, les apôtres et le mon Eglise ; ils annonçaient, sans crainte
des homrois et aux princes, et souffraient toutes sortes de tourir de mon
nom. Bois de la terre, le cri de votre iniquité l'à moi. Je vous ai élevés sur le
trône, pour que vous reien mou uom ; mais voua avez secoué mon joug et
affermi L terre. Eupentez-vous sans retard, et je vous glorifierai, comme j'ai
glorifié les rois, mes servitenra qui vous ont précédés. Et voua tons, princes
et juges que j'ai établis, loups rapaces qui dévorez votre propre troupeau,
vous qui fausse)! la justice pour des présents et encouragez lei cœurs de
mes peuples à l'iniquité, je vous arracherai de votre hauteur ' si vous ne
vous amendez pas, et vous partagereu le sort des démons, vos modèles,
dansl'éternel incendie de l'enfer '. • — Écoutons encore les plaintes
éloquentes de la béguine Muthilde de Mugdobourg (f 1277) ; • 0 elirétienté
■ainte, couronne resplendissante, que ton éclat s'est obscurci! Ti;e pierres
précieusea sont tombées, ton or s'est corrompu dans la fango de l'impureté.
0 fiancée de Dieu, ton visage si pur et si chaste a été noirci]>ar le feu des
plus coupables passions ; sur tes lèvres il n'y a plus que mensonge et
qu'hypocrisie ; lea fleura de tes vertus se sont fanées. 0 saint clergé,
couronne lumineuse, que ta gloire a pâli 1 Ta beauté s'est évanoaie, tes

forces t'ont abandonné, la mine approche. Ta puissance spirituelle a été
l'occasion du ta chute ; c'est par elle que tu t'attaques à Dieu et à ses amis eu
absolvant dormez, mais je vois les saints docteurs mes, ma parole au: mens
pour l'honni est monté jusqu'à z la justice en l'injusti 1. È. Holli, Die Vitioi '
MundtM fn lenfbrai eit [ipivm cvpitrfgerf; 79 i lier ht. Blitabeth vi

G RULMAN MERSWIN rimpie et en privant l'honnête homme de son bon droit pour de Targent. Celui qui ignore le chemin de l'enfer n'a qu'à regarder le clergé corrompu et débauché ; la vie qu'il mène y conduit tout droit. Aussi Dieu a-t-il décidé de l'humilier ; la vengeance de Dieu fçndra sur lui à l'improviste, au jour qu'il ignore * . » Nous pourrions multiplier ces exemples ; ils suffisent pour indiquer le ton d'indignation et de pitié que les représentants du mysticisme apocalyptique au moyen âge prennent dans leurs oracles sur la décadence de l'Église à leur époque. Ce même ton, nous le rencontrerons chez Tancien banquier de Strasbourg. Eulman Merswin appartient encore à cette famille religieuse par ses vues sur l'avenir de la chrétienté. L'idée apocalyptique domine toute sa vie spirituelle depuis 1347; elle s'inspire chez lui, comme chez les autres prophètes mystiques de son temps, des oracles de sainte Hildegarde, la grande initiatrice du mouvement apocalyptique au moyen âge. La voyante de Gandertheim aperçoit un glaive planer dans les airs; c'est le glaive de la colère divine prêt à frapper le monde. Seul le Fils retarde encore le châtiment céleste par son intercession auprès du Père; < aussi souvent qu'il le voit irrité contre l'humanité, il lui montre ses blessures, qui ne se fermeront que lorsqu'il ne restera plus un seul pécheur sur la terre » . Mais la justice divine aura son heure ; la dernière des sept époques de l'histoire de l'humanité, symbolisées chez elle par les sept jours de la création, est arrivée : les jugements de Dieu vont s'accomplir. Il viendra de grandes calamités, des guerres, des famines, des épidémies; des signes apparaîtront dans les astres et dans les éléments terrestres ; des hérétiques arriveront, cachant leurs mœurs impures sous une apparence de sainteté ; le diable apprendra aux hommes à vivre selon les désirs de leur nature; la foi chrétienne sera ébranlée, le doute s'emparera des esprits; une multitude païenne et barbare envahira la chrétienté ; les princes et les peuples soulevés contre l'Église s'empareront de ses richesses corruptrices ; l'empire et la papauté, déchus dans l'impiété, s'écrouleront ensemble *, Ces 1. Gall Morel, *Offenbarungen der Schwester Mechtild von Magdeburg*, Regensb., 1869, 80, p. 198. Gomp. mon étude sur l'Apocalypse mystique du moyen âge et la Matelda de Dante, Paris, 1886, p. 60. 2. Migne, t. 197, p. 271 B ; 1031 D ; 715 D ; 1023 G ; 1028 D ; 250 A , 251 A ; 719 B ; 712 D; 1025 D, 256 G, 270 D Cl 271 A; 1026 GD.

The text on this page is estimated to be only 17.19% accurate

ET LE MYSTICISME APOCALYPTIQUE. tribulationB
cependant, quelque graves qu'elles soient, ne marqueront pas encore la fin
du cioiido. Les ecdésisB tiques corronipua diepsraitroDt daua la tourmenté,
mais un petit nombre de prùtrea pieux seront préserrés. Sur les Toines de
l'uncieunc soeicté chrétienne apparaîtra uu peuple do Dieu iiouveau, peu
nombreux comme au temps d'Elie, un peuple de prophètes illniiii«és d'on
Laut, viïaut dans la pauvreté et la solitude à l'exemple des ermitcB et offrant
à Dieu le sacrifiée agréabli: de lear persévérance. Alors les mystères divins
âurout révélée et la parole du Joël s'accomplira ; le SaintEsprit répandra sur
le peuple la rosée de sa prophétie, de sa sagesse et de sa sainteté; lea paêus,
les juifs, les hommes mondains et incrédules se convertiront en foule ; le
printemps et la paix régneront sur la terre régénérée , et les anges
reviendront avec uonâance demeurer auprès des hommes '. Ces mêmed
vul^s d'avenii-j cette attente anxieuse de grandes calamités unie ti la
perspective d'un rajeunissement de l'Église qui doit les suivre, se retrouvent,
diversement nuancées suivant les circonstances extérieures et les
dispositions personnelles des écrivains, chez Joacliim de Flore et ses
disciples, chez sainte Elisabeth de Schônau, Mathilde de Magdebourg et le
Dante; elles forment le fond de la pensée religieuse de Merswin et de ses
contemporains, Henri de Nôrdlingen et.Taalep, en attendant qu'elles
reparaissent une dernière fois, considôpablement atténuées, chez un
contemporain de Luther, le pieux évêque Berthold de Chiemsee, auteur d'un
livre anonyme sur la corruption de l'Église de son temps, intitulé ; Onua
Ecclesiæ. Un autre trait de famille qui unit Merswin à ce groupe de
prophètes, est le caractère mystique rie sa vie intérieure. Je réunis ici sous le
nom do mysticisme un ensemble de phénomènes psychiques étroitement
connexes que l'on retrouve, d'une manière plus ou moins complète ut
développée, chez les repréI sentante de la tendance religieuse que l'on est
convenu de déBigQerpar ce terme. La vérité qu'ils sont chargés d'annoncer,
, ils l'ont retjue par révélation directe, sans intermédiaire hul maiu, sous
forme d'enseignement intérieur ou plus souvent do CD ël sgt A; ini7 D-Di
ion D: ioit Bj latoll;

8 RULMAN MERSWIN vision. C'est la vérité de Dieu même qu'ils ont à proclamer, et voilà pourquoi ils se refusent d'abord à le faire. Les hommes de leur temps soit-ils dignes de Tentendre et ne serait-ce pas exposer la parole divine aux railleries du monde incrédule? Eux-mêmes, créatures faibles et pécheresses, sont-ils dignes de Tannoncer et n'auraient-ils pas à craindre d'autre part qu'on leur attribuât l'honneur d'une prophétie dont ils ne demandent qu'à laisser toute la gloire à Dieu, en s' effaçant eux-mêmes jusqu'à l'oubli de leur nom ? Une lutte douloureuse s'engage donc en eux entre leur humilité et leur crainte du monde d'un côté, et le sentiment de leur vocation de l'autre; elle a son retentissement dans leur nature physique ou elle provoque parfois des troubles prolongés. Finalement, le devoir missionnaire l'emporte en eux, une contrainte supérieure leur met la plume à la main, et ils produisent alors ces ouvrages anonymes sur l'origine desquels la critique s'égare si souvent ; laïques illettrés ou simples femmes, ils instruisent alors et réprimandent l'Eglise, son clergé et ses docteurs, au nom du magistère intérieur du Saint-Esprit dont ils se sentent gratifiés, au nom du sacerdoce spirituel des vrais amis de Dieu. Il n'y a là de leur part ni présomption égoïste ni dédain de la hiérarchie, mais uniquement le sentiment impérieux, inéluctable d'un grand devoir à remplir envers la chrétienté. L'importance de cette partie du sujet m'oblige à citer ici quelques exemples plus développés. • Sainte Hîldegarde, souffrant depuis son enfance de fréquents accès de paralysie, était entrée au couvent dès l'âge de huit ans; depuis sa cinquième année elle avait eu des révélations miraculeuses qu'elle avait gardées secrètes. En 1138, vers Tâge de quarante ans, < je fus grandement angoissée, dit-elle, et pressée d'annoncer ce que j'avais vu et entendu ; mais j'eus peur et n'osai publier ce que j'avais su pendant si longtemps ». Elle\ tombe malade et, c contrainte par l'aiguillon de la souffrance » , se décide enfin à révéler à son confesseur Torigine de son mal ; sur ses conseils eUe commence à noter le contenu de ses visions et recouvre aussitôt la santé. En 1141, nouvel appel d'en haut, c Une lumière éclatante, venue du ciel, traversa mon esprit et mon cœur : subitement l'intelligence de l'Ecriture

The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate

ET LE MYSTICISME APOCALYPTIQUE. L'entière s'ouvrit pour moi, non le sens des mots ni leur forme grammaticale, mais la compréhension des mystères divins et des visions merveilleuses. Et j'entendis une voix céleste qui disait : « Écris ce que tu vois et entends ! • Cependant, intimidée de l'opinion et des discours des hommes, je refusai de l'écrire, non par mauvais vouloir, mais par humilité. Jusqu'à ce que frappée des verges du Seigneur je tombai malade. Enfin, encouragée par une de mes sœurs et par l'homme (son coufeuseur) que j'avais fait venir secrètement, je me décidai à obéir. Mes forces revinrent, je me levai et j'écrivis le présent ouvrage dans l'espace de dix ans. J'y déposai non les inventions de mon cœur ni celles d'aucun homme, mais ce que je vis et entendis dans le ciel, ce que Dieu me révéla dans le secret de ses mystères. » « Ce n'est pas de moi, écrit-elle à l'archevêque de Mayence, que viennent les paroles que je profère ; je ne puis annoncer que ce que je vois dans la lumière divine, et ce que j'y vois est souvent contraire à tous mes desirs et volontés ; je suis contrainte de le voir ! » et elle termine comme suit sa lettre aux chanoines de Mayence : « Ainsi parle l'Esprit : Celui qui ne veut pas croire ces paroles, le glaive de la parole divine le tuera. Et j'entendis une voix retentissante qui disait ; Ce que tu ■ B vu et entendu, écris-le immédiatement aux prêtres fidèles, afin qu'ils le prêchent aux communautés ! Malheureuse que je suis, j'ai été accablée de maladie bien des jours durant et incapable de me tenir sur mes pieds, jusqu'à ce que j'eusse écrit ce qui précède ! • Le sentiment de sa mission divine s'exprime chez elle avec une force singulière : * La foi catholique chancelle, dit l'Éternel ; les livres des docteurs les plus estimés sont balayés par le vent : c'est pourquoi je parle à présent par une créature humaine illettrée, qu'aucun docteur n'a instruite. Oui, c'est moi l'Éternel qui enseigne par sa bouche de nouveaux mystères ; si vous la méprisez, ce n'est pas elle, mais moi, la vérité, que vous méprisez ! • Et cependant, nulle trace d'orgueil chez elle ; son livre se termine par ce cantique d'actions de grâces : « Sois glorifié, 6 grand roi, d'avoir accompli ces choses dans une créature humaine, simple et ignorante ! » Une tradition très ancienne rapporte que le miracle de la Pentecôte s'est renouvelé pour sainte Hildegarde ; et qu'elle a exprimé ses oracles dans une langue et au moyen d'une écriture inconnues, dont un manuscrit du XIII^e siècle a conservé des exemples'. Plus instructive encore est l'histoire intérieure de sainte Elisabeth de Schoeaa. Nature

délicate et malade comme sainte Hildegarde, elle entra au couvent à l'âge de douze ans, mais n'eut de visions qu'à partir de U 1. UigDB, t. i»7, p. 103 C ; Si Ci ass B : asfi AB ; IST C ; Schmolzeis, Dat Lebttt 11. Wirtm der h. Hildegardi», Fraibucg i. D., 1879, i79 (comp. Migne, p. Isa B) ; Higna, p. 714 CD; 73T D; 137 B; Haupl, Zeitiçlirifl fUr deutti-liti Atterlhum, VI, Laipi:., istT, ui sa.).

10 RULMAN MERSWIN vingt-troisième année. L'extase survenait chez elle surtout aux heures du culte; elle s'annonçait d'ordinaire par un accès de suffocation qui était suivi d'une période de paralysie partielle ou totale, voire même de léthargie complète ; parfois aussi elle apparaissait dans l'état de veille ou dans celui de demi-sommeil. Dans ces moments de lucidité visionnaire, Elisabeth conversait avec les saints et les saintes, avec Jésus-Christ et la Vierge, et principalement avec son « ange familier » qui l'instruisait. Parfois son mystérieux interlocuteur ne répondait pas immédiatement à ses questions, mais seulement au bout d'un certain temps, quand une circonstance extérieure, telle que la fête du jour, le sollicitait à le faire : elle percevait alors, énoncé par la voix céleste, le résultat du travail latent qui s'était opéré en elle dans l'intervalle ; pareillement, lorsqu'après plusieurs jours d'attente elle découvrait elle-même la réponse à sa question avant que l'ange eût parlé, elle attribuait à l'inspiration occulte de son ange l'illumination subite qui s'était produite dans son esprit, tant elle était convaincue du caractère surnaturel de ses révélations. La faculté d'objectivation se rencontre en effet chez elle à un très haut degré. Les inspirations de sa conscience religieuse lui apparaissent sous forme de voix célestes qu'elle entend; les tableaux de son imagination s'imposent à elle comme des réalités extérieures et concrètes. D'abord elle les voit de ses « yeux intérieurs » seuls, indépendamment des sensations visuelles qui persistent ; puis ces dernières s'effacent et elle arrive à percevoir dans l'état de veille les images psychiques à la fois de ses yeux intérieurs et extérieurs : l'hallucination somnambulique est complète. Elle voit ainsi passer devant ses yeux toute l'histoire évangélique depuis l'adoration des mages jusqu'au martyre de Pierre, les noces de Cana, le baptême de Jésus, l'entrée à Jérusalem, les scènes de la passion, de la résurrection et de la pentecôte, l'assomption de la Vierge; elle voit les tableaux de l'Apocalypse, les mystères de la Trinité et de la transsubstantiation, sainte Ursule et les onze mille vierges qui lui racontent sur sa demande l'histoire de leur martyre et répondent aux objections historiques qu'elle hasarde contre leur récit, de même que la sainte Vierge lui apprend l'âge qu'elle avait à l'époque de l'annonciation et la date exacte de son entrée au ciel. Il lui arrive même un jour, par un travail intérieur singulièrement complexe, de voir ses révélations écrites dans un livre au moment même où elle les reçoit : la composition inconsciente de ses oracles

revêt dans ce cas la forme de la lecture d'un texte objectif. Ce livre lui est remis ; elle peut le lire et le relire. Sitôt qu'elle a repris ses sens, elle n'a plus souvenir de ce qu'elle a lu ; mais dès qu'elle rentre dans l'état de lucidité, tous les détails de sa lecture se représentent à son esprit sous la forme d'un discours que le saint du jour, saint Nicolas, lui adresse *. Un autre jour elle se sent près 1. E. Roth, p. 131.

ET LE MYSTICISMÿ: APOCALYPTIQUE. 1 1 de mourir et réclame les derniers sacrements ; elle voit Tabbë du couvent s'approcher d'elle et écouter les reproches qu'elle lui fait pour le retard qu'il a mis à venir ; elle l'entend réciter des prières, répond aux paroles qu'il lui adresse et reçoit de lui l'extrême-onction ; puis elle apprend qu'elle a été le jouet d'une < vision spirituelle » ; la supérieure qui se trouvait présente lui assure qu'il n'est entré personne dans sa chambre. Elle voit de même la vallée ténébreuse de l'enfer remplie de feux sombres où les démons torturent les damnés, et tout à côté, la montagne de Dieu, couronnée d'un palais resplendissant; elle voit les diverses classes de la chrétienté gravir la montagne par des chemins différents et les âmes bienheureuses franchir la porte de l'édifice. Son ange lui apprend qu'elle a commencé elle-même cette ascension trois ans auparavant ; il lui montre la hauteur à laquelle elle est parvenue et lui donne l'assurance qu'elle atteindra le sommet avant sa mort; aussi la porte de la cité céleste s' ouvre -t- elle dès ici-bas devant ses yeux, mais il s'en échappe une lumière si éclatante qu'elle s'affaisse sur le sol dans un ravissement ineffable. Au dire d'un témoin oculaire, elle a possédé comme Hildegarde le don des langues ; c bien qu'elle fût illettrée et d'une ignorance à peu près complète en latin^ il lui arrivait, au sortir de ses extases, de proférer subitement dans cette langue des paroles inspirées qu'elle n'avait ni apprises d'autrui ni trouvées par elle-même * » . Ces visions continuèrent chez elle jusqu'à sa mort. Un moment elle crut qu'elles allaient prendre fin ; elle venait, comme nous le verrons, de consentir sur un ordre de Dieu à publier ses révélations antérieures; son premier livre des Visions qui les renferme se termine, comme s'il ne devait plus avoir de suite, par une conclusion définitive, ce qui n'est plus le cas pour les deux livres suivants, lesquels manquent d'ailleurs dans la plupart des manuscrits comme étant une addition plus récente faite au livre primitif : d'où il résulte qu'à ce moment elle a considéré sa mission prophétique comme accomplie. Aussi son ange lui apprend qu'elle n'aura plus jusqu'à sa mort les < visions saintes » auxquelles elle est habituée, qu'elle jouira encore ici-bas de la c lumière sainte et céleste » (c'est-à-dire de la clarté surnaturelle qu'elle percevait habituellement dans la direction du ciel *), et de la lumière éternelle après cette vie ^ Mais ce n'était là qu'une impression passagère ; immédiatement après, le sentiment de sa vocation se ranime en elle et les visions recommencent pareilles aux précédentes \ Passagère est également

la certitude qu'elle éprouve vers la même époque, d'avoir reçu de Dieu la confiance de tous ses mystères sans exception 1. E. Roth, p. 31 ; 17 ; 43 ; 34 ; 3. 8. E. Roth, p. 10; 2G9. 3. E. Roth, p. 38 et 39. 4. Son frère Ekherl so donne boaiiconp de mal pour expliquer cotio coilradiclion, E. Rolh, p. 40.

12 RULMAN MERSWIN aucune ; en une autre circonstance elle apprend de la sainte Vierge qu'il est des secrets que Dieu s'est réservés et qu'il ne lui communique pas\ L'on voit par ces deux exemples à quel point ses dispositions momentanées déterminent le contenu de ses révélations, sans qu'on soit autorisé pour ce motif à l'accuser d'incohérence intellectuelle. Par contre, la certitude de son salut éternel ne l'a plus quittée depuis ce moment et s'est affirmée à plusieurs encore dans ses visions : elle sait qu'elle atteindra le sommet de la montagne de Dieu et qu'elle ressuscitera avec Christ '. Le diable qui dans les commencements de sa vie extatique l'avait « assaillie de toutes ses forces » pendant des semaines entières, dont l'image obsédante l'avait poursuivie parfois < sans qu'elle pût en détourner ses yeux intérieurs », et qui avait ajouté à ses souffrances corporelles toutes les angoisses morales, le souvenir plus accablant que jamais de tous ses péchés, le dégoût de la prière, puis la tentation d'incrédulité, le doute sur la divinité de JésusChrist et la puissance de la sainte Vierge, enfin le désir de mettre fin à ses jours pour échapper au désespoir, elle le vit s'enfuir à jamais de sa présence, et sa vie intérieure, qui n'avait été jusque-là qu'une alternative de radieuses extases et d'apparitions du démon, prit depuis lors un cours plus tranquille; les « douloureuses tentations » ne se renouvelèrent plus \ Aussi les visions qu'elle eut dans la suite ont-elles moins pour objet son propre développement spirituel que l'instruction et la régénération de la chrétienté ; les grandes luttes sont terminées pour elle, et elle peut se livrer tout entière à son apostolat prophétique. Les souffrances physiques cependant lui restèrent jusqu'à la fin; elle les acceptait avec joie, comme une préparation nécessaire à la « quiétude de l'extase » , et même comme une faveur spéciale du ciel, rendant grâces au Seigneur avec saint Paul « de ce qu'elle n'avait cessé de porter ses flèches dans son corps » depuis son entrée au couvent, et comme lui obtenant pour réponse : « Ne t'afflige pas de ce qui t'arrive habituellement ; ma grâce te suffit ! » parole qui lui revient souvent à l'esprit dans ses épreuves. Aussi confie-t-elle son corps non aux soins des hommes, mais à la volonté de son créateur. Quand ses sœurs essayent de la soulager par des remèdes, son mal empire ; mais que la voix céleste lui annonce sa guérison, et aussitôt le miracle est opéré : « L'avant- veille de l'Assomption je tombai malade ; le matin de la fête mon état s'était aggravé au point que mes sœurs entourèrent mon lit en récitant des prières. Après leur départ l'ange du

Seigneur apparut et plaçant sa main sur ma tête : Lève-toi, dit-il, dresse-toi sur tes pieds, tu es délivrée de tes infirmités; va 1. E. Roth, p. 48 et 62. « Der Einfluss der momentanen Stimmungj dit avec raison J. Gôrres, macht sich in der Modalität der Encheinungen leicht bemerklich. • {Heinrich Suso's Leben u. Sohriften, Regensb., 1829, înlrod. p. cxxxv.) 2. E. Rolh, p. 47 et 52. 3. E. Roth, p. 4 ot ss. ; 7 ; 39 ; 6 et ss. ; 8.

The text on this page is estimated to be only 17.33% accurate

I communier et prendre de la force ! A ces mots ma douleur s'évanouit un instant ; une émotion légère envahit tous mes membres ; je me levai et descendis « en souriant dans l'âme de mes sœurs étonnées ». » I fut-ce le pressentiment de la fin prochaine de la crise qui avait suggéré la révélation, ou la foi et l'affirmation de l'ange qui avait mis fin à la crise ? Longtemps Elisabeth garda pour elle le secret de sa vie intérieure. Ce silence qu'elle s'imposait fut une souffrance de plus, intolérable à la longue. ■ Souvent, quand j'avais résolu de cacher ce que le Seigneur m'avait montré, je fus saisie de si violentes douleurs de poitrine que je me crus près de mourir ; mais dès que je comparais ces personnes présentes avec ce que j'avais vu, je me sentais soulagée. * Ce besoin de s'épancher, devenu de plus en plus impérieux, lui fit désirer la venue de celui de ses frères pour lequel elle avait toujours eu une prédilection spéciale, le diacre Bénédict, alors chanoine à Orléans. Ce frère bien-aimé restera son confident jusqu'à la fin de sa vie, à maintes reprises il fera le voyage de Bonn à Schoenau, pendant lequel Elisabeth, impatiente de le revoir, laissera sa pensée courir au-devant de lui : • Je vis en esprit l'homme dont j'avais désiré la présence ; je le vis venir en toute hâte de bien loin, pour contempler ma douloureuse agonie. > r C'est à lui qu'elle se sent poussée à se révéler complètement : « Depuis longtemps j'ai défilé te raconter les œuvres miséricordieuses que Dieu a daigné accomplir en moi et te demander conseil. Vois-tu l'effet les angoisses de mon cœur. Si mes révélations sont divulguées, que pensera-t-on de moi ? C'est une sainte, diront les uns, alors que je ne suis rien, et ils attribueront à la grâce de Dieu qui m'est échue à mes propres mérites. Ce n'est pas une simple servante de Dieu, diront les autres, sans quoi elle garderait le silence \ ne savent pas quels aiguillons me poussent à parler à inventions de moi, illusions de Satan ! s'écrieront d'autres encore, et mon nom sera répété par la bouche des hommes, alors que je n'ai qu'un désir, de vivre (ignorée ici-bas. L'abbé veut que mes paroles soient notées : ceci augmente encore mon angoisse. Qui suis-je pour qu'on écrive ce que je dis ? Ne m'accusera-t-on pas d'arrogance ? Et cependant quelques personnes sages m'objectent que ce n'est pas pour moi seule que le Seigneur a fait tant de merveilles, mais pour l'édification et l'instruction d'autrui, qu'il ne m'est donc pas permis de les garder pour moi seule. Aussi mon inquiétude est grande ; parler et me taire me coûtent

également périlleux; je vis dans une anxiété continue et mes larmes ne cessent de couler. Mais voici qu'à ton entrée mon âme s'est réjouie et une grande tranquillité s'est faite en moi. Puisque c'est le Seigneur qui t'a envoyé ici sur ma prière, je vais l'ouvrir mon cœur sans rien te cacher. Sois juge avec mon abbé de ce qu'il conviendra de faire de mes paroles. ■ Puis elle commence son récit qu'Ekbert écoute la 1. E. Holh, p. 17 D ; 31 ; Si.

1 4 RULMAN MERSWIN plume à la main. Avant son départ, il lui remet les notes qu'il a prises; elle les cache sous son lit, décidée qu'elle est à ne les montrer à personne : dernière victoire remportée en elle par Thumilité sur le sentiment du devoir missionnaire. Mais bientôt ce sentiment se réveille en elle avec une force inattendue, sa conscience l'accable des plus douloureux reproches, la maladie l'assaille, et au milieu de ces tortures physiques et morales son livre lui est enfin arraché pour être livré entre les mains des hommes. « C'était un dimanche, jour de saint Cyriaque, vers la troisième heure. Six jours durant j'avais souffert du mal qui précède chez moi les grandes visions *, je me levai toute chancelante et me rendis dans mon oratoire pour prier. Après avoir récité quelques psaumes, je sentis ma douleur s'aggraver, et j'entrai en extase. Et voici l'ange du Seigneur m'éleva au haut des airs; j'aperçus toutes les extrémités du monde, et je vis des flèches enflammées qui tombaient du ciel sur la terre drues comme neige. C'est le feu de la colère divine qui doit châtier le monde, me dit Tange, et je continuai à voir ce spectacle jusqu'à la sixième heure. Puis l'ange reparut et se plaçant devant moi : Pourquoi, s'écria-t-il, caches-tu l'or dans la boue? La parole de Dieu a été envoyée par ta bouche sur la terre non pour être cachée, mais pour être manifestée à la gloire de notre Seigneur et pour le salut de son peuple ! Cela dit, il leva son fouet et m'en donna cinq coups très douloureux qui ébranlèrent tout mon corps au vu des sœurs accourues près de moi, puis, plaçant sur ma bouche un doigt de sa blanche main, il ajouta : Tu seras muette jusqu'à la neuvième heure, où tu révéleras les œuvres que le Seigneur a accomplies en toi. Après son départ, je restai étendue à demi morte jusqu'à l'heure de none ; enfin, me soulevant, je fis signe aux sœurs d'appeler l'abbé, et quand il fut venu, j'ordonnai par signe à la supérieure, qui seule connaissait mon secret, d'apporter ce que j'avais caché sous mon lit, la partie du présent livre que toi, ô mon frère, tu m'avais laissée en paiement, car j'avais fermement résolu de cacher tous ces écrits jusqu'à la fin de ma vie, comme nous en étions convenus. Quand donc j'eus remis ce livre entre les mains de l'abbé, le lien de ma langue fut rompu et je m'écriai : Non pas à nous. Seigneur, mais à ton nom donne gloire! Et je restai malade pendant trois jours des coups que l'ange m'avait donnés. » Désormais la conscience de sa mission ne la quitte plus, toute frayeur est surmontée, et elle adresse ses exhortations aux chefs de la hiérarchie sacerdotale avec l'autorité d'une prophétesse du Seigneur : <

Lisez et écoutez, recevez avec humilité l'avertissement divin contenu dans ce livre et amendez-vous, car ce ne sont point là des inventions de femme, mais des paroles dictées par le Dieu tout-puissant * ! » La note dominante des discours de la béguine Mathilde de Magdebourg 1. E. Roth, p. 3 ; 28 ; 37 et 38 ; 122.

The text on this page is estimated to be only 16.32% accurate

KT LE HTSTICISHE APOCALYPTIQUE. est le sentiment de l'indignité personnelle de la prophétesse en face du incesseur sublime ilont elle est chargée. Elle avait eu une voyante. » Je ne puis écrire, dit-elle, que lorsque je boudais dans tous mes membres la puissance du Saint-Esprit; Je ne puis écrire que ce que je vois des yeux et entends des oreilles de mon esprit immortel, » S'élevant en Dieu ■ aussi facilement qu'un enfant monte sur les genoux de sa mère et s'enveloppe dans son nœud, elle y assista aux entretiens des trois personnes divines d'ailleurs sur la création du monde et sur la rédemption de l'humanité. Elle voit le paradis, le purgatoire et l'enfer, dont elle fait une description saisissante. Elle est contente d'annoncer l'arrivée d'un nouvel ordre appelé à régénérer l'Église déchue, elle voit les frères de cet ordre, leur genre de vie, leurs vêtements, leur demeure; elle voit le pape en prière et entend le discours que Dieu lui tient pour l'exhorter à s'adjoindre à eux dans leur lutte contre l'Antéchrist; elle voit < écrites dans la Triumvirate! • les paroles de bienvenue ■ dressées par Dieu au martyr fidèle, et les paroles de son propre livre écrites en lettres d'or dans le ciel. Elle sait que le contenu de ce livre est la vérité de Dieu même, apprise par elle à l'école du Saint-Esprit • ; elle reçoit l'assurance que nul ne lira ses enseignements sans profit, son âme en est illuminée-, et cependant c'est • par contrainte et en pleurant > qu'elle écrit. • Je gémis, pauvre pécheresse que j'étais, s'écrie-t-elle, d'être forcée d'exprimer par de misérables paroles les vérités que je vois. As-tu vu, si Dieu, par une grâce apécunelle, ne m'avait-il y a sept ans donné la force d'écrire, je me tairais encore aujourd'hui. J'avais passé vingt ans dans la pénitence et l'affliction, l'âme travaillée de pieux dévotion. Le corps brisé par la maladie. Alors vint le divin amour et accomplit en moi de si grandes merveilles que je n'osai point garder le silence, ce dont la simplicité de mon cœur me fit grandement souffrir. • Hélius, mon doux Seigneur, m'écriai-je, pourquoi ton regard est-il tombé sur moi? Ne sais-tu pas que je suis une pauvre femme insensée et pécheresse? Et-à-tu des sages qu'il eût fallu révéler ces choses et tu en eusses retiré grande gloire? > Le Seigneur s'irrita de mes paroles : • Réponds ; n'as-tu pas fait moi? Ne puis-je faire de toi ce que je veux? — Oui, bien-aimé de mon Dieu anéantie. — Obéis donc et aie confiance ; tu seras encore longtemps malade, mais je prendrai moi-même soin de toi et je te donnerai tout ce qu'il te faudra. > Tremblante et confuse j'allais trouver mon

confesseur: * PersiSvire joyeusement dans la voie où tu es entrée, me dit-il ; Dion t'a attirée à lui, il te soutiendra ! > Et il m'ordonna de faire ce que je pleura et ma honte, car la conscience de mon indignité ne me quitte pas; il ordonna à une humble femme d'écrire ce livre, tel qu'il sort du cœur et de la bouche de Dieu. > A tout moment elle soupire et sollicite de O' anconragements divins : «Hélas, Seigneur, si tu avais honoré de tes (suvrui

onnelle de la prophétesse en face du e. Elle aussi est une voyante. « Je ne is dans tous mes membres la puissance e ce que je vois des yeux et entends ». S'élevant en Dieu « aussi facilement de sa mère et s'enveloppe dans son ns des trois personnes divines délibé- la rédemption de l'humanité. Elle voit ont elle fait une description saisissante. l'un nouvel ordre appelé à régénérer e cet ordre, leur genre de vie, leurs pape en prière et entend le discours 'adjoindre à eux dans leur lutte contre la Trinité » les paroles de bienvenue , et les paroles de son propre livre le sait que le contenu de ce livre est elle à « l'école du Saint-Esprit » ; elle enseignements sans profit, sans que ant c'est « par contrainte et en pleu- re pécheresse que je suis, s'écrie-t-elle, ables paroles les sublimes vérités que e grâce spéciale, ne m'avait il y a sept rais encore aujourd'hui. J'avais passé tion, l'âme travaillée de pieux désirs. int le divin amour et accomplit en moi i point garder le silence, ce dont la lement souffrir. « Hélas, mon doux gard est-il tombé sur moi ? Ne sais-tu ensée et pécheresse ? C'est à des sages i en eusses retiré grande gloire ! » Le

16 RULMAN MERSWIN merveilles quelque savant ecclésiastique au lieu de moi, tu en recevrais une gloire impérissable. Qui croira jamais que dans ce vil borbier que je suis tu aies pu construire un palais d*or pur où tu viens vraiment demeurer avec ta mère, tes anges et toutes les créatures? — Ma fille, s'il arrive qu*nn sage perde par négligence sur la grande route le précieux talent d'or qui lui eût permis de se rendre à la haute école (V < école du Saint-Esprit »), il faut bien que quelqu'un d'autre le retrouve. C'est aux âmes les* plus humbles et les plus cachées que j'aime à conférer les dons les plus merveilleux de ma grâce. Je l'ai souvent fait déjà; il m'est naturel d'agir ainsi. Ce ne sont pas les hautes montagnes qui reçoivent mes grâces spirituelles ; la rosée de mon Saint-Esprit descend naturellement vers le fond de la vallée. On trouve beaucoup de savants maîtres de l'Ecriture sainte qui u(\ sont à mes yeux que des insensés. Qu'une bouche inculte, instruite par le Saint-Esprit y enseigne les savants docteurs, c'est pour moi une grande gloire et pour la chrétienté un grand sujet d'édification. Regarde, les paroles de ton livre sont écrites en lettres d'or sur la robe des bienheureux dans mon royaume ; elles y luiront éternellement, car le libre amour sera toujours ce que l'homme a de plus grand. » Elle continue donc à écrire, et le confident de sa pensée, le dominicain Henri do Halle, recueille les feuillets sur lesquels elle note ses inspirations religieuses et poétiques : notre prophétesse possède, en effet, à un haut degré le don de la poésie. Bientôt son secret s'ébruite ; une partie du clergé de la ville s'émue de ses prophéties et de l'autorité qu'elle s'attribue; on veut s'emparer de son livre pour le brûler, on la persécute : mais elle n'a de crainte que pour la parole divine qui lui est confiée. « Je fis alors ce que j'avais coutume de faire depuis mon enfance quand j'étais triste, je priai. Hélas, Seigneur, c'est pour toi que je souffre ; n'est-ce pas toi qui m'as ordonné d'écrire ? Préserve ce livre de la fausseté des hommes ; cache-le aux yeux des pharisiens : que seuls tes enfants le lisent, eux qui savent qu'il est venu de toi! > Et Dieu lui apparaî, tenant son livre dans la main ; elle y voit inscrits tous ses discours : < Ne t'afiSige pas, ma bien-aimée, lui dit-il, et ne doute plus de toi-même; nul ne peut brûler la vérité, nul ne peut m'arracher ce livre. » Toute crainte est désormais bannie, et elle dédie courageusement son livre « à tous les ecclésiastiques, bons ou mauvais », comme un dernier avertissement que Dieu adresse à la chrétienté corrompue. Pour prix de sa fidélité, elle reçoit de son céleste ami

l'assurance d'une sollicitude incessante jusqu'à la fin de ses jours et, douze ans avant sa mort, la certitude du salut éternel après cette vie : < Tes voies sont mesurées, lui dit-il, et tes pas sont comptés ; ta vie est sanctifiée par la souffrance et ta fin sera heureuse : mon royaume est tout près de toi *. » 1. Gall Morel, p. 107, 183, 68, 121, 198, 191, 184, 74, 140, 61, 5}, 62, 224.

The text on this page is estimated to be only 16.45% accurate

ET LE MYSTICISME APOCALYPTIQUE. Je citerai enfin quelques traits empruntés à la biographie du dominicain Henri Suso (-J-1366), contemporain du Maître Eckhart. U entre au couvent de la CoDstance à l'âge de treize ans ; mais ce n'est que cinq ans plus tard que , le place sa conversion. Il traverse une longue période d'agitations intérieures, martyrisant son corps par les exercices les plus cruels qu'il peut inventer, tourmenté nuit et jour par les démons qui remplissent son esprit des images obsédantes les plus douloureuses à voir, ou bien conversant avec les âmes des bienheureux, avec les anges, notamment avec son ange gardien, et avec la Sagesse éternelle qu'il s'est choisie pour fiancée. Dix ans de suite il est ravi en extase deux fois par jour, matin et soir ; dix ans aussi il reste plongé dans l'angoisse de la damnation éternelle, désespérant de BDD salut quelque oeuvre pie qu'il accomplisse, jusqu'à ce qu'une apparition de maître Eckhart le délivre de cette épreuve. Neuf années durant il souffre de la tentation d'incrédulité, doutant de la possibilité de l'incarnation divine et d'autres vérités de la foi ; • il eut beau invoquer le secours de Dieu et de tous les saints, rien ne servit, ni les cris de son cœur, ni les larmes de ses yeux : enfin, quand Dieu jugea que le temps en était venu, il lui enleva complètement cette épreuve, et lui donna une grande fermeté intérieure et une foi éclairée d'en haut. Douleurs et joies, visions radieuses et sombres tortures alternent alors dans sa vie ; • il reçut pendant ces années d'innombrables consolations divines, surtout aux époques où il souffrait le plus ' •. En 1335, à l'âge de quarante ans, son état se modifie: la voix divine lui annonce que les ravissements et les révélations célestes , cesseront désormais pour lui, et lui défend de continuer ses macérations, souffrances qu'il endurera de la méchanceté des hommes sans plus recevoir aucune « consolation » divine devant Dieu à l'avenir son seul espoir. Il était entré dans cette nouvelle période de sa vie quand il conclut vers l'an 1340 un pacte d'amitié spirituelle avec sa pénitente Elisabeth Stagel, une dominicaine à Tübingen, près de Winterthuren. Il lui raconta son « commencement », l'histoire de sa vie intérieure qu'il n'avait encore dévoilée à personne, Elisabeth nota à son insu ces confidences sur des feuillets qu'elle cacha dans une petite armoire. Suso, de retour à Tübingen, découvrit ce qu'elle avait fait, jeta au feu une partie de ces feuillets, et il allait détruire le reste, quand une voix divine le lui défendit: la nonne conserva son trésor. Finalement, après la mort

d'Elisabeth, il compléta ce livre en y ajoutant ■ boauT conp de bons enseignements > ; telle fut l'origine de son autobiographie, 1. H, Diepsnbrock, B. Suia'i Leben u. Sthriften, RutîalJ., isas; iulobiographio ila ■nao, I iio, p. is; ; I 5*, p. «os : s ss, p. jo ei 7i ; s i, p. i». ». Murer, Helvelia «iincU. Luecrne, 16*8, io-tol., Vie ilh Suso, S 19, p. Mo. Et eap JMndanl Dieu lui adressa peu da temps aftùt do Douvollaa ciivélations, J to, p. nja;] I tS, p. US

18 RULMAN MERSWLX écrit anonyme qu'il laissa subsister pour l'instruction du prochain. Il est en effet utile, d'après lui, aux âmes inexpérimentées, désireuses d'entrer dans la vie mystique, < de savoir quel a été le commencement de tel et tel ami de Dieu, comment ils se sont exercés d'abord à imiter la vie et les souffrances du Christ, comment ensuite ils se sont laissés mener par Dieu, soit par le sentier des douloureuses épreuves, soit par celui des douces extases, comment enfin ils ont été affranchis de toutes ces formes extérieures pour s'élever à la vie parfaite, laquelle consiste non dans la jouissance des consolations surnaturelles, mais dans l'abandon de notre volonté à Dieu, dans notre soumission à un autre homme en place de Dieu ' ». H se sent donc poussé lui aussi à mettre ses expériences religieuses au service de ses semblables. Dans ce but il compose son Horloge de la Sagesse éternelle, toujours sous le voile de l'anonyme. Son livre, en effet, n'est pas à lui, mais à Dieu; il a conscience de l'écrire sous l'impulsion et la dictée du Saint-Esprit; les révélations qu'il reçoit, il les « subit » . Et cependant, quand la première partie de l'ouvrage est terminée, il l'enferme dans une cachette où elle reste de longues années ; son intention est de ne la montrer à personne de son vivant. Finalement il se décide à la soumettre au jugement d'un docteur de son ordre, lequel y trouve grand plaisir. Il achève donc le livre ; mais alors, nouvelles angoisses. L'exposera-t-il à la critique malveillante et envieuse des hommes, qui ne demandent qu'à dénigrer les ands de Dieu en appelant fictions mensongères les manifestations de la grâce divine dont leur vie est pleine? Sous l'empire de cette crainte, il prend la résolution de le cacher ; il va même le détruire, quand la Vierge intervient : elle lui ordonne de le laisser subsister et de le communiquer à tous les chrétiens. Il résiste, mais la voix divine le poursuit nuit et jour jusqu'à ce qu'il obéit à sa € contrainte* ». JJ Horloge de la Sagesse éternelle passe donc de ses mains dans celles des copistes ; mais il est d'autres écrits qu'il garde enfermés dans sa cellule : on les y trouve après sa mort *. Les détails qui précèdent devaient être présentés au lecteur pour lui permettre de placer Eulman Merswin dans son cadre historique, dans la famille religieuse à laquelle il appartient, et par là d'apprécier comme il convient son développement intérieur et son activité littéraire au point de vue du mysticisme de son temps. 1. H. Suso's Leben u, Schriften, Augsb., 1513, in-fol., fol. 4a; édition de Diepenbrock, autobiographie de Suso, \$ 35,

p. 115 ; Preger, Die Briefe H, Su80*8, Leipz., 1867, lettre 21, p. 76. 2. M. Diepenbrock, introd. de J. Gôrres, p. viii, iz, x. 3. Űurer, p. 846.

The text on this page is estimated to be only 14.66% accurate

dA VIE, SBd PHUSaPAUX ECRITS. 19 Comme Henri SuaOj Ruiman Merswin écrivit son autobiographie, V Histoire de ma conversion*, k laquelle nous avons déjà emprunté quelques détails. Il y raconte sa vie intérieure depuis la fin de l'année 1347 jusque vers le milieu de l'année 1352j durée qu'il évalue approximativement à quatre années, et il divise ce temps, d'après les expériences qu'il a faites, en trois périodes, dont la première comprend une année, ia seconde environ deux ans, la troisième un peu plus d'un an. Suivons-le dans son récit. Ea 13i7, vera la fin de Vété, il renonce au négoce ponr se voner entière- I ment k Dieu ; cette résolution devient dtiâuitĭTe eu novembre, aux approches J de la gaJiit-Martiu. Un eoïr qu'il Be promène en priant dans son jatdiUf l'image du crucifié Be présente à sou esprit. Qu'a-t-il fait lui-même juaqu'i 1 ue jour puur répondre k l'amour de sou Dieu ? Il a dépensé sa vie dans Ief> 1 affairoa de ce monde trompeur, sansaiitro règle f[uefla volonté propre. Alors ! une haine violente du inonde et de Ba libre volonté s'empare de loi ; levant | les yens au ciel, il demande pardon pour le paaaé et s'engage solennelle-, ■ ment & renoncer désormais à sa volonté personnelle pour se mettre tout I entier, ea peraontiu et ses biens, au service de Dieu. La réponse d'en haa^ j ne se fait pas attendre : une lumière radieuse l'enveloppe, une voix divin^ J d'une douceur esqniae retentit à aea oreilles ; il se sent enlevé de terre e transporté à plusieurs reprises tout autour de son jardin. Revenu à est pris d'une crise do larmes • d'une suavité infinie » ; son cœur déborde, J de reconnaissance pour la grâce merveilleuse dont Dieu a bi promptemeat récompensé < le commencement de sa pauvre créature pécheresse *. Dans le < transport de l'ainour divin b qui l'entraîne, il se prend à haïr son corps et s'inflige de ai dureB macérations qu'il tombe malade ; il suspend quelque temps ses eiercicea sur l'ordre de son confesseur, Jean Tauler, puia il les reprend. Voilà comment il entre dans la vie mystique, — Suit une période de joies délirantes, alternant avec les plus cruelk'S souffrances physiques et morales; ses impressions sont d'une mobilité eitrême. Le diable évoque en lui le souvenir de tons ses péchés, mâme les plus oubliés, et le jetle dans le désespoir ; alors il se déchire le corps à coups de fouet ; il veut s'enfuir dans nu bois ou mourir do la mort des Icreui. Ou bien le démon l'accublu de douloureuses épreuves ; les accès d'incrédulité, les tentations charnelles « me rendirent si malade qui: je craignis à plusieurs reprises de perdre la

raison». lia beau lutter contre les images 'impures et horribles» qui .
Beiträge zu den ethnologischen Wissenschaften, V, 1 ISS*, p. !

20 RULMAN MERSWiN Tassailleut; elles s'imposent à son esprit comme une obsession insurmontable. De guerre lasse il se résigne à les endurer avec une soumission parfaite à la volonté divine. Ces crises douloureuses ont leur retentissement dans sa nature physique : un jour, la moitié inférieure de son corps enfle et se refuse à tout mouvement. Déjà il se prépare à la mort, quand une voix céleste lui ordonne de se lever. Souffrances physiques, angoisses morales, tout a disparu ; il se rend à la cathédrale, remercier la Vierge de sa guérison. Dieu se montre ainsi tour à tour d'une < dureté » et d'une « douceur » extrêmes envers lui ; à chaque douloureux accès succède la jouissance des « grâces surnaturelles » . L'extase le prend également lorsqu'il reçoit l'eucharistie. Dans ces heures d'exaltation il se sent l'intelligence éclairée d'une lumière nouvelle ; il sait quelle direction donner à sa vie, il comprend que c'est pour son bien qu'il endure tant d'épreuves, « Dieu permettant au diable de purifier dès ici-bas ceux auprès de qui il veut demeurer et qu'il voit décidés à le suivre sur le chemin de la soufi&ance » . Mais telle est alors sa faiblesse qu'à chaque saignée qu'on lui pratique, selon son habitude, il s'évanouît à la vue de son sang qui lui rappelle le supplice du Christ, et ne peut être ranimé qu'à grand'peine. — Cette alternance de joies et de douleurs, ce < jeu d'amour du Seigneur avec sa pauvre créature pécheresse » dure un an. Puis le côté sombre de sa vie intérieure prend le dessus, les extases cessent, il entre à l'« école de l'amour souffrant » . La maladie physique, l'angoisse spirituelle ne le quittent plus ; à tout moment il se croit près de mourir. Les accès d'incrédulité reparaissent et le torturent une année entière. Comment trois personnes formeraient-elles un seul Dieu, lui insinue le diable, et dans son désespoir il se croit destiné à devenir un € éternel tison de l'enfer » . Cependant, quel que soit le sort qui l'attend, il persévère résolument dans l'amour de son Dieu. Enfin un ravissement, le seul qu'il ait dans cette seconde période, termine son martyre : le 15 août (1350), pendant le prêche, il voit les trois personnes divines sculptées dans un même bloc de pierre et une voix lui explique que la pluralité des personnes ne détruit pas l'unité de la substance. Alors ses doutes s'évanouissent pour toujours. Plus lentes à disparaître sont les tentations charnelles, qui reviennent elles aussi plus diaboliques que jamais ; elles ne cessent qu'au bout de deux ans. Si grande est alors sa faiblesse qu'il ne peut plus s'imposer aucun exercice rigoureux et que son entourage l'empêche de faire le pèlerinage de Rome en 1350, lors

du jubilé. Aussi son état l'effraie ; il craint de ne plus pouvoir c marcher assez sur les traces de Jésus-Christ »,et il cherche à reprendre des forces pour redevenir capable de souffrir. — Sa santé s'améliore, la vigueur lui revient, et alors s'opère en lui un nouveau changement, la réaction contre la dépression physique et morale de la période précédente. Le souvenir des épreuves

The text on this page is estimated to be only 16.49% accurate

SA VIE, SES PRINCIPAUX ÉCRITS. I ; leur contenu et 1(33 ci
mpléteront la riîdt de la c endaré es s'évanouît comme nn songe; Isa c joies
surDaturelles etineSliblgBi, les TiBiona radieuses retiennent plus fréquentes
encore que par le passé; elles se succèdent d'ordinaire k une ou deux
semaines d'intervalle, llicude terrestre ne peut plus le satiafaire; seul le ■
fiancé de son âme >, le « bienaîmé de son cœur > le i console* par ea.
présence. L'eitaae bienheureuse prend-elle fin, aussitôt il en désire le retour;
mais ce vœu est à peine formulé que, pris do scrupule, il se la reproche : de
quel droit vQut-il vivre dans une • fSte » perpétuelle, lui • qui n'est pas
digne que la terre le porte » , alors qae Jésus < n'a pas eu ici-bas un seul
jourde bonheur •? Et dans son Humilité et son absolu rononcement à lui-
même, il se met k louer Dieu autant de la privation que de la jouissance de
ses grâces; il lui redemande la souffrance ponr lui témoigner son amour, et
souhaite de sacrifier sa vie à sa gloire comme martyr chez les païens. Sa
prière est exaucée, mais ftutrement qu'il le pense ; la dernière année de sa
conversion ne se passe pas elle aussi sans douloureuses luttes intérieures.
Une simple pUraae, d'un laconisme expressif, nous l'apprend : c Dieu me
contraignit d'écrire des livres pour le salut de mon prochain ; malgré mes
résistances, je fus obligé de le faire. » — Ces livres uous sont parveni
tances dans lesquelles ils ont ^té composés c ersîon de Merawin, Le Livre
des bannières ' est le cri d'alarme d'un cœur simple et pieux sur le
dépérissement de la vie religieuse et les progrî's I du libre-esprit dans la
chrétienté. Deux bannières, dit-il, sont opposées l'une à l'autre ici-bas, celle
de Lncifer et celle de Christ. Grand est le nombre de ceux qui se rangent
sous I la première, lia disent dans leur orgueil que, parvenus à la libarlé du I
Saint-Esprit, ils n'ont plus à se mortifier à l'tMemplede Christ ni à se régler
:t le parchemin > de l'Ecriture. N'est-ce point là parler contre [le Saint-
Esprit dont l'Ecriture est l'œuvre? Celle-ci ne montre-t-elle pas (Christ
souffrant jusqu'à son dernier soupir et saint Paul portant jusqu'à la e écarde
dans la chair? < 0 vous tous, chrétiens au cœur simple et I bon, fuyez, fuyez
les lumières trompeuses qui luisent sous la bannière do Lucifer; ne parlez
pas à ces gens k lu langue astucieuse, car avant de vous rsés. Fuyez sous la
bannière de Christ auprès ec une pleine et entière confiance en lui et la s le
quitter; c'est le seul conseil sûr quoje puisse TOUS donner dans les temps
graves où nous sommes. > — Bien daugerenae, hélas, est la situation des •

commençants • quand ils ont reçu les premières l'énigmes de Jésus-Christ crucifié, ; ferme résolution de ne plus l'oublier. Voir T s Amit de Dfv. p, M3 A ili.

22 RULMAN MERSWIN grÂces d'en haut. Dieu leur enlève-t-il les visions, les extases, les lumières de rintelligence qu'il leur a données, ils s'en effrayent, au lieu de s'en réjouir comme d'une faveur nouvelle. Leur conserve-t-il ces dons, ils en exultent et Lucifer s'insinue dans leur faible cœur pour leur persuader qu'ils ont déjà atteint le but, qu'ils n'ont plus à souffrir à l'imitation de Christ, que leur nature délicate exige des ménagements ; et il les attire ainsi sous sa bannière. Dieu cependant ne les abandonne pas ; il leur envoie un de ses € amis » qui les interroge sur l'état de leur âme et leur rappelle les enseignements de l'Ecriture. S'ils reconnaissent leur erreur, s'ils se soumettent sans réserve à Dieu et à ses amis, Christ les conduit vers l'éternelle ■ fontaine de vie dont une seule gouttelette remplit l'âme d'une félicité ineffable. Mais qu'ils sont rares ceux qu'il peut convier à ce breuvage sublime ! c Gémissiez avec moi, ô cœurs pieux, sur l'ivraie de l'iniquité et de la corruption qui a levé dans l'Église ; considérons la misère et la détresse de l'heure présente et supplions le crucifié d'avoir pitié de la pauvre chrétienté, car les temps sont graves ! » — Que chacun s'examine avec soin. Jamais la vigilance, la fuite devant la tentation à l'exemple des anciens ermites n'ont été plus nécessaires. La société chrétienne est malade ; les colonnes de l'Église sont brisées presque toutes ; bien petit est le nombre des vrais imitateurs de Christ qui la soutiennent encore. Ces € amis de Dieu » qui ont bu à la fontaine céleste sont difficiles à reconnaître ; ils sont simples dans leur vie, sobres en paroles, obéissants à l'Eglise, compatissants aux misères d'autrui. Leurs c yeux intérieurs » sont grands ouverts et d'une pénétration merveilleuse ; ils voient autour d'eux leurs semblables vivre dans le péché et ils en gémissent : eux aussi n'ont pas cessé de souffrir ici-bas. Que chacun avertisse son prochain de la gravité des temps. Les prophéties vont s'accomplir, l'heure de la lutte est proche ! — Et Rulman termine par cette prière : c Souviens-toi, lecteur, du pauvre homme par qui Dieu a écrit ce discours d'avertissement. Sache que cet homme a été contraint de l'écrire. D'abord il s'y est refusé, suppliant Dieu d'en charger quelqu'un de plus digne ; mais il lui fut dit : c Réponds : n'es-tu pas un méchant avorton ? Quel droit t'arroges-tu sur l'œuvre de Dieu ? Sois l'humble instrument par lequel Dieu veut agir ; il te l'ordonne ! » — « Hélas, Seigneur, je ne suis pas digne d'être la poussière de tes pieds ; je t'obéirai jusqu'à la mort, puisque tu l'exiges. Fais seulement, je t'en conjure, que nul ne découvre jamais que tu as écrit ce livre par moi ! »

Le Livre des neuf roches \ anonyme lui aussi, est l'œuvre capitale de Merswin. 1. c. Schmidt, Das Buch von den neun Felsen, Leipzig, 1859. Voir sur les autres écrits de Merswin el do rAml do Dieu mes Amis de Diev, p. 9 et suiv.

The text on this page is estimated to be only 18.78% accurate

SA VIE, SES PRINCIPAUX ÉCRITS. Il débute par une confession. Un jour, pendant l'Avent, un homme fatigué est réveillé de grand matin par une voix céleste de se rendre immédiatement dans son oratoire pour se recueillir. Là, des images horribles l'assailent ; en vain il s'efforce de les chasser : plus il leur résiste, plus elles se multiplient. « Bien-aimé de mon cœur, s'écrie-t-il angoissé, pourquoi ces images ? — Ne t'y oppose plus ; il faut que tu les endures complètement, sinon elles te poursuivront jusqu'à la mort. » L'homme se soumet et toute la série des images passe dans son esprit, le temps de dire un ave Maria. • Ne t'effraie pas, reprend la voix ; il faut que tu en voies d'autres plus nombreuses encore. Obéis ; ouvre tes yeux intérieurs et regarde ! • Et l'homme voit toutes les étranges merveilles racontées dans le livre. * Bien-aimé de mon cœur, es-tu donc à ce point irrité contre la chrétienté ? Quelle compassion immense elle m'inspire ! Aie pitié d'elle ! Mais qui suis-je, créature indigne, pour t'oser implorer ainsi ? — ■ Ton humilité est louable. Sache donc que ces révélations t'ont été données, non pour toi, mais pour la chrétienté. Écris-les dans un livre, pour lui servir d'avertissement. > Alors la vraie lutte entre l'homme et la voix commence. ■ A quoi bon un nouveau livre ? La chrétienté n'en a-t-elle pas assez ? Y fait-elle seulement attention ? — Dismoi, est-ce là ton amour ? Dieu souffrirait bien la mort une seconde fois, s'il pouvait sauver par là un seul homme de plus, et toi, tu n'écouteras pas ce livre, même au prix de souffrances mortelles, si tu savais qu'un homme seulement en serait amélioré ? — O bien-aimé de mon cœur, je t'en supplie, dispense-moi de l'écrire ! ^- Pourquoi cette résistance ? — Je me sens indigné de le faire. Et puis, comme simple laïque, je n'en ai pas le droit ; qu'un de tes docteurs s'en charge ! Je crois aussi qu'on le rejettera, sois prévenu qu'il est difficile de prouver ce qu'il dit par l'Écriture. Enfin, je crains que les démons ne m'inspirent des pensées d'orgueil, comme s'il était mon œuvre. Mais surtout je sais quelle pauvre, misérable et indigne créature je suis, et l'idée d'entreprendre un Es-tu donc le la grâce ? Bien à Dieu. Elle put de frayeur, > La voix céleste réfute ce premier laïque illettré en qui Dieu ait répandu les trésors d'autres avant toi en ont été honorés ; ne t'étonne pas Tu crains que la chrétienté ne rejette ton livre ; laisse-la reconnaître qu'il est la pure vérité, et cela sans reconnaître d'autres livres : son propre cœur le lui dira. Tous les livres de la terre seraient brûlés qu'elle le reconnaîtrait encore.

Pourquoi Dieu n'agirait-il et n'écrit-il plus aujourd'hui par ses amis comme autrefois, à l'époque de l'Ancien et du Nouveau Testament ? Il ne serait-il affaibli depuis mille ans ? L'œuvre donc, car apprends que jamais depuis des siècles la chrétienté s'est trouvée dans une situation aussi périlleuse et n'a eu plus besoin d'être avertie. Tu crains la tentation de l'orgueil ; crains plutôt de recevoir

24 RULMAN MERSWIN de Dieu une croix plus lourde encore, si tu fuis celle qu'il veut t'imposer. Donne à Dieu seul toute la gloire de ce livre, car elle lui appartient ; ne t'en attribue aucune part, pauvre et misérable vermisseau que tu es, et considère-toi comme le vil instrument par lequel il plidt à Dieu d'agir. Lui refuserais-tu l'obéissance? » L'homme s'écria, le regard suppliant et voilé de larmes : c Bien-aimé de mon cœur, je me suis abandonné à toi sans réserve ; fais de moi ce que tu veux, ici -bas et dans l'éternité. Seulement, ne t'irrite pas de ma prière : dispense-moi d'écrire ce livre ! Je ne le ferai que si tu m'y forces. — Si ta désobéissance ne venait de ton humilité, il 7 a longtemps que tu serais au fond de l'enfer. 11 faut te faire violence? Soit : aujourd'hui même tu commenceras à écrire ! » Alors la résistance de l'homme est brisée. Huit fois de suite il a protesté de son indignité, et toujours la voix céleste a renouvelé son ordre. 11 cède donc, et sa dernière prière est : c Que du moins aucune créature terrestre ne découvre jamais par qui tu as écrit ce livre ! » La lutte avait duré onze semaines. Dans l'intervalle les images effrayantes étaient souvent revenues ; le spectacle des vices de la chrétienté avait jeté Thomme dans les plus douloureuses angoisses ; des € maladies mystérieuses dont il n'est guère possible de parler » l'avaient assailli et il s'était cru près de mourir. Dans le même temps aussi il avait obtenu de son divin ami tant de grâces merveilleuses et échangé avec lui tant de paroles d'amour qu'elles trouveraient à peine place dans un gros livre. Ces discours intimes il hésite à les reproduire, mais la voix l'y autorise : « Celui qui a renoncé complètement à lui-même peut bien tenir à Dieu dès ici-bas le langage qu'il lui tiendra dans l'éternité. Demandemoi, ajoute- t-elle. ce que tu ne comprendras pas dans ce que tu écriras; je te l'expliquerai. » Le dialogue entre l'homme et la voix reprend en effet et se prolonge jusqu'à la fin du livre, à peine interrompu par quelques passages purement descriptifs. Le carême était venu quand l'homme se mit enfin à l'œuvre. Suit le récit des visions. De hautes montagnes apparaissent, portant à leur sommet des lacs dont l'eau se précipite en cascades dans la vallée et va se perdre au loin dans la mer. Une foule de poissons sortent de ces lacs, descendent les pentes abruptes, suivent la vallée, traversent la mer, puis, rebroussant chemin, remontent le courant pour rentrer dans leur lieu d'origine. Les dangers du voyage sont si grands, les filets tendus sur les deux rives si nombreux et les poissons si imprudents, qu'à peine un sur mille revient au pied de la

montagne ; d'autres périssent encore dans leur ascension, brisés sur les rochers; bien peu parviennent jusqu'aux lacs, et ils paraissent exténués de fatigue et de maladie : mais là leur couleur change et un nom nouveau leur est donné. * Ce que Dieu t'a fait voir, dit la voix, est une image du triste et périlleux état de la chrétienté. — Puîssé-je lui

The text on this page is estimated to be only 20.83% accurate

SA VIE, SES PRINCIPAUX ÉCRITS. mériter ta corapasaïon par une mort ignorainieuse I — A quoi aervirait ta mort? Ne voia-tu pas que celle de Dieu même n'eat plus guère efficace? — Je crois cependant, moa bien-airaÉ, quu ta mort aaiive encore bien des hommes, — Beaucoup moins qu'on ne le penee, — Hélaa, la chrétienté ignore sans doute combien aee mœurs sont coupables, sans quoi elle s'amenderait. — Vaine excuse. Tout chrétien adulte eat tenu de connaître et de suivre les loia de Dieu. — Tes paroles me remplissent d'effroi, • La voix impose silence à l' tienté qu'il défend passera tout quel point elle eat déchue ; il le le faut, bien que l'idée seule d'i: en défaillance. La scène reiiréaeute une haute montagi cieax ; neuf aseisea de rochers s'étagent e figurines lumineuses tombe du faîte dans la vallée noircissent : ce sont les âmes nouvellement créées luvella visions. Cette chréitièrc devant Ini^ il verra de ses yeni à eiTa, malgré aea supplie ationa, parce qu'il apectaele auasi douloureux le faase tomber fiant dont la cime ae perd dans les Une multitude de oii elles s'éteignent et qui viennent subir la contagion du péché dans le aein maternel. Puis la viaion s'arrête un moment et laisse se dérouler devant l'esprit de l'homme les manifestationa du péché originel à son époque, * Ouvre tes yeus intérieurs et regarde comment vivent les hommes d'à présent >, dit la voix, et elle évoque devant son tribunal les chrétiens de toute catégorie, laïques et ecclésiastiques, depuis lea papes et lea rois jnaqu'au prétre et aux paysans. Interprète austère l! la loi morale, c'est elle qui prononce le réquisitoire, dévoilant avec une lévérité iitSexible l'avidité et la vénalité des uns, l'impureté des autres, la I négligence ot l'égoïsme de tous; à la coiTuption du temps présent elle op. pose le passé de l'Église, qui lui apparaît comme un âge d'or de piété et de I renoncement. L'homme, plus indulgent, plaide les circonstancea atténuantes; il invoque en faveur des accusés leur ignorance, l'influence des ra établies, la faiblesse de la nature humaine \ il insinue que leurs inI tentions pourraient bien être moins blânmblea et les chrétiens sincères moia wee ici-bas que aon interlocutrice l'asanre : parfois il réussit à lui faire ccepter son jugement plus modéré ; le plus souvent il est vaincu, réduit n silence par elle, et ne pont plus que recommander les coupables à la * clémence divine. Cette dernière ressource va même lui manquer, car si la I chrétienté ne s'amende paa, continue la voix, le Père fera taire sa misériil et les supplications de ses amis, et laissera libre cours à sa justice. ' Sur cette

ef&ayante prophétie qui devient aussitôt sensible aux yeux de l'homme, la vision reprend son cours. — La montagne reparaît avec ses neuf degrés de rochers ; devant elle s'étend la plaine du monde ; un immense filet la recouvre. L'homme, suivant l'horizon du regard, aperçoit derrière la montagne, tout à l'extrémité de la terre, une figure horrible,

26 RULMAN MERS WIN ti dressée jusqu'aux nues : c'est Lucifer. Autour de son corps s'enroule la chaîne qui retient le filet; qu'il l'attire à lui, et l'humanité entière tombe dans l'abîme. Seule la présence des rares amis de Dieu en ce monde arrête encore sa main. Tout est mouvement sur le flanc de la montagne. Les neuf terrasses ont leurs habitants, dont le nombre diminue mais dont l'aspect se transfigure à mesure qu'on s'élève. Les uns montent d'une roche à Tautrel; les autres redescendent d'un ou de plusieurs degrés. Il en est qui retombent jusque sous le filet, entraînant avec eux leurs trop complaisants amis, leurs parents et leur confesseur. Ailleurs des êtres humains au teint cadavéreux sortent en rampant du filet et, reprenant les couleurs de la vie, s'avancent vers la première roche; ils franchissent parfois plusieurs degrés d'un seul élan. Ceux que le repentir saisit sous le filet, dit la voix, échappent au pouvoir de Lucifer : ils remontent vers le ciel par la mortification progressive de leur corps, par le renoncement à toute volonté propre, en particulier par la soumission absolue à un ami de Dieu expérimenté auquel ils obéissent c en place de Dieu » ; ainsi leur âme, redevenue aussi pure qu'elle l'était lors de sa création, peut rentrer dans son c origine ». Accompagné de son Mentor invisible, l'homme, nouveau Dante, gravit la montagne de la purification; il s'arrête avec lui sur chacune des terrasses et reçoit ses enseignements sur les hommes qu'il rencontre. Parvenu au sommet, il le trouve presque désert. Trois hommes seulement l'habitent : ce sont là les vrais amis de Dieu, soutiens de la chrétienté et pour l'amour de qui Dieu laisse subsister le monde *. Extérieurement ils paraissent exténués de fatigue et de maladie, intérieurement ils resplendissent comme des anges. Leur sang impur, dit la voix, s'est consumé dans leur pénible ascension et un sang nouveau leur a été donné ; morts au monde ils n'éprouvent plus aucun désir personnel, ne demandent à Dieu ni jouissance ni intelligence, acceptent avec gratitude tout ce qu'il leur envoie et dans leur humilité s'effraient plus de ses faveurs que de ses disgrâces. Ils ont subi toutes les tentations des démons et les subiront encore avec joie s'il plaît à Dieu de les leur rendre. Tout ce que Dieu leur fait les trouve dans un t désintéressement » complet. Toute crainte des démons et de l'enfer, toute crainte d'être exclus du ciel est abolie en eux ; leur seul désir est de glorifier Dieu, leur seule crainte, de ne pas porter parfaitement la croix de Christ. Et cependant eux aussi peuvent encore retomber sous le filet; nul n'est afi^ranchi du péché avant sa mort. Inconnus

au monde, ils connaissent le monde à fond ; mais ils s'ignorent eux-mêmes : ils ne savent pas qu'ils sont placés si haut, devant la porte de l' c origine » . Cette porte s'ouvre pour eux, tantôt dès cette vie, après une attente plus 1. L'idée de TÉglise invisible des amis de Dieu, seule véritable, s'associe dans la pensée de Merswin au respect absolu de TÉglise visible et qe sa hiérarchie. V / ^

The text on this page is estimated to be only 17.12% accurate

:) : il prËDilTft place r-le-champ à regarder daDi e fait. Eu voîn il se ou moine longne, tantôt seulement après la mart, eelon la sn^psse insondable de Dieu. Elle s'est onverte pour saint Paul avant mme qu'il ffit parvenu sur la neuvième rocbe. mais poni prix du regard qu'il a jet^ dans les félicités du ciel il a dû porter une édinrile dans la chair et souffrir une mort doulonreuse. • Laisse-moi demeurer ici, comme le seryitenr indigne de tes nobles amis! > s'écrie l'iiomme, et la roix lai apprend que xon humilité parfaite a, touché Dieu, que sa prière est Bor la neuvième roche, et même il sera admis si r < origine >, ce que les trois hommes n'ont pas e défend de cet houieut BUprênie ; la voix triomphe de sa réBistance. « Obéis et regarde, car il faut que tu écrives tout ce que la langue huuiaine peut exprimer; mais tu paieras cette joie par de grandes souffiancees avant ta mort. » La vision de l'iutïiii ne dure qu'un instant; revenu à lui, il se sent inondé ' de lumière et de félicité : ■ Oïi ai-je été? — A l'école sablime du SaintEaprit. Elle était toute jonchée des pagea éblonissantes de la sagesse divine ; ton flme a'y est plongée avec délices et le divin maître d'école l'a remplie d'au amoDr exubérant dont ta nature ph3'sique mSme a été trausfigurée. > Cens qnî ont regardé dans l'origine, continue la vois, ont perdu leur nom terrestre; unie à Dieu ils sont devenus Dieu par grBce. comme Dieu est Dieu par nature. Ils pont assurés de la vie éternelle. Avec Marie ils ont teçu la meilleure part qui ne leur sera pins ôti'e; comment Dieu livreraitil aux démons ceux qui sont à lui? Ils sout les élus de Dieu. Tous les hommes sont appelés vers l'origine; bien peu font violence k leur volonté propre pour s'y rendre. La compassion pour la chrétienté est la croix qu'ils portent jusqu'à leur mort. Lear plus grande souSrance est de voir de leurs < éclairés d'en haut et grands ouverts > les voies dangoreuses où cheminent les hommes, les entraves diverses qui les retiennent loin de l'origine. Le Saint-Esprit est leur conseiller. Âatrelois !a chrétienté recevait dit Seigneur, sur sa prière, de pareils hommes pour chefs ; aujourd'hui elle les méprise, les raille et loa dénigre. Si la chrétienté entière était confiée h i'eui. ii saurait la diriger, car le Saint-Esprit le guiderait mystérieul aement en tontes choses. * Hélas, mon bien-aimé, comment la chrétienté I consulterait- elle les vrais amis de Dieu, puisqu'ils lui sont inconnus? — Ils I !ni sont inconnus, parce qu'elle no mérite pas de les connaître; Dieu eait : bien qu'elle ne leur obéirait pas, qu'elle leur préfère les pharisiens k la vie bcile

et à la langue astucieuse. Et cependant elle aurait tant besoin d'eux! I tii elle les cherchait d'un coeur sincère, Dieu les lui ferait trouver eu abon} ; il créerait des hommes nouveaux pour lui venir en aide, comme Kabefoia il a envoyé les apôtres aux douze extrémités du monde. Si à défaut i de la chiétienté entière, nn seigneur ou la bourgeoisie d'une ville entrel prenait en particulier ci>lto rech.'rthe, Dieu récompens, irait ses efforts ; son

28 RULMAN BÆRSWES^ territoire, sonmiB aux saints enseignements d'un pareil docteur, serait préservé de tout mal dans le cas où de nouveaux fléaux frapperaient la terre. Que les grandes villes se mettent donc à Tœnvre ; qu'elles s'assurent la protection divine avant que n'éclate la colère du Seigneur. — L'annonce de la dignité religieuse, la plus haute en ce monde, à laquelle il est parvenu, ne fait pas déchoir l'homme de l'humilité : • Il est étrange, mon bien-aimé, que tu accomplisses de si ineffables merveilles en moi, pauvre créature indigne et inexpérimentée. Par moi-même je ne suis que maladie et souillure ; tout ce que j'ai et aurai jamais est à toi et non à moi : fais donc de ce qui t'appartient ce que tu veux, ici-bas et dans l'éternité ! » — A ce moment un spectacle nouveau attire ses regards vers le bas de la montagne. Un homme d'aspect sinistre, vrai démon à face humaine, apparaît sous le filet. Autrefois il habitait la neuvième roche, dit la voix ; il en est déchu par l'orgueil, péché de Lucifer, et à présent il répand son impiété dans le monde. C'est l'Apôtre de la fausse liberté spirituelle. Est-il du moins seul, demande l'homme, à mettre ainsi la chrétienté en péril ? Non, hélas ; de toutes parts surgissent des êtres semblables à lui : le monde est peuplé de ses adhérents. Mais voici qu'apparaît un autre personnage, au visage resplendissant comme celui d'un ange. Lui aussi a demeuré sur la neuvième roche et il a même regardé dans l'origine ; mais il est descendu librement sous le filet, par amour de ses frères captifs, c Son regard intérieur porte au loin ; il voit les dangers que court la chrétienté sous le filet ; il sait combien sévère, combien différent de ce que s'imaginent les insensés d'ici-bas, est le jugement de Dieu après cette vie ; il est prêt à souffrir la mort pour amener un seul pécheur au salut.* C'est l'Apôtre de l'amour divin, le véritable Ami de Dieu, t Ceux qui ont regardé comme lui dans l'origine, continue la voix, sont si rares dans le monde que je n'ose te le faire voir ; tu en serais consterné. » La figure de l'Ami de Dieu, en lutte avec les puissances du mal dans la chrétienté déchue, demeure unique en son genre devant les yeux de l'homme. Par elle se termine la vision des neuf roches. La voix céleste accompagne ces tableaux de sombres prophéties. Jamais Dieu, dit-elle, n'a offert plus libéralement sa grâce à qui se donnerait résolument à lui. Même les juifs et les païens pieux, que l'ignorance seule empêche de se convertir, il les sauve au moment de leur mort par des voies mystérieuses ; il leur inspire la vraie foi et le désir du baptême, et agréé leur bonne volonté et leur mort

douloureuse en place du sacrement s'ils n'ont pu le recevoir. Plus
miséricordieux encore envers la chrétienté, il lui pardonne sans cesse, dans
l'espoir qu'elle finira par s'amender. Il vient de l'avertir dans sa bonté par
des épidémies ; à quoi cette leçon lui a-t-elle servi ? Les juifs ont souffert la
mort pour leurs crimes secrets, mais n'est-ce pas la rapacité des chrétiens
qui a allumé leurs bûchers? Hélas, le monde devient

The text on this page is estimated to be only 17.92% accurate

SA VIE, SES PRINCIPAUX ÉCRITS pire de jour en jour. Depuis longtemps Dien & voulu le faire périr comme du tempe de Koé, alors qu'il n'a, sauvé que huit hommes pour cri^{er} une humanité nouvelle ; mais le Fils est iitervona et a ohteuu un sursis. L'heure fatale n'est pas encore venue ; mais uertains signes annoncent qu'elle est proche. L'ivraie de l'hérésie lève déjà; le péchéⁿ'cat plus tenu pour péché: fujez sous la croix de Christ, chrétiens au coeur simple ! Les paysans sont plein d'arrogance et de pensées diitboliques ; l'envîo, la hnine, les passions sanguinaires possèdent le ccear des hommes : de grands massacres ponrraient bien tantôt épouvanter le monde. Le Père ne peat attendre davantage; sa justice s'y oppose. Bientôt il fera taire sa miséricorde ; les prières de ses amis cesseront et il vengera sou Fila des outrages dont on l'accable. Le châtiment de la chrétienté sera si terrible qu'elle s'en tordra les bras de désespoir. Ces instructions données, la voix céleste prend congé de l'homme : < faut à présent nous quitter. Sache que Dieu te traitera comme tous ses chers amis avant toi : tu porteras jusqu'à ta mort uno croix cachéo ; c'est elle qui te servira d'euseignement, car je ne te parlerai plus, i L'homme subira donc la loi commune ; les suuS'rauces physiques et morales, ces dernières lus plus donlouronses de toutes, seront son piirtage ici-baa. Il se résigne à son sort et termine sou ouvrsgé en exprimant l'espoir que personne ne découvrira de son vivant » par qui Dieu a écrit ce livre ». Ici nous rentrons dans le récit de l'autobiographie. Merswin y mentionne" également la grande vision de l' ■ origine ■ et termine par elle l'histoire da sa conversion. • Tu resteras encore en ce monde, lui dit la voix, d'aprèscette relation, jusqu'à ce que tu aies vu les merveilles que Dieu accomplira dans la chrétienté. Quoi qu'il fasse, en toi-mÊmeondanslo monde, accepta tout chrétien, et personne ne se dnites et produira encore ci: souffert ne t'éprouverout pi I toi. Lee n. Mène la vie d'un simple et honnête es œuvres intimes que Dieu a pro-. tentations diverses dont tu as tant autant qu'autrefois; la vue des égarumenta de l'» chrétienté et d'autrce spectacles encore auxquels tu assisteras seront à l'avenir ton épreuve et ta croix. • C'est, avec quelques détails de plus, le même langage que dans le Liore de» neuf roches. Ce livre était entièrement achevé quand l'auteur y ajouta nn dernier trait de sa vie iutérieure. Depuis la vision anale un grand changement ■'était fait eu lui. Aux jours d'exaltation avait succédé une période de prostration complète; la voix s'était tue, les doos surnaturels

s'étaient évanouis, les sombres tentations avec leurs souffrances indicibles étaient rerenues. Il accepte cette affliction, et sachant bien que Dieu no l'a pas aSranchi de ses tentations, il se résigne à les voir reparaître jusqu'à sa mort, aussi donlonrensea que Dieu voudra, cai' il ne demande qu'à souffrir.

30 RULMAN MERSWIN — C'est dans ces dispositions d'esprit, dans cet état d'abattement et de résignation, qu'il nous quitte à la fin de son livre'. Il nous quitte pour douze ans, pendant lesquels il disparaît dans l'existence retirée d'un a: simple et honnête chrétien ». De graves événements cependant se sont passés dans cet intervalle, qui devaient solliciter son activité religieuse. En 1353, un violent ouragan avait dévasté les pays du Rhin; en 1356, la ville de Bâle avait été ruinée par un tremblement de terre : ce fut une des calamités du siècle qui impressionnèrent le plus vivement les esprits; en 1358, nouvelle apparition de la peste; en 1363, tremblement de terre à Strasbourg et retour de l'épidémie. Enfin en 1364 il se réveille de sa longue inaction. Le 9 octobre il reçoit en songe l'ordre de fonder une maison religieuse ; il hésite à obéir, mais à Noël, nouvelle injonction plus formelle et accompagnée de « visions indescriptibles » ; il tombe malade sur l'heure de minuit et apprend qu'il ne guérira que s'il obéit. La maladie dure deux ans et aboutit à une paralysie générale ; enfin il se soumet et recouvre la santé. En 1366 il achète aux portes de la ville le vieux cloître délabré de Reuland ; il le répare et y installe, avec l'autorisation du pape, quatre prêtres séculiers et le jeune Nicolas de Laufen, ancien commis drapier, à qui il avait voué une affection toute paternelle et qui entra aussitôt dans le sacerdoce. Son intention n'était pas de fonder un couvent de plus — mieux vaut, disait-il, employer son argent à nourrir les pauvres, — mais de créer un asile (ein Haus der flucht) où des laïques, nobles ou bourgeois, et des ecclésiastiques, désireux de fuir le monde et de se vouer à Dieu sans entrer dans un ordre, pourraient vivre de leurs deniers. Dans plusieurs sermons de Tauler, prononcés sous l'impression de la catastrophe de 1356, il est question d'un « nid » où Dieu recueillera et cachera les siens pendant 1. Ce qui précède suffit pour faire connaître au lecteur les principes religieux de Merswin ; il trouvera dans mes Amis de Dieu une analyse de ses autres traités ainsi que de ceux de l'Ami de Dieu de Töberliand.

The text on this page is estimated to be only 21.03% accurate

SA VIE, SES PUBLICATIONS ÉCRITES. 31 les tribulations avenir'; ces sermons, qui révèlent les préoccupations des amis de Dieu à cette époque, me paraissent donner à la création de Merswin son véritable sens. La désunion s'étant mise entre les ecclésiastiques de la maison, Ilulraan résolut de les remplacer par des moines, Divers ordres se présentèrent; ce furent les Johannites qu'il admit, le but de son établissement lui paraissant le mieux sauvegardé par leur concours, à La Trinité en donnant l'Ile-Verte à l'ordre de Saint-Jean, a visé surtout l'avantage des laïques. Cette maison est destinée, en effet, à être un asile pour les laïques de toute condition qui désireront fuir le monde et se convertir à Dieu. La Trinité n'a pas voulu qu'ils se heurtassent à un genre de vie trop sévère ou qu'ils eussent à rougir de leur nouvelle société ; elle a donc agréé l'ordre de Saint-Jean, ordre de laïques fondé sur la chevalerie et aussi distingué par la noblesse que par la piété de ses membres. » Un « ordre de laïques » dut paraître à Merswin le successeur désigné de la société des prêtres séculiers, à laquelle il n'avait manqué que la stabilité que donne l'obéissance à une autorité commune pour répondre aux espérances fondées sur elle. En 1371 les Johannites prirent possession de l'Ile-Verte; Henri de Wolfaeh en fut le premier commandeur ; le grand-prieur d'Allemagne, Conrad de Brunsberg, y fixa sa résidence. Toutes les conditions posées par Merswin ayant été acceptées à l'unanimité, une commission, composée de trois laïques, dont il faisait partie, fut instituée pour en surveiller l'exécution et contrôler annuellement la gestion financière du commandeur. Nicolas de Laufen, après quelques hésitations, entra dans l'ordre; il ne quitta plus l'Ile-Verte et témoigna jusqu'à la fin un profond attachement à son bienfaiteur. La même année 1371, Merswin, devenu veuf une seconde fois, quitta la maison qu'il possédait en ville et se retira lui aussi à l'Ile-Verte. . Surtout il fut si 133 des millions de Français Iddilioa de Bâle. Toi. lui et ISH), 3 octobre et du 1" novembre 1367. (Pregor, Die Zeit seiner Predigten tatilert, lui, in Sitzungsberichte der Bayer. Akademie der Wissenschaften. München, Juli

32 RULMAN MERSW L\ Il y passa le reste de ses jours dans le silence, préoccupé du bien matériel et moral des habitants de la maison, consacrant sa fortune à en embellir le séjour pour les porter à en sortir le moins possible. Il agrandit le chœur de l'église, éleva un portique et des bains dans le verger, et orna le jardin de gloriettes et de fontaines. En même temps, il « cachait sa vie », couvrant de mystère son existence intérieure. « A le voir d'humeur si joyeuse et si affable envers le prochain, nul ne soupçonna jamais qu'il fût un si grand et intime ami de Dieu, aussi exceptionnellement comblé des grâces et des lumières du Saint-Esprit, comme on le découvrit après sa mort. » En 1378, à l'époque du grand schisme papal, il se sentit poussé à communiquer aux frères de l'Ile-Verte un certain nombre de traités religieux qu'il possédait depuis une trentaine d'années et qu'il avait tenus secrets jusqu'alors; il les transcrivit à leur usage sur des tablettes de cire en omettant les noms propres de personnes et de localités, et brûla les originaux. En 1380 il s'imposa, à la suite d'une révélation, la dure existence d'un « captif du Seigneur ». « Il renonça complètement à la société de ses frères, se fit construire à côté de l'église une demeure à part où il vécut depuis lors dans une réclusion complète, sans plus en sortir ni le jour ni la nuit, pas même pour aller à la messe, puisqu'il pouvait y assister de sa chambre. » Le 2 février 1382 il se sentit contraint par Dieu et par l'amour des frères de l'Ile-Verte à écrire pour ceux-ci une Dernière et amicale exhortation qui ne nous est point parvenue. Trois semaines après il sentit les premières atteintes de l'hydropisie dont il devait mourir. Dans les tout derniers jours de sa maladie il fut encore « contraint par Dieu » à écrire le Livre de la grâce prévenante[^] etc. A plusieurs reprises il rassembla les frères de la maison autour de lui, et à : poussé par Dieu », leur parla des grâces divines qu'il recevait, les exhortant à progresser dans la vie spirituelle. Il mourut le 18 juillet 1382, un vendredi, à trois heures du soir comme le Seigneur, conformément que les Johannites relèvent avec soin. Quatre jours plus tard les frères ouvrirent une petite armoire scellée qui se trou

The text on this page is estimated to be only 16.10% accurate

L AMI DE DIEU DE L OBEHLAKD 33 vait dans sa chambre. Ils y découvrirent V Histoire de jna conversion, des lettres reçues et éct-ites par lui, et probablement aussi le Livre des neuf roclies. Par la lecture de ces écrits iU apprirent alors seulement quel grand ami de Dieu venait de quitter la terre. I I Lft vie de Merswin ne présenterait rien d'extraordinaire au point de vue de la piété du moyen Tige s'il ne s'y greffait un élément mystérieux qui a dérouté jusqu'à présent lacriti(lue. Sa « conversion s était terminée quand un inconnu, l'Ami de Dieu de l'Oberlaud, se présenta devant lui. Voici comment il raconte cet événement (autobiographie, p. 71): * Se tontes les csuTreB merveille lis es que Diea avait accomplies enino:, je ne pus dire un aenl mot à peraoniie jnsqn'an temps où il plut à Dien de révéler à un bommo de l'Oberland de se rendre chez moi. Quand il fut venu, Dieu me donna le pouvoir de lai parler de tontes cboaeB. Cet homme était inconnu au monde. Il devint mon intime ami ; je me soumis à lui sans réserve, en place de Dieu, et je lui racontai tous les secrets de ces quatre années, comme Dieu me les inspirait. Alors il dit : < Cher et intime ami, prends ce livre ; tu j trouveras le récit des cinq années de ma conversion ; doDue-raoî par écrit celni des quatre années de la tienne. > — < Il me serait bien pénible que l'on découvrit mou secret, • — «Je t'ai donné mon histoire ; aussi peu tu révéleras mon nom, aussi pou je dirai le tien. J'emporterai ton livre bien loin en amont d'ici dans ma patrie, où tu es aussi inconna que je le suis à Strasbonrg. A l'teuvre donc ! Tu feras deux exemplaires de ton histoire; l'un je l'emporterai, l'autre tu le garderas scellé de ton sceau et tu prendras soin qu'on ne le trouve de ton vivant. > — «Il m'est pénible de penser qu'on découvrira mon secret avant ou apris ma mort ; je ne veui à aacun prix qn'on m'attribue l'honneur de ce qui est l'œuvre de Dieu et non la nùeune, > Comme il vit quo je résistais, il me commanda d'écrire an nom de l'obéissance que je lui avais promise, et je fus obligé de me eoamettre. Il savait bien que mon refus venait de mon hamilité. • Vllisloire de ma conversion fut écrite sous cette contrainte. Quelque temps après, nouveaux scrupules; l'autour supplie à plusieurs reprises son ami de lui iRTmcttre de la brfilor; raaia

34 l'ami de dieu il lui est révélé qu'il doit la laisser subsister, qu'à l'avenir cependant il ne sera plus contraint d'écrire aucune confession du même genre. Cet Ami de Dieu a une histoire. Fils d'un riche négociant, il accompagne son père dans ses voyages, puis quitte les affaires à la mort de ses parents, suit un jeune chevalier, son ami d'enfance, aux fêtes de la noblesse, et là tombe dans le péché. Le remords de sa faute ne le quittera plus ; Satan la lui fera expier par les tentations dont il le c soufflettera » comme saint Paul jusqu'à sa mort. Il se fiance à une jeune fille noble ; mais la veille du mariage il a une vision qui le détermine à renoncer à son amour et au monde. Il s'attire ainsi le mépris de tout son entourage; alors il vend sa belle maison et va demeurer dans le quartier pauvre de la ville où il se consacre aux œuvres charitables. Sa « conversion » dure cinq ans, un de radieuses extases alternant avec les tortures ascétiques qu'il s'inflige, et quatre d'angoisses spirituelles qui lui sont imposées, telles que les accès d'incrédulité et les tentations impures, l'obsession démoniaque et le désespoir religieux; la vision ineffable de « l'origine » termine le tout : sa vie sera désormais celle d'un chrétien ordinaire; sa croix, la vue des égarements du monde. Ces « œuvres divines » doivent rester secrètes ; un jour cependant il se sent poussé à les raconter à un ami de Dieu du voisinage, en échange de la même confiance ; quand celui-ci mourra, il les racontera à Merswin : il ne doit c se révéler > qu'à un homme à la fois. Puis commence son activité missionnaire. Il convertit son ami d'enfance, le ramène aux devoirs de la chevalerie, à la protection des faibles « pour l'amour de Dieu » , à l'arbitrage désintéressé dans les procès et à la pratique de la justice ; il lui fait commencer une pieuse vie de famille avec les siens et lui apprend à tenir un juste milieu entre le luxe et l'austérité. L' même influence, il l'exerce encore sur plusieurs chevaliers de son pays ; l'un d'eux, qui venait d'être miraculeusement délivré de captivité, se soumet à lui c en place de Dieu » . En même temps il entre en rapports avec les amis de Dieu de la contrée, échange avec eux ses expériences religieuses et ses vues sur l'avenir de la chrétienté, et bientôt, quittant la vie solitaire, fonde avec quelques hommes pieux, dans sa demeure, une « société » dont il est le chef. Déjà ses relations dépassent les limites de son pays ; il a des amis à Rome, à Gênes, à Milan, à Metz ; ses voyages le mènent jusqu'en Hongrie ; il est le directeur spirituel des deux recluses Ursule et Adélaïde à Vérone et correspond avec les amis de Dieu des Pays-Bas. Son influence s'étend

jusqu'en pays musulman : à un musulman pieux qui avait prié Dieu de lui
faire

The text on this page is estimated to be only 15.58% accurate

DE LOBERLAND. I CODnaitre ei quelque antre religion ^tait supérieure à la sienne, « il fut écrit par boh entremise nue lettre que le inuBuliiian put lire », qui décida de aa conversion et à laquelle il répondit par une lettre en bon allemand, nouvelle œuvre du Baint^Esprit. En 1316 il va enseigner, à treute milles de aa. patrie, l' ■ abc des vertus chrdtiennea ' » à un grand prédicateur, maître de l'Écritni'e sainte, qai eueeignait dans aes Eermons une piété dont il n'avait pas fait lui-même L'expérience; bien que simple laïque il sosmet co savant prêtre à son autorité de mandataire du Saint-Esprit, lui impose nne retraite de deux ans et reste ueuf années encore son conseiller jusqu'à sa mort. Dans l'intervalle, eu 185â, il conchit son paete d'amitié avec UeTBwin et se voue tout partieulièrment à l'avancement spirituel de l'aaden banquier et des personnes de son entourage. C'est pour lui qu'il compose successivement les uoinbrêui traités qu'il lui envoie et dont les Johannites reçoivent communication à partir de 1377 ; c'est par loi qn'il {kit parvenir à l'auler, en 1357, son i-ptlre à la ekrélienié, composée sous rimpressiou du trecmbiement de terre de l'année précédente et dont j'ai relevé ailleurs l'influence sur la prédication du pieux dominiuain ' ; c'est par lui qu'en 13B8 il entre eu relations épistolaies ' avec le vicaire général de l'évêque do Strasbourg, Jean de Schaftolsheim, lecteur des Augustins, dont il devient lo coïseillcr dans les questions ecclésiastiques et religieuses; c'est par lui encore qn'il transmet ses avis au pieux cousin de Itulman, Conrad Merawin, dont il est prêt à faire son intime ami si Ruiman lui était enlevé. De 1364 à 1367 il prend nne part directe k la fondation de l'IleVerte, reçoit eu songe et à la même date les mSmes révélations, éprouve aux mêmes heures les mêmes accès de maladie que Merswin, reste comme lui BontHrant pondant deux ans et guérit de la même manière. L'établissement fondé, il intervient par lettre auprès des pEétreas séculiers qui s'y trouvent, pour les ciborter il la concorde et au support mutuel ; il les engage à se choisir un chef auquel ils se soumettraient • en place de Dieu r, et leur insinue même qu'un des mystérieux amis de Dieu, organes du Saint-Esprit, pourrait bien n'être pas loin d'eux, s'ils savaient le trouver; en même temps il leur envoie l' < abc des vertus chrétiennes > avec l'histoire de la coover■ian du maître de l'Ecriture sainte pour servir à leur édification. Plus tard il appronve la convention signée avec les Johannites et engage Nicoliis de Lftufen, qui

s'était sonmie à lui ■ en place de Dieu > , à entier dans l'ordre ; I. Le • mai
Ira > doit s'eiureur succossivoinoul à ctiadinu ilu ces vortus, Lnbjtguiiis r
Ludgarde da ^'illIcLuD If i'*)i fall cla mémo ; ello s'eiarco uun aaaée
iliiraiit i Omt (une des cinq vailus qu'clto veut scqudrir. iMone,
QacUentnmmlung dur LadUch^u I lahiageidtcku, Carlsrulie, isno, Itl, p.
ue.) t. Annalu de biblioTiiplile lltéologiqu, Pnria, mars IB^8, p. as. «. Les
latlica ul In plupart dos trailda de l'Ami do Diau ont Mù |>ul)ll«g jiui .M. C.
itha'iàl, Klcolmu von Baiel, lebeii u. Vf ~ Vicuue, isfiu.

3G l'ami de dieu il devient le couseiller de Henri de Wolfach et de Conrad de Brunsborg, et comme le génie tutélaire de Tlle-Verte; rien ne 8*7 fait Bans son avis. A répoque où se préparait à Strasbourg la création de Tlle- Verte, il travaille dans son pays à la réalisation d'an plan analogue. En 1365 il quitte avec ses amis la ville qu'il avait habitée jusque-là et, conduit par un petit chien noir, se rend à travers fossés et taillis sur une montagne solitaire où il bâtit un ermitage, une maison et une chapelle. On Ty trouve, en 1377, en compagnie de quatre frères, un ancien juif miraculeusement converti, nommé Jean, un ancien bourgeois que sa femme avait longtemps empêché de suivre son goût pour la vie ascétique, un ancien jurisconsulte et chanoine, et un frère d'origine inconnue, sans compter le cuisinier Conrad et le messenger Robert; les trois premiers étaient devenus prêtres. la même année encore, trois prêtres de l'ordre de Saint- Jean, qui demeuraient dans le voisinage et se disaient fort riches, viennent s'associer à lui, ce qui porte à huit le nombre des frères de l'ermitage. Il tenait cet ordre en si haute estime qu'il songea un moment à y entrer avec tous ses compagnons. Mais ce n'était encore qu'un établissement provisoire; dès son arrivée sur la montagne il entreprend des constructions bien plus vastes ; il rêve de bâtir une nouvelle maison et une splendide église; mille florins sont déjà dépensés quand les travaux s'arrêtent faute d'argent. Sur ces entrefaites il apprend que Grégoire XI est revenu d'Avignon à Rome, en janvier 1377. Aussitôt il reçoit de Dieu l'ordre de se rendre avec l'ancien jurisconsulte auprès du pape pour l'avertir des dangers qui menacent la chrétienté et l'inviter au nom du Saint-Esprit à réformer l'Eglise. Ainsi l'avaient déjà fait Brigitte de Suède et Catherine de Sienne. Avant de se mettre en route il écrit à la hâte son Livre des cinq hommes ', tableau de la vie pieuse qu'il mène dans son ermitage avec ses quatre frères, et il l'envoie aux Johannites. A Rome le pape s'irrite d'abord de la liberté avec laquelle il lui parle de ses péchés et de ceux de la chrétienté ; mais, devant les preuves qu'il lui donne de sa mission divine, il promet de lui obéir en tout et, s'exprimant en italien, souhaite de lui voir faire une démarche semblable auprès de l'empereur pour le plus grand bien de la chrétienté ; enfin il lui remet une bulle consistoriale où il recommande chaleureusement son œuvre. De retour dans son pays, l'Ami de Dieu se rend avec ses frères auprès de son évêque qui lui fait le meilleur accueil et le recommande à son tour au clergé et au magistrat de la ville la plus rapprochée de son ermitage. Là, peu de jours après, la lettre

papale est lue dans toutes les églises et le peuple enthousiasmé promet son concours ; le magistrat fête la présence des amis de Dieu dans ses murs par un cadeau de gros poissons, leur promet de faire garder leur établissement par des troupes en temps de guerre, l. C. Schmidt, p. 108 à 188.

The text on this page is estimated to be only 17.98% accurate

DE LODERLUFD. I et met une des maisuns de la ville a leui disposition. Et cependant les travaiu no sont pas repris, les constructions ne a'aclièvent pus, anssi peti que s'achèvent à la même époque celles qae MerBwin ut les Johaniites avaient entreprigea à l'Ile-Vorte : en 1380 l'église de l'Ile-Vorte avait euore l'aspect d'une grange. À la baao de toute cette activité miBsioimaire se trouve cbei Inl l'attenta des châtiments célestes, si la clirétienté ne s'améliore paa. En 1356 il croit l'heure fatale arrivée. Déjà il endure réullenieut ces châtiments, comme il éprouve dans tout son être ia sensation douloureuse des vices de la chrétieDté qui les provoquent; delà il entend la Miséricorde divine proposer à laSagesae de défendre aui amia de Dieu d'intercéder encore pour le monde, et il adresse aussitôt dans son Epître à la chrétienté un suprême svertisaeraent à ses semblables '. Mais le temps passe; sa prophétie se réalise aussi peu quo celle de Jonaa ; un nouveau sursis est donné an monde. Alors, eor de nouveaux signes du ciel, le i nid > situé sur la uiontagne, loin des bruits du monde, l' • asile » de l'Ue-Verte est fondé et l'Ami de Dieu commence ses constructions dans son pays. Mais les temps deviennent de plus en plus graves; en 1375 les grandes compagnies désolent l'Europe occidentale; en 13Ï8 éclate le schisme pontifical. La suprême autorité religieuse est entrée en guerre contre elle-même ; ta chrétienté se divise en deux camps hostiles ; le trouble s'empara des consciences. La date fatale paraît encore «ne fois venue. Alors l'activité de l'Ami de Dieu se modifie; son rôle de missionnaire s'efface devant son rôle d'iuturcesseur pour la chrétienté. Les chUcimeuts divins, il le sait, amèneraient des temps nouveaux pour rÉglise, et cependant il s'efforce d'en retarder la venue, car il sait aussi combien d'homaies périraient corps et âme dans la tourmente. Il intercàJe donc avec ■es frères auprès de Dieu pour le monde, et Dieu, qui ne peut rester sourd à la prière de ses i chers amis •, accorde au monde un dernier sursis. Le déifti écoulé, ils interviennent encore, sans crainte d'irriter le Soigneur, ear il» sont prêts à souffrir le purgatoire et l'enfer pour obtenir un nouveau l, permettant h quelques ftmes d'échapper à la perdition, et Dieu se ! fléchir encore. Ce drame mystérieux se joue déjà depuis des années «utre le Seigcicur et ses amis. Mais voici que leur arrive l'ordre formel de ne plus prier à l'avenir pour la chrétienté. Alors leur charité ingénieuse trouve un nouveau mojen, autre que la parole et la pensée, pour pénétrer Jusqu'au

cœur de Dieu : leur vie même devient une prière d'intercession, un sacrifice librement offert pour apaiser la colère divine. Tel est le sens à la dernière partie de l'existence de l'Ami de Dieu, Du 17 au 25 mars 1379, huit amis de Dieu, venus de différents pays, tiennent une première < diète divine > au milieu des montagnes, près d'une l. C. Schmidt, p. 189.

38 l'ami de dieu chapelle tailléc dans le roc. Nuit et jour ils supplient Dieu d'ajourner la terrible tempête ; le huitième jour les démons les assaillent : une obscurité profonde les enveloppe, des rafales mêlées de sanglots sortent de la forêt; puis soudain les ténèbres se dissipent et du sein d'une lumière radieuse un ange leur annonce que la tempête est retardée d'une année, mais qu'il leur est défendu de prier pour un nouvel ajournement, Dieu trouvant qu'il est utile à la chrétienté d'être châtiée. Rentré chez lui, l'Ami de Dieu exhorte ses amis de Strasbourg à rompre tout lien avec le monde et à se préparer chaque soir à la mort. Il leur recommande de donner le même conseil à leurs connaissances, ainsi qu'au peuple dans leurs prédications. Pendant le schisme, ils régleront simplement leur conduite sur celle de l'ordre entier. D'un jour à l'autre peut apparaître le signe du ciel annonçant le commencement des calamités ; alors les amis de Dieu sortiront de leurs retraites et se répandront sur la terre. Lui-même doit se rendre dans ce cas à l'Ile-Verte auprès de son intime ami ; tous les mystères de leur vie seront alors dévoilés. La fin de l'année approche. A Noël il reçoit en songe l'ordre de retourner à la chapelle alpestre pour le jeudi saint ; le « seigneur Jean », le juif converti, reçoit le même ordre. Il s'étonne d'être obligé de remonter à cheval, vieux et faible comme il est ; les accès de la « grande maladie », dont il a € souvent souffert avec Merswin à la même heure pendant les trente dernières années », reparaissent et la fièvre ne le quitte plus. Treize amis de Dieu, miraculeusement convoqués, se réunissent ainsi en une seconde c diète divine », le jeudi saint 22 mars 1380 ; aucun ne sait dans quel but il est venu. Le vendredi saint une lettre tombe du ciel au milieu d'eux et l'ange leur apprend qu'un sursis de trois ans est accordé au monde, s'ils veulent se conformer au contenu de la lettre et devenir les « captifs du Seigneur ». Ils lisent la lettre en allemand, en latin, en italien et en hébreu, la copient en allemand et en italien, et acceptent avec enthousiasme la proposition de l'ange. Le dimanche de Pâques au soir ils allument un grand feu sur l'ordre de la voix céleste, et y jettent la lettre qui remonte vers le ciel, emportée par la flamme, sans se consumer. Puis ils se séparent pour aller vivre chacun dans la « captivité divine », selon leur promesse. L'Ami de Dieu prend alors congé de Merswin et des Johannites. A Merswin il permet, sur sa demande, de mener un genre de vie semblable au sien ; le pacte d'amitié de l'an 1352 se trouve rompu, les deux hommes ne doivent plus se voir ni s'écrire. A Conrad de Brunsberg il conseille, selon

son désir, de se démettre de ses fonctions de grand-prieur pour vivre dans la retraite. Le 13 mai 1380 le c seigneur Jean » célèbre une dernière fois la messe dans la chapelle de l'ermitage ; puis l'Ami de Dieu et lui enti'iînt dans les deux cellules qui avaient été préparées pour eux, d'où ils

The text on this page is estimated to be only 17.78% accurate

DE LOBERLAND. avaient vue sur l'autel, et dont ils ne devaient plus sortir. — Pendant ia pcBto de l'an K1Sl les JoliaiiiiiteB reçurent une halmcliott sur la manière de commencer et de finir pteuBement la journée • dans lus temps graves et tertibloB » qu'ils travereaient, avec prière d'en donner lecture au peuple pendant le culte. C'était une dernière preuve do collicitude que leur donnait I l'Ami de Dieu ; depuis lors ils n'entendirent pins parler de lui. Lo3 Johannîtes vénérent la mémoire de leurs « chera fonI dateurs, les gran'ls et saints amis de Dieu », et en particulier celle du « saint Ami de Dieu de l'Oberlaud », A plusieurs reprises ils essayèrent de se mettre yi relations directes avec lui. J)L'jà du vivant de Merawin, Nicolas de Laufeu et Henri de Wolfaeh avaient voulu partir, le premier pour entrer dans son ermitage, le second 'pour le consulter sur les difficultés causées par le schisme ; il avait interdit à l'un et à l'autre cette démarche. Alors les frères de l'Ile-Verte épièrent l'arrivée des ' uissagei's secrets par lesquels les doux amis correspondaient ; jamais ils ne les aper*urent. Plusieurs notables de Strasbourg ee mirent à la recherche des frères de l'Oberland ; ils passèrent la nuit sous leur toit, mais ne les reconnurent pas. Après la mort de Merswin, Nicolas de Laufeu et Henri de Wolfaeh se rendirent successivement en Suisse dans le même but, le premier à En;;;elber;r, k' second à Frîbourg, sans les trouver, a Ne cherchouH plus ici-bas la demeiere des amis de Dieu, écrivent les Johannites au commencement du quinzième siècle; remercions le Seigneur de nous avoir réunis par eux en la [sainte maison de l'Ile-Verte, dans les derniers temps où noua }- vivons ; suivons leurs affectueux conseils et nous les retrouve^ roos un jour dans la vie éternelle. » lis firent plusieurs recueils I an leurs écrits et vénérent « comme des reliques » les trois I autographes qu'ils conservaient d'eux, le Livre des neuf roches ! et Vliistoïro de ma converûon- de Merswin, et le Livre des cinq hommes de l'Ami de Dieu de l'Oberland, Ces autographes existent encore.

40 l'ami de dieu m. Qui a été cet Ami de Dieu de TOberland ? M. Schmidt Ta appelé Nicolas de Bâle[^] sur la foi de quelques documents reconnus aujourd'hui comme étrangers à la ques- . tion, et a placé son ermitage au Herrgottswald, sur le Pilate. M. Lutolf, curé de Lucerne, Ta cherché (v. Amis de Dieu, p. 330) au Schimberg, dans TEntlibucli. J'ai déterminé la ville de Coire comme sa patrie et j'ai pensé pouvoir l'identifier lui-mêm« avec le fondateur de l'ermitage de Ganterschwyl, Jean de Kutberg. Aucune objection valable n'a été soulevée contre la première de mes conclusions. La patrie de l'Ami de Dieu est située, d'après les textes, en amont de Strasbourg, c'est-à-dire dans la vallée supérieure du Rhin, à dix jours de voyage de cette ville, en pays allemand, mais près de la frontière italienne (1* ce pas trop loin » de Vérone; 2° l'Ami de Dieu sait l'italien); c'était une ville commerçante, où demeuraient des familles nobles et près de laquelle s'est trouvé un couvent de « moines blancs » ; enfin le dialecte allemand de l'Ami de Dieu devait se parler dans le pays et la culture de la vigne n'y être pas inconnue. J'ai montré que la ville de Coire répond à ces conditions. {Les amis de Dieu, p. 213 et suiv.) Le père dominicain Denifle, sous-archiviste du Vatican, m'adresse au sujet de ma seconde conclusion des critiques dont plusieurs sont fondées ^ Ce qui m'avait conduit à Ganterschwyl .c'est la date de la fondation de cet ermitage, le nombre et le genre de vie de ses habitants, les patrons de leur chapelle, enfin la proximité d'une commanderie de Saint- Jean. 1. ZeUschrift fur deutsches Alterthum, nouvelle série, Berlin, t. Xil (1880), p. 463 à 468. C'est un chapitre de Tétude publiée par le P. Denifle, sur la question qui nous occupe, dans la revue susdite, t. XII, p. 200 à 219, 280 à 324 : Die Dichtungen des Gottesfreundes im Oberland ; même lome, p. 463 à 540 : Die Dichtungen Rulman Merswint; t. XIII (I88i), p. loi à 122 : Die Dichtungen Rulman Merswins. Epilog, Les chiffres dont je ferai suivre mes citations indiqueront naturellement au lecteur auquel de ces articles elles sont empruntées, sans qu'il soit besoin chaque fois d'une mention spéciale.

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

A-T-IL EXISTÉ? 41 D'après la lettre 4 de l'Ami de Dieu, son changement de demeure est un fait accompli en 1371 ; ses grandes constructions projetées ne sont pas encore commencées. Ceci concorde avec une donnée des Notices des Johannoites qui place son départ de la ville en 1365 et son installation sur la montagne en 1366. Or les chartes relatives à Ganterschwyl que j'ai citées constatent en 1369 que Jean de Rutberg s'était fixé depuis peu de temps dans sa solitude et y possédait une demeure et une cha'pelle. Il s'y trouve en 1369 en compagnie de trois frères, ce qui concorde encore avec le nombre des compagnons de l'Ami de Dieu à cette date, le « seigneur Jean », le « nouveau frère » dont il est appelé en 1377, s'étant seulement adjoint à lui « peu d'années auparavant. En outre, l'ermitage de l'Ami de Dieu s'est trouvé dans le voisinage d'une commanderie de Saint-Jean, puisque trois Johannites sont venus fréquemment le visiter avant de devenir ses frères ; non loin de Ganterschwyl se trouvait la commanderie de Tobel. Enfin l'Ami de Dieu et ses compagnons, comme Jean de Rutberg et les siens, s'occupaient d'agriculture. — Ces rapprochements n'ont pas été con-

Un autre passage des Notices nous apprend que l'ermitage de l'Ami de Dieu était situé « dans le pays du duc d'Autriche, à deux milles de toute ville ». Ces conditions ne se trouvent-elles remplies à l'ermitage de Ganterschwyl, situé à quelques lieues de la frontière autrichienne, dans le comté de Toggenbourg, à trois lieues de Wyl et à une lieue et demie seulement de Lichtensteig. Je me suis demandé quelle était la valeur des « Jolices » et ce que j'ai constaté (Amis de Dieu, t. I, 27, 292 à 994, H99) m'a inspiré de graves doutes sur ce point. En effet : 1) ces Notices ont été écrites un nombre d'années indéterminé après la mort de Henri de Wolfach († 1404) dont le nom n'y est même pas correctement écrit [de commanderie des docteurs de Heins 4 von Wolfwasch] par conséquent assez longtemps après la mort de Merswin, à une époque où Conrad de Brunsberg

42 l'ami de dieu (y 1390) et Nicolas de Laufen (f 1402) ne vivaient plus, où par conséquent les traditions sur les frères de TOberland avaient eu le temps de s'altérer à Tlle- Verte. Je n'ai pas trouvé mention de cet argument dans le travail du P. Denifle*. 2)Ge8Notices sont en contradiction sur deux points avec les écrits de TAmi de Dieu. Elles considèrent le nombre des frères de TOberland comme ayant été invariablement de cinq dès avant leur départ de la ville en 1365, tandis que, d'après le Livre des cinq hommes, un des compagnons de TAmi de Dieu s'est adjoint à lui peu d'années seulement avant 1377 ; l'expression

The text on this page is estimated to be only 21.18% accurate

A.-T-IL EXISTÉ? 43 mîtage de l'Oberland. Elles racontent à la fois que Nicolas de Laufen l'a cherché dans la principauté ecclésiastique indépeçdaute d'Engelherg, et qu'il s'est trouvé en pays autrichien. C'est k Nicolas de Laufen que Merswin aimait à faire ces sortes de confidences ; la question s'impose donc ; que vaut cette dernière indication? pourquoi n'aurions-nous plus le même droit que Nicolas de Laufen de chercher les frères de l'Oberland en dehors des possessions autrichiennes? Noua aurons encore bien d'autres erreurs k signaler chez les Johannites, en particulier chez Nicolas de Laufen. — Je concluais que les Notices ne méritent qu'une confiance relative au point de vue géographique et ne suffisent pas pour exclure d'emblée une hypothèse qui se recommande pour d'autres raisons, mais qui ne concorde pas avec elles. Je n'ai rien à modifier à cette conclusion. On m'objecte 1) l'altitude trop faible de l'ermitage de Ganterschwyl pour Être appelé un ermitage a sur la montagne b, et â) la contrad iction qui existe entre Jean de Rutberg indiquant son nom aux propriétaires des terrains dont il demande la concession, et l'Ami de Dieu écrivant que son nom ne sera révélé par Merswin qu'après sa mort, — Il m'a paru suffisant qu'un ermitage soit situé sur le flanc d'une montagne, fût-ce à peu de •distance de la vallée, pour mériter la désignation susdite, par opposition avec le séjour de l'Ami de Dieu a dans la ville », " les ermitages ne se rencontrant pas d'habitude, en Suisse, sur les sommets. La seconde difficulté qu'on me signale est iuhérente au sujet même ; l'Ami de Dieu ne pouvait se dispenser de donner son nom au seigneur dont il voulait obtenir un acte de «•donation, en quelque lieu qu'il se fixât. Mais voici des critiques plus sérieuses. 1) Le cadeau de gi'os poissons fait aux ermites de r01>erl[ind par le magistrat de la ville près de laquelle ils diMii .'liraient, fait supposer que cutte ville était située sur les bords d'un fleuve ou d'un lac. Une pareille pêche dans la ïhur, près de Wyl, eût été miraculeuse. ') La bulle pnpiele fut lue dans « toutes les églises » de la ville (lettre 12, p. 313 : zno allen kanlzi'lPTi... iii dn) kirchen) : or il

44 l'ami de dieu n'y avait qu'une chapelle à Wyl ; Téglise paroissiale se trouvait hors des murs. 3) Les amis de Dieu de TOberland ont ét^ de simples « frères* », n'appartenant à aucun ordre, comme l'Ami de Dieu le constate explicitement (lettre 4, p. 296 : wir liabent ouch noch keinen orden an uns) ; or Jean de Kutberg et ses compagnons vivaient sous une discipline monastique particulière (charte de Tévêque de Constance, p. 413 : sub stricta vita heremitica). 4) Les ermites de Ganterschwyl mendiaient : aucune trace de cet usage chez nos amis de Dieu. 5) Plusieurs des compagnons de l'Ami de Dieu étaient prêtres ; le culte se célébrait chez eux sans difficulté. Tel n'était pas le cas chez les ermites de Ganterschwyl qui paraissent parfois avoir manqué de prêtre ; c'est pourquoi l'évêque de Constance autorise tout ecclésiastique qui sera venu les visiter {qui ad eos confluerit) à dire la messe dans leur chapelle. 6) Enfin, d'après le récit des Notices, la migration de l'Ami de Dieu et de ses compagnons s'est accomplie d'une marche ininterrompue, en un seul jour. La distance de Coire à Ganterschwyl ne pouvait être franchie de cette manière. — Il ne peut plus être question, après ces observations, d'identifier l'ermitage de Ganterschwyl avec celui des amis de Dieu de l'Oberland. De toutes les hypothèses qui ont été présentées, ajoute le P. Denifle, celle de M. Lutolf répondrait le mieux aux données de la question. Voyons si cette préférence se justifie. Le Schimberg était situé en pays autrichien, à deux milles de toute ville, et la ville la plus rapprochée, Sursee, se trouve au bord du lac de Sempach. Mais 1) les six frères du Schimberg appartenaient à « l'ordre des ermites » ; 2) leurs noms étaient aussi connus que ceux de Jean de Rutberg et de ses compagnons ; 3) la distance de Bâle (où M. Lutolf place la patrie de l'Ami de Dieu) au Schimberg ne peut être franchie en un jour ; 4) d'après la tradition, les frères du Schimberg sont venus des Pays-Bas ; 5) les amis de Dieu ne se sont jamais trouvés au nombre de six et 6) l'ermitage du Schimberg a été fondé vers 1343, c'est-à-dire plus de vingt ans trop tôt.

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

A-T-IL EXISTÉ? L'ermitage de TOberland reste encore à découvrir. Il n'est plus nécessaire (le le chercher, continue le P. DeniHe; l'Ami de Dieu n'a pas existé ; sa vie n'est qu'une fiction de Merswin. Voici les preuves de cette thèse : I, L'histoire de la conversion du maître de l'Ecriture sainte on le Li(r5//wjHai/r/' n'est pas un récit historique. Deux des sermons que l'Ami de Dieu rapporte de ce doct-eur et dont il raconte avoir noté le premier au sortir de l'église, le sermon en vingt-quatre points et le sermon prêché aux cinq recluses, ne sont que des reproductions amplifiées et parfois peu heu- . reuscs de deux traités d'origine inconnue, du traité VU attribué par l'feiffer à ma,'itreEckban{Deulsc/ieMys(ikerdes M.Jofirk., Leipzig, 1857, II, 475. Comp. Denifle, Tailler s Bckeckrung, in Bistor.polit.B!à(ter,'LXXXIV,Unmch,\819,p. I5etsuiv.)et du traité Vonden drinfragen (publié par le P. Denifie, Tauler's Bekchrungkritiscliuntfirsucht,inQueHenu.ForschHngen,XXXN\, Strasb., 1879, 137) ; ce dernier traité se trouve encore utilisé dans le traité de Merawin Von den drifiH durchbruchcn (publié dans mon Hist. du. panthéisme populaire, Paris, 1879,215). De plus, le caractère et le langage du « maître » rappellent sous bien des rapports ceux de l'Ami de Dieu (p. 202 et suiv.) . — L'opinion traditionnelle de l'identit-é du a maître b et deTauler, que j'avais encore défendue dans mes ^/«i5 de Dieu (p. 217 et 4 17), ne me paraît plus soutenable après les dernières publications du P. Denifle ; l'historicité même du récit doit être abandonnée. La soûle question relative à Tauler qui puisse encore se poser & propos du traité tant discuté de l'Ami de Dieu, est de savoir jusqu'à quel point les éléments historiques de la vie du dominicain strasbourgeois ont concouru à former la ligure idéale du « maître de l'Ecriture sainte », etjusqu'à quel point le caractère de sa prédication se retrouve dans certains sermons du traité. Cette question, je ne l'aborderai pas Ici. Je renvoie le lecteur, pour les détails de l'argumentation du P. Denifle, aux

46 l'ami de dieu articles indiqués. — Je dois ajouter cependant que l'opinion traditionnelle que j'abandonne compte encore des partisans. M. Schmidt y est resté fidèle dans son *Ihécis de Ihist. de l'Église d'Occident au moyen âge*, Paris, 1885, p. 299, et déclare peu fondées les raisons du P. Denifle; M. Preger a même produit en sa faveur un argument nouveau, le propre témoignage de Tauler qui, dans ses sermons de Tan 1357, fait manifestement allusion à VÉpître à la chrétienté de TAmi de Dieu, comme à une révélation divine authentique : comment Taurait-il pu, se demande M. Preger, s'il n'en avait pas connu l'auteur (*Die Zeit einiger Predigten Taulers*, p. 360) ? J'ai dit ailleurs (*Annales de bibliographie théologique*, Paris, 1888, p. 36) pourquoi je ne croyais pas pouvoir me ranger sur ce point à l'avis du savant critique de Munich. — Si le récit de la conversion du « maître » n'a point de valeur historique, que devient la personne de l'Ami de Dieu qui joue un rôle capital dans cette histoire? II. L'Ami de Dieu parle de sa propre vie dans cinq traités que je désignerai par des lettres ; ce sont : a) le Livre des deux hommes (d'avant 1352) ; b) V Histoire des deux jeunes gens de quinze ans; c) le Livre du maître (d'avant 1369) ; d) V Escalier spirituel; e) le Livre des cinq hommes (de 1377). Nulle part il ne reste identique à lui-même (p. 281 et suiv.). Les variations de son récit concernant : 1) Sa rupture avec le monde. Cette rupture a lieu, d'après c et d, en 1339 au plus tard, et V Histoire des deux recluses confirme ce résultat; d'après e, en 1342 seulement. Elle a lieu, d'après a, le matin, à la suite de réflexions sur la fausseté du monde ; d'après b, pendant la nuit, à la suite d'une vision. 2) Ses fiançailles spirituelles. D'après a, il se fiance à Dieu le Fils; d'après b, à la sainte Vierge; d'après d, à Marie-Madeleine et, trois ans plus tard, à Jésus-Christ. 3) Ses pratiques ascétiques. Il les entreprend, d'après a, à la suite d'une première vision ; d'après c, à la suite de la lecture de la vie des saints. Il les cesse, d'après a, à la suite d'une seconde vision, uniquement sur l'ordre de Dieu ; d'après c, à la suite

The text on this page is estimated to be only 21.11% accurate

A-T-IL EXISTÉ? 47 li d'un i-ève, sur l'ordre de Dieu et le conseQ d'un ermite. 4) Sa vif mi/sliquif. D'après a, il ne reçoit aucune « consolation surnaturelle B et croit être un « nid de démons » pendant la troisième année de sa conversion ; d'après d, il a pendant cette année deux apparitions de Marie-Madeleine. D'après a, sa conversion commence par une «: vision ineffable » qui se renouvelle, sur son ardent désir, à la fin de la première année, comme la satisfaction d'un vœu légitime; d'après c, il aspire d'abord à la connaissance rationnelle de Dieu, puis, reconnaissant l'influence du diable dans ce désir, à la vision ineffable de Dieu, et déjà il se cliûtie de ce nouveau vœu comme d'un péché d'orgueil, quand il y est donné satisfaction. D'après a, les a grâces divines » durent les cinq ans de sa conversion, après lesquels il n'en reçoit plus ; d'après c, il en reçoit encore très la fin de la cinquième année. 5) Sa vie morale. D'après a ij'ajoute cette observation), il ne se reproche aucun péché grave dans sa vie ; d'après ô, il a commis un grave péché dans sa jeunesse; d'après d, il a mené o une vie impure et impudique 1) avant sa conversion (aussi prend-il Marie-Madeleine pour fiancée). D'après a, il est délivré des tentations impures depuis la fin de sa conversion, et le seul exercice qui lui reste est la vue des égarements de la chrétienté ; d'après b et e, il conserve les assauts du diable jusqu'à la mort pour son péché de jeunesse, assauts peu redoutables, ajoute-t-il, puisqu'il est habitué à vaincre le démon qui ne vient plus chez lui qu'à contrecœur; d'après*?, ces tentations sont toujours de douloureuses épreuves, capables, d'après d, de lui faire commettre encore un grave péché d'intention. — L'Ami de Dieu aurait encore varié, d'après le P. Denifle, dans son jugement sur la valeur de ses propres confidences. Dans a, il appelle le récit qu'il fait à son premier ami intime une « révélation de tous les secrets de sa vie », et il écrit dans e qu'on ne trouvera le récit complet de vie qu'après sa mort. Ces déclarations ne me paraissent pas lairement contradictoires, un intervalle de vingt-cinq séparant les deux écrits qui les reuvement. Je passo sous

48 l'ami de dieu silence une ou deux autres variations relevées par le P. Denifle et qui me paraissent peu appréciables. Une figure aussi peu consistante que celle de TAmi de Dieu, se demande le P. Denifle, peut-elle être historique ? III. Le voyage de l'Ami de Dieu à Rome en 1377 et son entretien avec le pape Grégoire XI sont des fictions (p. 302 et suiv.). De la Suisse centrale à Eome on comptait environ 94 anciens milles allemands; il a fallu en 1574 au prince abbé d'Einsiedeln 22 jours francs pour faire ce voyage à cheval. Que Ton place le voyage de TAmi de Dieu avant ou après la Pentecôte, il n'aurait eu pour T accomplir, à Taller comme au retour, que dix à onze jours, à raison de vingt lieues par jour, ce qui n'était guère possible même à des courriers, encore moins à un homme vieux et malade comme lui. Il s'y rend avec chevaux et voiture, alors qu'il est plus que douteux que les Alpes aient pu être franchies ainsi à cette époque ; son ignorance sur ce point prouve qu'il n'était pas Suisse, que par conséquent rOberland sa patrie et le dialecte qu'il parle sont des fictions. A Rome il entretient le pape des vices de la chrétienté. « Je n'y puis rien faire », s'écrie celui-ci. Il lui parle de ses péchés privés et le pape se met en colère. Son irritation calmée, Grégoire XI converse familièrement avec l'Ami de Dieu en italien ; il s'étonne que de si grands amis de Dieu aient vécu autrefois au milieu du peuple, et il le prie, ainsi que son compagnon, de rester auprès de lui à Rome; enfin il lui fait remettre une bulle consistoriale. Autant d'impossibilités, dit le P. Denifle. Grégoire XI désirait sincèrement une réforme de l'Église, il était doux et humble de caractère ; sa vie privée était pure ; il avait supporté sans s'irriter les admonestations bien plus vives de Catherine de Sienne, qui demeurait, elle aussi, au milieu du peuple; il ne savait pas l'italien et s'apprêtait à quitter Rome le 30 mai pour cinq mois; enfin les bulles consistoriales ne se délivraient pas au pied levé à des inconnus après une seule audience. IV. Aucune des personnes historiquement connues de cette

The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate

histoire, sauf Mei*awiii, ne sait où demeure l'Anii de Dieu; Lmicune ne correspond avec lui autrement que par l'entremise Hâe l'ancien banquier. Par contre, tous les personnages non historiques, les chevaliers, Ursule, le maître, les frères du Livre des cinq hommes, les amis de Dieu de Hongrie, de Gènes, de Milan, etc., communiquent direct-ement avec lui et connaisKnt sa demeure. La fiction ici est évidente {p. 471 sa.). V. Les personnages dont l'Ami de Dieu raconte la vie dans „^ traités n'ont pas d'individualité; leur développement spirituel, avec ses tentations et ses grâces surnaturelles, ne varie que dans son cadre extérieur ; ce sont des figures coulées dans le même moule. Des existences aussi automatiquement réglées l'une sur l'autre n'ont pas été vécues (p. 474 ss.). VI. Quandl'aiicienjurisconsulte vient s'adjoindre à lasociété ke l'Oberland, l'Ami de Dieu lui apprend que ses frères vivent comme des prêtres séculiers qu'ils sont s [Livre des cinq nommes, p. 1 18). Or, à cette époque, il n'a pu avoir auprès de lui qu'un seul prêtre séculier au plus (p. 494). — J'ai constate moi-même cette difficulté [Les Amis de Dieu, p. 299). A moins d'admettre, comme je l'ai fait, quel'ximi de Dieu n'est venu sur la montagne qu'avec une partie des compagnons qu'il Pavait en ville, à l'époque où le jurisconsulte est venu chez lui, ee qui n'est eu effet qu'une hypothèse, il ne restequ'àconstater que l'Ami de Dieu a varié dans ce qu'il dit de la qualité de ses frères, comme il a varié dans le récit de sa propre conversion. VII. L'Ami de Dieu raconte en 1371 qu'il n'a pas encore pu commencer ces constructions à cause de la guerre qui sévit dans le pays (lettre 4), Or, il n'y a pas eu de guerre notable en Suisse vers l'an 1371 (p. 489). VIII. L'histoire de lalettre divine tombée du ciel n'est qu'une imposture préméditée {ein kaltblutige Betruj), inspirée par l'exemple des flagellants de l'an 1349; cette lettre est écrite dans le style de l'Ami de Dieu (p. 505). Du commencement à la fin de la vie de ce personnage nous ne sortons pas de la tic

7)0 l'ami de dieu Toutes réserves faites sur la question d'imposture soulevée dès à présent par le P. Denifle, je crois impossible de ne pas accepter la conclusion qui se dégage des arguments précédents : l'Ami de Dieu de TOberland n'a pas existé. Je regarde par contre comme inexactes les critiques adressées par le P. Denifle à l'Ami de Dieu sur les points suivants[^] que je mets à part pour cette raison : IX. La migration de l'Ami de Dieu vers la montagne est une fiction, car ce personnage se trouve en désaccord avec lui-même : 1) sur le fait et 2) la date de cette migration, ainsi que 3) sur le nombre des frères qu'il a eus à cette époque. Examinons ces différents points. 1) L'impression que font les récits du TÂvre des cinq hommes, dit le P. Denifle (p. 490 ss.), est que les amis de Dieu de TOberland n'ont jamais changé de résidence, c Il n'est besoin que de lire ce livre pour voir qu'il se meut dans un tout autre cercle d'idées que mainte lettre de l'Ami de Dieu. » D'après les lettres, l'Ami de Dieu a possédé en 1377 un domicile « sur la montagne ». D'après le Livre, qui est de la même année, il avait une maison et une chapelle : « mais où donc est-il écrit dans ce livre que cette chapelle et cette maison se soient trouvées dans la même localité que celle où les place la lettre 12 », c'est-à-dire sur la montagne? — Voici deux écrits composés à quelques semaines de distance. Au Livre des cinq hommes (p. 129, 130) comme dans la lettre 12 (p. 314; voir plus loin n** 2) l'Ami de Dieu mentionne accidentellement son domicile. Dans la lettre 12 il fait allusion encore (dans un second passage p. 315), et tout aussi accidentellement, à la montagne sur laquelle il se trouve, allusion qui ne reparaît plus dans aucun autre de ses écrits, aussi peu dans le reste de ses lettres qu'au Livre des cinq hommes. Et ce serait une preuve que ce Livre nous présente l'Ami de Dieu dans une autre localité que la lettre 12? que celui-ci n'a jamais changé de résidence? Mais il n'y a qu'à lire le Livre des cinq hommes pour voir qu'il ne s'occupe d'aucun fait de la vie extérieure de l'Ami de Dieu ni de ses compagnons depuis leur arrivée chez lui, qu'il n'y est question que de vie intérieure. C'est un livre d'instruction et d'édification que l'Ami de Dieu envoie aux Johannites ; il avait tout aussi peu à y parler de son changement de demeure que de ses voyages missionnaires, de ses fiançailles [^] rompues ou de son départ imminent pour Rome. De quel droit tirer une conclusion quelconque de son silence sur ce point? 2) D'après les Notices, « qui s'appuient sur le témoignage de Merswin », les amis de Dieu

de l'Oberland ont commencé leurs constructions sur la montagne en 1366 ;
d'après la lettre 4 de l'Ami de Dieu de 1371 ils n'avaient

The text on this page is estimated to be only 14.85% accurate

A-T-IL EXISTÉ? ^u encore commencé lenni oonBtmetionfl à cette date fp. i89). — L'obfleiratioii est inexacte (v. Ami» de Dieu, p. 274). L'Aini de Dieu distingue nettement daua ses lottrea entre deus constructions entrepriBea successivement par lui sur la montagne. Il j a d'abord sou iustallation, son ermitage; n parle jamaia expressément, mais par allusions fortuites, considérant le une chose qui va de soi que des frères vivant en commun aient un domicile. Puis il 7 a la construction somptnetiae qu'il projetait d'élever ; a parle eiprcHaément ; elle a toute une histoire. C'est la nouvelle couatruction (aiMer n&me» gebàtne, p. 313) qu'il a commencée • bien des années avant 1377 >, qui lui a coûté un millier de fiorius sana pouvoir être achevée, qu'il a ensuite oubliée et qu'il espère reprendre après aa visite à l'évêque «t &a magistrat de la ville voisine (lettre 12, de l'an 13T7). Il l'appelle une ttouvetle construction, évidemment par opposition à une autre plus ancienne, celle de sou domicile qui est achevée. Ce domicile se trouve mentionné en effet dans la même lettre 12, p. 314 : apréa la visite au magistrat < nous lentr&mea chex noiw • (do fuorent loir icider heiia). Le < chez soi • qu'il possédait se composait, d'après lea autres lettres de l'an 1377 et d'après le ,JAvre des cinq liommet, d'une maison et d'une chapelle (p. 296 : tis dem hue; p. 129 : do die briider »i der kapellan taarettt... der koch in der iàchin; p. 130 : Ruopreht der uns das hasund ailes dos air hanl vîrsorgende Ût). La lettre 4, citée par le P. Deniâe, fait déjà allusion à ce domicile. L'Ami de Dieu écrit en effet à Nicolas de Laufen : « Si vous venez cbes nous (zuo uns) et si vous restez auprèa de uous (bi idm), voua aurez beauI coup pluH d'offices à célébrer et de messes k dire qu'à l'Ile-Yerte, car nos I ftères se livrent assidûment à ces actes de culte » (p. 295). L'installation ■ar la montagne était donc terminée à cette époque; le P. Denifle m'aceorde ce point (p. 490) : les frères de l'Oberland avaient leur maison et ' leur chapelle, comme le vent le passage des Notices, La construction que l'Ami de Dieu ■ n'a pas encore osé commencer à cause de la guerre qui I lévit dans le pays >, d'après cette même lettre 4, ne peut donc être que lu • nouvelle construction • de la lettre 12- Le désir de l'entreprendre ae rattache intimement, dans la pensée de l'Ami de Dieu, à son désir d'entrer avec ses compagnons dans l'ordre de saint Jean (p. 294 : vsir vtrtchtn un* ioK wir ouch den orden wellenl an uns nenten. Aber mieeenl, e« i'I allée aliO gar gros tiufride in unterme lande das wir necA nie

getorsten angevohen euo I béweade), Songeait*il à devenir Johannitc après avoir bâti préftlabltment ' une magnifique commanderie fi l'imgo de l'He-Verte ? Les Johannites F ont confondu dans leurs Noticet lea deuï constructionis en une seule dont la se sont arrangé l'histoire comme suit : les cinq hommes commencèrent I leur coustruction sur la montagne immédiatement après leur arrivée, et d ils y eurent dépensé un millier de florins il éclata une si grando

52 l'ami de dieu guerre dans le pays qu'ils ne purent continuer à bâtir (nût fûrbas me gehàwen mohtent) ; les travaux restèrent interrompus pendant bien des années et bientôt ils ne pensèrent plus à les reprendre. De cette façon nos amis de Dieu n'auraient jamais été à couvert, et ils n'auraient même plus songé (et cela pendant des années !) à se mettre sous toit en terminant leur demeure ! Et puis, voici un ermitage pour cinq religieux qu'on n'achève pas en dépensant mille florins et en mettant en mouvement le pape et ses cardinaux, un évêque et son clergé ainsi que le magistrat d'une ville ! Cela est-il assez déraisonnable ? C'est cependant à cela qu'aboutissent les Johannites parce que, comprenant mal le passage en question de la lettre 4 (qui est ici manifestement leur source, et non une déclaration de Merswin), ils écrivent : « ils n'osèrent pas continuer à bâtir », quand l'Ami de Dieu avait dit : < commencer à bâtir > . Voilà bien nos deux constructions confondues en une seule ; l'erreur des Jobannites est palpable. Quand donc le P. Denifle, qui ne s'aperçoit même pas de cette erreur, me reproche de combattre l'autorité des Notices (Jundt versucht die Autorität der Notizen abzuschwächen und nimmt zwei Bauperioden an., Die Notizen hätten nur beide Perioden zusammengefallen, Allein, stützen sich die Notizen nicht fortwährend auf das Wort Merswins p. 489), le lecteur est à même de rectifier tout ce qu'il y a de manqué dans ce jugement. 3) L'objection du P. Denifle porte sur trois points : a) L'Ami de Dieu, dans deux lettres de l'an 1377 (lettres 5 et 14), appelle le juif converti « notre nouveau frère » , preuve qu'il n'était son compagnon que depuis peu d'années. Or les Notices des Jobannites, < qui partout s'appuient sur le témoignage de Merswin > , portent que les « cinq » amis de Dieu de l'Oberland ont émigré de la ville vers la montagne, plus de dix ans avant 1377 : ils n'eussent été que quatre, si le juif converti n'était venu que peu d'années avant cette date. L'Ami de Dieu se trouve donc ici en contradiction avec les Notices, c'est-à-dire avec Merswin, sur le nombre des compagnons qu'il a eus lors de sa migration (p. 491-493). — J'ai déjà répondu plus haut à cette observation (voir p. 42, note 2) : les Jobannites tenaient leur nombre cinq, devenu stéréotype chez eux, non d'une communication de Merswin, mais, ils le disent eux-mêmes, du Livre des cinq hommes ; ils se sont encore une fois trompés et avec eux le P. Denifle, qui continue à me reprocher de combattre ses chères Notices (Jundt bekämpft einfach wieder die Notizen, p. 491). h) Mais il y a plus. Ce n'est pas seulement avec les Notices que

l'Ami de Dieu se trouve en contradiction sur ce point d'après le P. Denifle ;
il l'est encore avec lui-même. Dans le Livre des cinq hommes, écrit en 1377
comme les deux lettres susdites, le juif converti ne fait pas du tout
l'impression d'être un « nouveau frère » ; c'est un frère ancien et
expérimenté

The text on this page is estimated to be only 17.16% accurate

A-T-IL EXISTÉ déjà. Depuis son ftirivée chez l'Ami de Dien, en effet, outre l'année qu'il ■ iniBe à devenir prêtre et les deux ans qu'il a, paBsée dans les ravisBements eontiauels, il a encore traversé une période indéterminée d'agitations doulonrensea, qui, d'après la manière dont elle est racontée {Livre de» ettjq hommes, p. 128), a dû Être fort longue, bien plua long-ue que la durée d'nn on de deux ans que je lui ai attribuée {Les Amis de Dieu, p. 395, 2^^). Cette période indéterminée commence, eu effet, par une premLéro époque de tentations de tout genre, « tentations qui ont dépassé en intensitiS les •M surnaturelles précédentes et doivent avoir duré pour ce motif aussi longtemps qu'elles • {Aua dtm Vergleich der Virmtchmgen mit dien fraheren iLbernatUrlichen Bevarziigungen die Uber 2 Jahre dauerten, in âer StSrkejedoch von den Versuchungen Uberiroffen wurden, gekt hervor dau êie zum vrenigsteii ebenso lange gedaverl kabei, p. 492); le juif coovortî les supporte avec patience • jusqu'au moment où Dien trouve qn'il est temps ■ d'intervenir; depnis lors une senle tentation lui reste, et cette seeonde époque dure encore en 1377 : nouveau laps de temps qui s'ajoute au ■- Je ferai observer tout d'abord au P. Denifle qae ce qu'il dit des tentations qui dépassent en intensité les visions surnaturelles (?), est un enrichissement apporté par lui au texte de la page 128, absolument ; point, L'Ami de Diea dit en substance qu'à des visions in, extraordinaire ment douées, qui ont duri! environ deuï ans, ont succédé des tentations innombrables et variées, extraordinaire ment donloureuBes, rien de plus. Les deux années qu'aurait duré pour le moins la première époque tombent ainsi d'elles -mêmes. Comment donc évaluer la période indéterminée dont il s'agit î Je prends pour terme de BOmparaison une autre période du mSme g'enre dont la durée nous est connue, par exemple, la première période do la conversion de Merswin. Les phénomènes intérieurs les plus divers se rencontrent ici ; époques de nviesements, de tentations, d'angoisses, etc. ; l'expression «jusqu'à ce que 3>îeu vit qne le temps en était venu ., ou son équivalent, s'y rencontre à '<fiindatioii de l'Ile-Verte, dès 13G4. Voici cette combinaison, L'Ami de Dieu

54 l'ami de dieu écrit à Nicolas de Laufen en 1377 (lettre 10) : < J'ai dit il 7 a longtemps à Merswin bien des choses sur le compte de nos frères. » Le juif converti s'est donc déjà trouvé chez l'Ami de Dieu à l'époque de la dernière entrevue de celui-ci avec Merswin. Quand cette dernière entrevue a-t-elle eu lieu ? La lettre 8 de l'an 1377 va nous l'apprendre. Parlant de l'époque qui a précédé la fondation de l'Ile-Verte (die Zeit um 1366, dit le P. Denifle), l'Ami de Dieu écrit : < Auparavant {vormoles) nous avons été souvent ensemble ». Et le P. Denifle conclut de la manière dont il « accentue cet auparavant » qu'il n'a plus été à Strasbourg dans la suite, de 1365 à 1377. Donc le juif converti a déjà été chez l'Ami de Dieu avant 1365 (p. 493). — Le raisonnement n'est que spécieux ; il pêche par la base. Un voyage de l'Ami de Dieu à Strasbourg entre les années 1365 et 1377 n'est nullement exclu par le passage suivant de la lettre 8 : « Après mon rêve du 9 octobre (1364 ; voir plus haut, p. 30) j'allai (ic^h wartfarende, au prétérit) à Strasbourg en dix jours. Il se trouva que Merswin avait eu le même rêve à la même date. Auparavant (c'est-à-dire avant octobre 1364) nous avons été souvent ensemble et nous avons souvent pensé (je souligne ces plus-que-parfaits : vnr worent gesin vnd haitent gedocht) qu'il n'était pas utile de fonder de nouveaux couvents... De même nous rejetâmes encore (octobre 1364) ce rêve et nous n'y pensâmes plus. » Le P. Denifle a pris dans ce texte de l'an 1377 le mot auparavant dans un sens absolu, comme dit au point de vue de l'année 1377 même, et non dans le sens relatif qu'il a. L'Ami de Dieu eût été vingt fois à Strasbourg dans les années 1364 à 1377 qu'il ne pouvait parler en termes différents de sa visite à Merswin en 1364 et de celles qui ont précédé. J'arrive aux observations produites par le P. Denifle contre le caractère religieux de l'Ami de Dieu (ou de la personne qui se cache sous son nom) et contre la valeur théologique de ses écrits. X. L'Ami de Dieu enseigne dans ses traités et pratique pendant les quatre dernières années de sa conversion l'inertie morale et religieuse la plus complète ; « ces choses-là se laissent dire, mais n'ont pas été vécues ». Ainsi, il représente la recluse Ursule et le second personnage du Livre des deux hommes cessant tout exercice et restant « sans aucune activité » (phne ailes Thun) pendant une période de leur conversion, ce qui est du quêtisme pur (nakter Quietismus) ; lui-même endure passivement les tentations pendant quatre ans, sans employer contre elles aucun remède sauf le signe de la croix : il reste inerte et c'est Dieu seul qui agit (In der That findet man

auch in der vita des Gottesfreundes nichts was darauf schliessen läßt er habe etwas gethan, Er leidet die Versuchungen,,, und ist überhaupt ohne ailes Thun, p. 479, 601 et 502). — Le P. Denifle a-t-il revu ses textes avant d'avancer une pareille assertion ? Je lis en effet : la recluse Ursule

A-T-IL EXISTÉ? 55 laissa tout exercice « excepté sa prière, qu'elle continua à dire nuit et jour dans sa cellule aux heures prescrites » (Les Amis de Dieu, p. 371); le second personnage du Livre des deux hommes (p. 237) reste pendant la période susdite en communion de prière constante avec Dieu {ich ruofte Me zU got ane...} ; l'Ami de Dieu « communiait d'après l'ordre établi dans la chrétienté », ce qui prouve qu'il fréquentait les églises, et il s'appliquait en outre « à toutes les œuvres chrétiennes » (... mit allen christlichen werken; und weles ich aneving tmd es ueben wolte,.. Livre des deux hommes, p. 217). Je n'insiste pas. Les exercices auxquels l'homme doit renoncer d'après l'Ami de Dieu sont des exercices « qu'il s'est imposés lui-même et auxquels il trouve une satisfaction particulière » {aMe diner selhes angenummene lûstliche werke und wisefi, die eigin lûstliche sinnéliche wisen, die sinnelichen gedenke, die eigenwilligen uebungen, etc.) ; ce sont les flagellations poussées jusqu'au sang, le port du cilice, les veilles et les jeûnes rigoureux, la contemplation sous forme sensible des souffrances du Christ, les spéculations sur le ciel et ses habitants, etc. (Les Amis de Dieu, p. 370; Livre des deux hommes, p. 222 et passim). Ces exercices, dit-il, sont bons et utiles en eux-mêmes (Livre des deux hommes, p. 239) ; mais ils ne constituent pas la forme supérieure de la vie mystique (das neheste, ibid., p. 222) à cause du « plaisir propre » (eigenschaft) que l'homme y trouve dans sa « volonté particulière » (eigenwilie). Le vrai chrétien doit donc y renoncer, anéantir toute volonté propre en lui, s'abstenir des joies et des souffrances qu'il se crée lui-même pour se laisser entièrement diriger et exercer par Dieu, prêt à recevoir de sa main, avec une égale soumission, la souffrance et la joie, la tentation et l'extase, la maladie et la santé \ Le renoncement à de pareils exercices n'empêche pas, cela va sans dire, l'accomplissement des devoirs ordinaires de la vie chrétienne et de ceux de la vie monacale; c'est ce que prouvent précisément les trois exemples cités par le P. Denifle comme preuves du contraire. C'est ce que prouvent aussi les instructions données par l'Ami de Dieu aux Johannites sur ces questions (Livre des cinq hommes, p. 133 88.): il leur défend expressément d'attendre les grâces du SaintEsprit dans l'oisiveté béate du quiétisme absolu. Cette doctrine est la même que celle de Tauler (v. par exemple sermons 7 et 29, Leipzig, 1498, f* 17*^ à 18^, 84*; comp. Eckhart, sermons 1 et 3, p. 4 à 7, 22 et 23). Le reproche d'inexpérience religieuse adressé à l'Ami de Dieu sur ce point n'est donc pas

fondé. Il l'est tout aussi peu sur le point suivant : XI. L'Ami de Dieu apparaît dans sa biographie comme un véritable automate. Dès qu'une année de sa conversion est révolue, « Dieu juge que le 1. Itfôme doctrine chez Tauler (p. ox. sorm. 70, f> 217I*) : 0 der disen wogk wol leruete UDD begryGTe, und anders kein ubung thet dan das er on underloss iidersohe In sein niltvermugon, do wurde die gnade gotes warlich geboren.

56 . l'ami de dieu temps est venu * de lui enlever son épreuve pour lai en donner une autre, comme s'il remontait une horloge. « L'auteur de cette fiction prouve par là qu'il ne possède pas la moindre expérience des choses qu'il raconte > (p. 478). — Le P. Denifle ajoute (p. 502) : « C'est sans doute Suso qui a amené l'auteur à l'idée de diviser aussi symétriquement (abtuztrkeln) la vie d'un homme. » U paraît donc que la vie de Suso est aussi «symétriquement divisée 9 (abgezirkelt) que celle de notre «automate». En effet, 10 ans d'extases sont exactement suivis chez lui de 10 ans d'angoisses : il a le sentiment d'être damné ; puis viennent 9 ans d'incrédulité : aucune prière ne lui sert ; Dieu ne l'entend pas et le laisse dans son état « jusqu'à ce qu'il juge que le temps soit venu » de l'en délivrer; ici donc l'horloger intervient encore à heure fixe (voir plus haut, p. 17). Pour le P. Denifle, cette régularité symétrique est de l'automatisme chez l'Ami de Dieu, pas chez Suso, bien entendu. Merswin qui divise sa propre conversion en quatre années (dont la 1^e et la 4^e forment deux périodes complètes), n'a pas pu prendre modèle sur lui-même pour composer cette vie de l'Ami de Dieu, car ces choses-là, qui en douterait ? ne sont pas de l'expérience chez lui ; elles ne sont de l'expérience que chez Suso, sur qui il a dû dès lors prendre modèle. Passons. XII. « L'auteur de la fiction, continue le P. Denifle, couronne son bousillage (^Machwerk) en faisant toucher le but à l'Ami de Dieu dès la fin de sa conversion. Le voilà confirmé dans la vie spirituelle (bewêret) \ ses péchés lui sont pardonnés ; il sait dès l'âge de quarante ans qu'il n'aura plus à souffrir de purgatoire, que les anges recevront son âme à sa mort. Quelqu'un a-t-il jamais été assuré du salut de cette manière ? Désormais il n'a plus qu'à vivre comme un chrétien ordinaire ; il n'a même plus besoin du conseil de Dieu (Ja er hedarf nicht einmal mehr des gottUchen Baies) ^ car il a lui-même une intelligence divinement éclairée. Sa seule souffrance est la vue des égarements de la chrétienté, souffrance qu'il supporte avec un calme vraiment olympien (recht mit olympischer Buke) et qui n'est au fond que le sentiment de la justice propre (das Gefühl der Selbstgerechtigkeit), Ces choseslà encore se laissent dire, mais ne sont pas vécues; une pareille stagnation spirituelle est étrangère à la nature humaine. Bien des mystiques ont reçu la certitude du salut par révélation directe, mais jamais leur sécurité n'a été telle que l'Ami de Dieu la décrit ; il y a souvent encore des heures bien sombres dans leur vie ; chez une Agnès de Henckenheim la certitude se renouvelait par

intervalles : mais tout ceci (c'est-à-dire les péchés ultérieurement commis et ce qui s'ensuit) est exclu chez l'Ami de Dieu > (cUl dits ist beim Gottesfreund ausgeschlossen), etc. (p. 502). Pousser le sentiment de la justice propre ou l'orgueil spirituel jusqu'à déclarer que l'on peut se passer du conseil de Dieu, au nom des lumières

The text on this page is estimated to be only 13.68% accurate

A-T-IL EXISTÉ? [divines qtie l'on poasède soi-mSme, c'est tomber dans une erreur qui porte D histoire un nom connu, l'héréale da libre-esprit {die ungeordnele rerùnflige utohe friheit den geisfes, comme l'appelle Merawin ; v. mon Histoire I du pantliiiame pofiolaire, p. 230), oa rbérésie des * faui hommes libres >, I rangés soua la bannière de Lucifer (die valseAen frigen mciMcAen) contre I lesquels est dirigé précisément le Liore des hanniirce {yaii pl^iah&^it, p, 21}'. L Ceci déjà permet de mesurer k quelle distance la jugement du P. Deiiiifle I ae trouve de la réalité des cboses ; l'Ami de Dieu un frère du libre-esprit I n'est besoin que de lire le texte pour voir que ce dont l'Ami de Dieu n'a I plus besoin d'après la voix céleste, qu'il entend pour la seconde fois à la fin de sa conversion, ce n'est pas du tout le conseil de Dieu en général, mais les communications divines exeptionioimeUo», eumalurelles {dovon da») mime bedarfi, dovon toH du dise sUesse rede und das grosse iruitder,.. e befiidim. Livre des deux hommes, p. 220) dont il a joui jusqu'à [présent et qu'on ne rencontre pas dans la vie des < chrétiens ordinaires >, comme il en sera un désormais. L' • illumination divine de l'intelligence t qu'il possède, eet la même que celle que Taulcr attribue également aux s de Dieu, colonnes de l'Eglise et du monde, sans en faire pour cela des libertins spirituels : c'est une ■ connaissance divine > (ein war gotliche beleenninite, serm. 21, f 62*) qui illumine l'homme et l'élève à Dieu; c'est une • lumière divine > que reçoivent seuls les pauvres en esprit qui ontrenoncéieuï-mCmes (serai. 15, f° 45"). • Dieu, dit-il, illumineses vrais amis; il Init en eui avec puissance, pureté et vérité (er leuchtet m sie...; l tr sol in dir leueliten und loirien, serm. 7 et 11, f 18' et 31*); ce sont des hommes eurnaturels et divins. ■ Cette illumination, selon lui, donne à l'homme I toute vérité > (aile laarlieil), < un discernement merveilleux, plus parfait qn'il n'est possible à l'homme d'en acquérir ici-bas d'une antre manière > (gûhone munnigliche uiidersc/icif, mer daaii nymant stat mng liaben w dtMer tteit... von a/len artifhelmi des glauben, serm. 15, £"48"), ou comme L le dit l'Ami de Dieu : t Le Saint-Esprit m'apprend en nue heure plus de ' vérité que tous les docteurs n'en peuvent m'apprendre jusqu'à la fin du inonde », et en une autre circonstance : • Je connus alors l'Écriture aussi parfaitement que si j'avais passé toute ma vie à l'école, et cependant je ne is jamais apprise; cela dura trente semaines i (Livre du tnMre, p. 13; 212)*. L'illnmination divine porte donc che^nos

l'Âere de» deux lioa 1. ITiToir pt m besoin do tn grAco illvïne ni du secours
du Salul-Eaprit asl una btrMa que Huysliruelc reproductia elplicîlamuDt nui
Frères du libre-esprit. Voir mon HUI. (U panlkéUine popuiaiiri', p. us.
Cunip. Tsular, serm. 7U, r* ll!l>. I. Comp. encore Tauler. serm. si, 1° m* :
Der meatehe findet 'lier inné fn ym lier tiua v>aren lebtadigtn gtauben, der
yn do lauler und bau vitiifl dot got ĨH, n ym aiaa fflcMitr kunden gtagaa
oder geveisen. Marswin, do sou cûlâ, recoult, ii« sou aulobi^^raphle (p. tt),
avoir reçu dnoa sa foi, à la snile d'un raTitsemani, les lumîaiHS bI
complélcs qoa jamais depuis lors il na fui plus lounnanld par l'inP erédulîlil
•. C'esi toujours des deui paris la mâma doclrina.

58 l'ami de dieu deaz autears sar les vérités de la foi chrétienne ; elle donne à l'homme la stabilité intérieure en chassant le dente. « Les hommes divins, continue Tauler, jouissent d'un entendement éclairé (etn erleucht bescheidenheit, serm. 46, f[^] 144[^] ; Texpression est la même que chez TAmi de Dieu) ; mûris par les tentations, ils possèdent le don de discerner les esprits : rien qu'à regarder leur prochain, ils distinguent son état intérieur, reconnaissent s'il appartient à Dieu ou non et entrevoient ce qui l'empêche d'avancer (serm. 48, f* 152*) ; la rapide vision de la lumière éternelle a rendu leur âme si lumineuse qu'ils seraient capables d'instruire tous les hommes si besoin en était (serm. 81, f[^] 251') ; ils sont doués d'une connaissance parfaite de ce qu'ils doivent faire et laisser (serm. 84, f*259** ; 56, £* 172*) ; pour obtenir la paix et la joie dans le Saint-Esprit, ils n'ont besoin d'aucun exercice particulier : il leur suffit d'observer avec zèle les commandements de Dieu et les articles de la foi chrétienne, de vivre dans l'humilité et de se soumettre en tout ce qui leur arrive à la très chère volonté de Dieu » (serm. 52, f 159**). Merswin n'a pas enseigné autre chose ; le lecteur a déjà rencontré toutes ces propositions chez lui. — Cette illumination ne supplée pas, cela va sans dire, aux connaissances qu'on acquiert à l'école, comme il semble que nos mystiques se l'imaginent parfois ; aussi Eckhart appelle-t-il les savants qui la reçoivent, des hommes éclairés à la fois par Dieu et par l'Ecriture (gelêrfe und erliuhtete liute, die von got und von der schrift erluhtet sind, serm. 3, p. 23, 30). L'Ami de Dieu fait également cette distinction, Livre du maître, p. 25 et 26 : Sider ir das licht des heiligen geiêtes, und darzuo die heilige schrift hâbende sint. Ensuite, la possibilité pour l'homme de parvenir dans le cours de sa vie à un état de grâce permanent est parfaitement conforme à l'enseignement de Tauler. < L'homme céleste et divin, dit celui-ci, est placé par Dieu dès cette vie dans la vie éternelle ; il a déjà un pied posé dans le ciel : il y entrera plus tard immédiatement, sans passer par le purgatoire. Il demeure attaché à son origine ; Dieu ne peut pas plus l'abandonner qu'il ne peut s'abandonner lui-même ; dès à présent la vie céleste a commencé en lui et durera éternellement ^ (serm. 30, f* 87*^). Ai-je besoin d'ajouter que le fait de recevoir la promesse de ce salut ne dénote pas plus d'orgueil chez l'Ami de Dieu que n'en dénote chez une Elisabeth de Schoënaue l'assurance qu'elle reçoit, bien des années avant sa mort, d'atteindre le sommet de la montagne divine et de ressusciter un jour avec Christ, ou chez une Mathilde de

Magdebourg la certitude d'une fin heureuse qui lui est donnée douze ans avant sa mort (voir plus haut, p. 11, 12 et 16)? Cette promesse empêche-t-elle l'Ami de Dieu de s'avouer coupable dans la suite d'un péché mortel {cilso was dit totstinde in dem böesen willen an mir vollebrokt, Traité de l'échelle spirituelle encore inédit) et de se considérer jusqu'à la fin comme un pauvre pé

The text on this page is estimated to be only 16.93% accurate

A-T-IL EXISTÉ? ctieur * , comme une • pauvre et indig'ae
créature * (Livre des cinq hommet, p. 133)? Voilà son prêteiidu < calme
olympien • singulièrement troublé et Bon * sentiment da la justice propre •
gravement compromis, La • vie sûre » , (dat sic/ier leben; Ejiître à la
c/irétieii/é , p. 196) ciu'il mène et qn'il atljuro baon prochain d'acquérir, o'tst
nutre que • la paii «t la joie dana le Saiutr Esprit, la félicité immuable que
Dieu donne >, par opposilioii auï biens de nonde; le chrétien ne s'y
maintient que par un reuourâ incessant a. la f grâce divine. Je rappelle ici
les prières qu'il n'a cessé d'enseigner à son pror ehain pendant toute sa vie
active, jiiacqu'en 13S0. Il lui apprenait à dire le t matin : < Seigneur, telle
œuvre péchere t selon ta c ■ Seigiieui l'abstenir aujourd'hui de L cette
journée encore k faire tontes mes ère volonté, que ma nature le veuille 1
grand pécheur, une panvre et l^anvres & ta gloi .ou. > ft le se I indigne
créature; sois miséricordieux envers moi et patdonue-moi aajourrd'hni tous
mes péchés, car je m'en repens, et je yeux sincèrement et avec I ton aide ne
plus les commettre » (Die tove/e, Schnidt, Kicolau v. Batel, p. 202). Cea
prières donnent au lecteur, s'il en e»t besoin encore, la vivante impression
de ta piété et de l'humilité de notre auteur. J'assure enfin au P. Denifle que
l'Ami de Dien est tont autant que Ini l'ennemi de la » staI gnation »
spirituelle. Toute I» première partie de son Traité de l'etaah'er F tpiritite! est
consacrée à cette question ; même ceux qui sont parvenus au r degré
snpérieur de l' (escalier», dit l'Ami de Dieu, pcuveut avancer encore sous la
conduite du Saint-Esprit : ponreui • s'arrêterseraitreculer • {tiille flon û(
hûjider eich gon) ' . XIII. La règle de piété ou les sept degrés de la vie
spirituelle que l'auteur \ toblit aui pages 247 h, 251 de son lAvre de» deux
hommes, sont entièreInent manques {oollig miteglickl); c'est une œuvre de
fantaisie pure, sans rkncune base expérimentale (p. 500). Avant d'eiaminei
les critiques qui motivent ce jugement, il importe d'étudier ces sept degrés
en les mettant en regard du développement intérieur de l'Ami de Dieu et de
celui de Merswiu, seule manière d'apprécier Jenr valeur au point de vue de
i' expérience mystique. Voici ces sept degrés : 1, L'homme donne congé • au
monde trompeur et à sa nature >. Mais il est encore comme un roseau agité
par le veut des tentations. Il se demande •il ne doit pas redescendre;
l'hésitatioe, le décourageineut, le trouble surI Tiennent bien facilement chez
lui; c'eet sa nature, aiguillonnée par le 1 diable, qui le sollicite à retomber

dans ses anciennes habitudes. Il reste sur a premier degré, comme sur les suivants, une ou deox années, aussi longttunpi qn'il plait à Dien. 11 persiste dans ses résolutions, 8. Sou sncc^ le I. l'Bl e KiUii Itar nrd citée é»nli

60 l'ami de dieu remplit de joie et de courage. Les tentations sont plus fortes que naguère, mais Dieu le réconforte en présentant à son imagination le tableau de ses propres souffrances : il persévère encore. 3. Nouvelle joie et nouveau courage ; il devient entreprenant, s'impose des prières et des macérations. Les tentations aussi sont de plus en plus fortes ; Dieu, pour le soutenir dans la lutte, lui fait prendre grand plaisir à ses pratiques ascétiques. 4. Sa joie et son courage ont encore grandi ; il renouvelle à Dieu avec une intrépidité complète (grosse verwegenheit) rengagement de renoncer à toutes les créatures. Cette intrépidité lui vient des trésors de félicité que Dieu lui a fait trouver dans ses prières et ses exercices, comme dans la contemplation des souffrances de Christ, ô. Toute jouissance intérieure disparaît; tous ses péchés se dressent devant lui ; il se sent destiné à brûler éternellement en enfer. Les ténèbres envahissent sa vie ; aucune œuvre ne le réconforte plus. Dieu lui apprend la pauvreté spirituelle : heureux ceux qui 7 persévèrent, qui demeurent fermes dans leur fidélité à Dieu et dans la tranquille attente de ses dispensations ! 6. Toute souffrance, toute angoisse disparaît; une joie profonde Tenvahit : souvent il a des visions. S'il persévère encore dans rhumilité, il parvient au dernier degré. 7. Le Saint-Esprit devient son guide ; toutes ses pratiques antérieures sont abandonnées ; il vit comme un chrétien ordinaire, inconnu au commun des hommes, prêt à tout accepter de la main de Dieu et glorifiant son céleste ami par tous les actes de sa vie. Jetons un regard rapide sur la conversion de TAmi de Dieu, telle qu'elle est racontée dans ce même Livre des deux hommes, p. 206 ss. 1[^] année : Il donne congé au monde trompeur et à toutes les créatures. En vain sa nature résiste et se refuse à quitter ses anciennes habitudes : il la domptera de haute lutte, car c'est un homme d'une intrépidité consommée (ein verwegen Icuene man) < comme on en trouve peu en «e monde >. Prières et flagellations, apparition du Christ souffrant et radieuses visions alternent dans sa vie intérieure. Mais il lui faut encore apprendre la vraie humilité (ou la pauvreté spirituelle). 2', 3*, 4® et 5* années : Tous ses péchés se dressent devant lui; il se sent destiné à brûler éternellement en enfer; l'angoisse de la possession démoniaque, la tentation d'incrédulité, les ob-' sessions de tout genre le torturent successivement; aucune œuvre qu'il entreprend ne le réconforte. Enfin, à la fin de la 5® année, toute souffrance lui est enlevée et il apprend en extase qu'il lui faut laisser à l'avenir ses pratiques ascétiques pour vivre comme un chrétien

ordinaire. — La conversion de Merswin présente les mêmes phénomènes intérieurs, sensiblement disposés dans le même ordre. 1^{re} année : Il donne congé au monde trompeur, mais sa nature pécheresse résiste. Tous ses péchés lui sont présentés par le diable, les tentations l'assaillent, le trouble s'empare de lui; mais il

The text on this page is estimated to be only 15.44% accurate

A-T-IL EXISTE ! mpte sa nature par des mncëratioDS, aonteua qu'il est pur des visions is et par la méditatiou dea souffrances du Christ. Sans cesse il abana. volonté propre, 2° ot 3° aunôea : Toute joio a disparu, les tentaimpureté et d'incrédulité l'accableutj il se seut destiné à brûler éternellement en enfer et ne trouve aucune consolation ni ici-lias ni auprès de Dieu. 4' année : Toute BouSi'aiics a disparu ; il vit dans la j'oiie et la paix du Saint-Esprit; il apprend en extase qu'il lui faut laisser à l'avenir ses exercices pour vivre comme un chrétien ordinaire ; sa vie intérieure restera inconnue aux hommes ; il acceptera tout de la main de Dieu avec humilité et soumission. H La comparaison de ces trois textes prouve que les éléments dont se com^^bose la règle de piété, sont directement empruntés à l'expérience religieuse ^^Be notre auteur, quel qu'il soit. Je montrerai plus loin que les objections ^^BOnlevées par le V. Deuifle contre l'historicité de l'autobiographie de Mers^^Mdn sont inacceptables. Le 5° degré de la règle (sur lequel on peut ^BttBter des années, < aussi longtemps qu'il plait à Dieu •) correspond aux ^^ quatre dernières anuées de la conversion de l'Ami do Dieu, à la 2' et à la 3' de celle do Mersxvin. La description des deux derniers degrés concorde entièrement avec la iîu dos deux récits. Quunt aux 4 premiers degrés, ils ne représentent au fond qu'une seule période du développement mystique, celle pendant laquelle l'homme accompUt, avec une énergie et une joie crois> santés, sa rupture avec le moude et sa victoire sur les résistances de sa nature propre. Ils corrcspoudeut ainsi à la première année chez l'Ami de Dieu et chez Merswin. L'homme • d'une Intrépidité rare eu ce monde, qui s'abandonne absolument à Dieu dès le commencement et en qui Dieu peut ■voir bonne confiance • , suit, en effet, un chemin particulier; a. sa sortie du filet de Lucifer il peut, avec l'aide de Dieu, franchir plusieurs degrés d'un seul élan {Livre dea neuf roehei, p. 85 ; comp. Livre des deux hamme, ^^p. 248). Chez • la plupart des chrétiens qui se convertissent •, cette pre^w|îière période dure plus longtemps (dix-sept ans chez le second personnage ^^Bn Livre de* deux hommes) et exige une éducation progressive de la volonté, ^■to que l'Ami de Dieu exprime par sa division en 4 degrés. Ce sont ces ebrétiens qu'il a en vue quand il établit sa règle {ich wil dir sagen von iSitn ttaffelu die das meiste leil der menschen ujyst die tich ato ffoUe kerende tint). Il sait fort bien qu'elle ne s'applique pas à tous les hommes, mais à K partie des hommes seulement

{eiit teil menschea, nût tille menichen), et Dion fait suivre à ses amis des chemins bien différents {eint «un, doê er so. Livre dea deux hom/aei, p. 251 ; coup, lettre II, p. 310 et la fin dn Traité de l'iihcille epiriluelle, encore inédit). Au point de vue de l'expérience personnelle, l'auteur du Livre des deux hommee, bien que simple Wqne, se montre ainsi bien supérieur à celui du traité Von dm drinfragen

62 l'ami de dieu publié parle P. Denifle (voir plus haut, p. 45), qui se révèle dans son œuvre comme un théologien de profession de l'école d'Eckhart, et qui déclare qu'il n'existe pour tous les hommes qu'un seul chemin vers Dieu, celui qu'il leur trace dans les six degrés de sa règle (p. 141 : In diên dryen fragen so sint sechs graete, die allen verstœ^ntltchen oreUuren tuohœretU, die wellent die hœchsten selikeit erkriegen). Ces explications données, les critiques du P. Denifle contre la valeur de la règle de piété de l'Ami de Dieu tombent presque toutes d'elles-mêmes : 1. L'Ami de Dieu se trompe quand il s'imagine que la plupart des hommes suivent le chemin qu'il indique ; les chemins sont ici-bas bien différents, < comme il le dit lui-même à la fin >. — Pure querelle de mots. Si l'Ami de Dieu « dit lui-même » que les chemins sont différents, s'il a parfaitement conscience de ne parler, suivant sa propre expression, que pour une « partie » des hommes, que lui reproche-t-on ? Sa doctrine est exacte, ce qui seul importe. 2. Les quatre premiers degrés ne sont pas des degrés vraiment distincts ; les éléments qui les composent, prières, tentations, contemplation des souffrances de Christ, exercices ascétiques, se rencontrent d'ordinaire ensemble. — La remarque est juste ; seulement, si le P. Denifle avait comparé la règle de piété aux récits de la conversion de l'Ami de Dieu et de Merswin, il en eût trouvé l'explication dans le fait que les quatre degrés ne constituent ensemble qu'une période du développement mystique ; l'expérience même de l'Ami de Dieu et de Merswin lui eût éclairci ce que la règle de piété, systématisation particulière des données de cette expérience, lui présentait de suspect. 3. Il est rare d'être à la même époque tourmenté de tentations et gratifié de grandes joies surnaturelles ou d'apparitions du Christ souffrant. — C'est là une expérience que Merswin et Suso ont faites (v. plus haut, p. 17, 24 et 61) ; je n'ai pas de théorie à formuler sur ce point. 4. « Le commencement de la conversion n'est pas toujours (nicht immer) accompagné d'incertitudes et de troubles intérieurs ; la privation des grâces divines n'est pas toujours {nicht immer) le cinquième degré. — C'est ce que l'Ami de Dieu sait tout aussi bien que le P. Denifle puisqu'il met bien facilement (gar geme) et non pas toujours (immer) dans son texte, que le P. Denifle a mal lu, et qu'il prend la peine d'avertir expressément le lecteur que sa division en sept degrés n'est pas toujours applicable, à tous les hommes. Dans sa propre conversion comme dans celle de Merswin, cette privation des dons de Dieu forme, en effet, le second degré, ce dont le P. Denifle se

serait aperçu s'il avait fait la comparaison indiquée. 5. Il est plus que douteux qu'un homme qui a reçu toutes les grâces surnaturelles du 6^e degré, puisse mener sur le 7^e une vie à tel point simple que le privilège dont il a été honoré demeure inconnu au commun des hommes. < Les grâces divines ne vont-elles pas toujours en grandissant.

The text on this page is estimated to be only 15.69% accurate

A-T-IL EXISTÉ'^ 63 le le(ir manifeBlation extérieure (il'ir Auglrue/i) dans la vie de :?• — Je réponds que ces grâces divines, de nature purement ituelle, n'éclatent pas iiéccsaHiTemeut au dehors chez qui veut les garder erites, ce qui est le déair de tous les vrais amia de Dieu. Merswin n'estil pas resté un mjatère pour son entourage jaaqu'fi sa mort? Vokid'ailllearB comment Tanler s'exprime sur le compte des ainlfl de Dieu (aerm. 11, f32"): I Sauhez. enf.ints, que ces hominee nobles et parfaite ressemblent au boia de la vigue qui extérieurement cat noir, dur, sec et méprisable ; à quinu le connaît pas il paraît suua valeur, tout au plus bonft être jeté un feu. Mais il l'intérieur de ce bois seu sont cachées les veinea vivantes oii circule la noble sève, pleine da force et de douceur. Abimés continuellement en Uieu, ces hommes n'ont pas plus d'apparence que le bois de la vigne, liesoat humbles, renfermes eu eux-mèmea (jndeiDendiff), extérieurement petits et aans éclat ; on ne trouve chez eux ni grandes paroles, ni grandes œuvres, ni pratiques spiritaelles particulières : la part qu'ils ont reçue est d'être les moins considérés d'entre les hommes. > _ Il ressort de ce qui précède qu'il est inexact d'appeler \a règle de piété ^■éel'Ami de Dieu du < mysticisme mal compris >, comme le fait le 1'. Dc^BÔfle. N'eat-on pas plutôt en droit de se demander dès à présent ai ce ne ^■niait pas le P. Denifie lui-même qui comprend mal, et avec une persis^Buco désespérante, la tendance religieuse de l'Ami de DicuV ^ft XIV. L'Ami de Dieu est tombé daus le ijemipélagianisme. Le coumeuH oonent de la conversion procède chez lui presque toujours de l'activité et des pensées propres de l'homrae. Voir Schmidt, Kieolauê v. Base!, p. 85, 92, 154, 172, 19i, 206, 221, 26:i, 272 et la page 25 du Livre du mattre. Cea passages sont trop nombreux pour être de aimplea inexacitudes de Kdi4daction; ils révèlent les principes mêmes de l'auteur (p. 501). ^^k Les doctrines sur la prédestination et sur le rapport de la liberté et do Hlb grâce que l'Ami de Dieu expose p. 172 et 363 sont en effet celles du «emipélagianisme. Rappelons que ces question», incomplètement résolue» dans l'JigliBe au vi* siècle, sont restées ouvertes pendant tout la mojen âge ; ellea ont fait l'objet des plus vives controverses entre thomistes et scoliftes: un des prédicateurs populuircs les plus estimés du xiii" siècle, Bcrtfaold de Ratisbonne, a. mémo pu énoncer daus ses sermouH des proposi* lions singulière ment voisines du péngianisme pur (v. les citations ches C.

Schmidt, Berthold von Baginthe, in Theol. Studien m. Krltiken, 1864, p. 30 sa.). Professer le aemipélagianisme ne constitue donc pas un biftme pour l'Ajmi de Dieu, si l'on se place au point de vue de la situation théologique de son temps ; je n'ai pas à examiner la valeur de cette doctrine, ni à qui il l'a empruntée, tiur la question, qui seule importe ici, du commencement da l'» conversion, je constate, à l'encontre du P. Denifle, que nulle part, dans

64 l'ami de dieu les passages ou il raconte ses expériences personnelles, et qui ont ici une valeur décisive, l'Ami de Dieu n'attribue explicitement ce début à sa propre activité morale ou intellectuelle, comme il n'eût pas manqué de le faire si une pareille manière de voir avait été vraiment chez lui un « principe » arrêté. Si j'écarte le passage de la page 272 comme étranger au sujet (il y est question de gens qui se convertissent sous la seule influence de leur imagination, mit ires selbes tinnliche vemunft, sans posséder le renoncement, et qui deviennent pour ce motif la proie de Lucifer), ainsi que les passages des pages 85 et 221 comme trop vagues pour qu'on en puisse tirer une doctrine quelconque. (P. 85 : l'amour divin commence dans celui-là seul qui regrette ses péchés et possède une entière volonté de n'en plus commettre. P. 221 : le second personnage du Livre des deux hommes se livre le matin à des pensées sur le néant des choses terrestres ; il se lève, s'agenouille, promet à Dieu de renoncer au monde le jour même et commence ses flagellations), je ne connais que le passage de la page 92 qui puisse être interprété dans le sens indiqué par le P. Denifle, et encore la teneur en est-elle bien générale. L'Ami de Dieu y donne au chevalier, son ami d'enfance, les conseils suivants : « Commencez une vie nouvelle, une vie pieuse, simple et modeste avec votre femme et vos enfants ; soyez charitable, sobre, consciencieux, etc. Sitôt que vous aurez entrepris ces choses, sitôt que vos péchés vous peineront {zu o stunde so ûch uwere sünden wûrderUrûwende ; l'origine de ce repentir n'est même pas indiquée) et que vous serez résolu de n'en plus commettre. Dieu viendra à votre secours, vous aidera à bannir tout amour terrestre et allumera en vous l'amour divin * . Dans les quatre passages qui restent (p. 194, 207, 153 et Livre du maître, p. 25) et dont les deux premiers se rapportent à la conversion même de l'Ami de Dieu, le repentir, premier moment de la conversion, apparaît toujours comme faisant irruption dans la vie de l'homme, comme surgissant d'une manière inattendue et spontanée des profondeurs intimes de son être, au milieu de ses pensées sur la fausseté du monde (und do ich in den gedencken was, do viel mir gar ein grosser rûwe in ou do kam mir ein rûwe und ein leitsin umbe aile mine sündé). Impossible de déduire de ces textes que ce soient les propres pensées de l'homme qui provoquent le repentir en lui. La même expression (do wa ein starcker rûwe in mich gefaUen) se rencontre à la fin du Traité de l'escalier spirituel, sans que l'Ami de Dieu fasse mention d'aucun acte ni d'aucune

pensée de sa part qui aurait précédé son repentir. Outre ce dernier texte, j'en ajouterai trois autres à ceux que le P. Denifle a cités. Dans le Livre du maître, p. 12, l'Ami de Dieu attribue sa conversion à la lecture de la vie des saints ; dans le Livre des deux jeunes gens de quinze ans, p. 82, à l'ordre d'une voix céleste « dont la douceur lui fait oublier et sa fiancée et le monde entier » , c'est-à-dire, dans

The text on this page is estimated to be only 15.98% accurate

A-Ï-IL EXISTE!" les deux cae, à une îuâneoce Bupérieure : il ne sait rien d'une initiative qu'il aurait prise pour accomplir sa conversion. Je rapproche de ce dernier passage le récit du second personnage du Truite de FeieaUer spirituel. Après nue apparition de la Vierge il se sent pâiiétré d'une félicité si grande que tout amour du monde disparaît en lui ; ce qui l'émerveille, c'est qu'une si haute grâce lui soit écbue sans auuun mérite de sa part (alêe gar nnverdienel). Pour lui aussi la vie nouvelle est un don céleste, purement gratuit. Si donc il est exact de dire que par sa pensée théologîque notre auteur appartient au semipélagiauiame, il importe d'ajouter que son expérience religieuse le place à l'extrême droite de cette tendance, sur les contins de l'augustinisme modéré. Parvenu au terme de sa conversion et embrassant du regard tout sou développement antérieur, il s'écrie : • Je sais et je re* connais, mon bien-aimé, que je n'ai rien qui ne vienne de toi; tout ce que j'ai est à toi, rien n'est à moi. • Et plus loin ; ■ Tout ce que J'ai, tout ce que je suis et serai jamais vient du toi et non de moi ; ce qui vient de moi, c'est la maladie et le péché : fais de ce qui t'appartient ce que tu veni, ici-bas et dans l'éternité » {Livre des neufrocief, p. 123 et 131 : lek weù doch wnl ttnd bekfne dock wol dae ieh nil ûnliabbe demie von dir, und niif min itl, et itl allea din... Ach herceliep mine, allée dae iVA habbe und allet dcu mA hin utid allée da» ieh werden mag, dae iet din und itt nûme min; daa minne dae ùt rrane wid fol gehreeten : do/an soit du tiud mahl dti d&n mit dem dirmen in cit und in eenkeit mai da wilt). L'état de conscience que ces I deux exclamations révcleut me paraît inconciliable avec les • principes > l'^e le P. DeniQe attribue à notre laïque; celui-ci ne pouvait a'ciprimer en s termes, s'il s'était reconnu lui-même pour l'auteur de sa vîe nouvelle. XV, Le jugement de l'Ami de Dieu sur les tentations impures et cerB particularités de son langage sont répréhensibles an point de vue)Boral (p. 486, 501 ; Taulers Bekehrung hrilisek uilcersucht, Strasb., 1879, b. 121), Examinons ces deux points. 1. L'Ami de Dieu considère les tentations impures en elles-mêmes comme uses, comme des saggestions de la nature pécheresse et du diable aux~ quelles l'homme doit résister, sinon il pèche. Au poiut de vue do l'éducation de l'homme par Dieu, elles lui apparaissent comme des épreuves que Dieu envoie au chrétiou par l'entreniise do sa nature et du diable pour l'uiercur |>k vaincre c ideu: et à souffrir à l'. e il les appelle des grâces que Dieu accorde ifior et les avancer

intérieurement, grâces dont o t de l'arrivée desquelles un doit se réjouir (vi
■e des cinn koiimes, p, 103, 115 et 11 Clirîst. A co point ses amis pour les
pudoit regretter l'absence r par exemple lettre 2, , 119, 122, 128, 137 et I.
Cette doctrine, que je n'aï pas à juger, n'est pas particulière à notre ^nteur; je
U retrouve chez Tauler (serin. 13, f SO' : E\$ elcl tjar mfutehe

66 l'ami de dieu hekortmg auffyn dem menschen, yn luUur und amch im dem geiste. Ach hte ghein soldt man êich demutiglichen eingeen ma danekberkeit und êoU der mensch dos leiden /rolichen beiten, wann dan tzu mal ist der mensch stcher dos der ewig got mit im ist mil seinen gnaden) et chez Éliaabeth de Schoenau (Both, p. 107 : Indicavit autem mihi angehu e\$êe hominem ... êuêtinentem ab adversario impugnationem casiitaiiê et rUmiiê ob hoc animam suam molestiis affligentem. Et ait : ..., Hevocet in memoriam quod scriptum est de eleciis domini : tanquam in fomaee probavit eos, Gaudium êU ei, non tamen sine tristitia, Gaudium pro eo quod taie aiiquid dominus ei imponere dignatus est... Non autem insistât rogare dominum ut ab hoc stimula liberetur, sed hoc oret ut misereatur ei dominus) *

Catherine de Sienne déclare également aux diables qui Fassailent de leurs suggestions immondes : c Ce n'est pas pour moi une peine, mais une joie de supporter ces tortures au nom du Sauveur, aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de me les infliger » (Hase, p. 13). Toute critique du caractère moral de l'Ami de Dieu est donc ici hors de saison. 2. Le P. Denifle lui fait encore un crime de mentionner dans ses récits la beauté des femmes dont il parle. Voici, Henri Suso fait de même. Il relève à trois reprises la beauté d'une pécheresse qu'il convertit, et il parle de son « bel et gracieux corps » dont assurément il n'aurait dû même pas s'apercevoir (H, Suso's Lehen u, Schriften, Batisb., 1829, p. 164 à 167). Je crois avec le P. Denifle qu'il tient ce langage dans la simplicité de son âme : de quel droit dès lors juger différemment l' c Ami de Dieu * » ? 1. Si le P. Deoifle appelle la fin du Livre des cinq hommes un véritable hymne en l'honneur des tentations impures (p. 501), qu'il veuille bien nous dire ce qu'il pense du développement suivant de Tauler : x Si les méchants vendeurs (les tentations intérieures et extérieures) rentrent dans ton temple, chasse -les aussitôt; mais s'ils y demeurent quelque temps contre ta volonté, sache que cela ne t'est pas nuisible ; leur présence ne peut que te purifier et te préparer à recevoir le Seigneur et sa grâce. Plus ces tentations sont impures, malignes, inexprimables, plus l'homme est purifié par elles {so die selben bekorungen ye unreiner und ye boeser und ye unaussprechlicher sein, so der mensch hUdurch ye mer gereinigt wird). Si donc de mauvaises pensées vous assaillent, ayez bon courage et réjouissez- vous {hab gulen muth und sei frôlich) ; quelque malignes qu'elles soient, ne vous en inquiétez nullement (so keret euch zumal nictes nit an). Endurez joyeusement... et

avec résignation (gelassentlich... leide dich gutlich) toute cette souillure, par amour de la libre volonté de Dieu ; ne vous soulagez vous-mêmes dans cette souffrance ni par des paroles ni par des actes (dar inné biss dir selber unbeholfen; der mensch sol in disem leiden sich nicht behelfen weder mit worten noch mit werken, dann allein mil got) ; laissez Dieu seul vous consoler et vous délivrer quand il trouvera qu'il en est temps », et ainsi de suite, pendant trois colonnes de texte (serm. 67, f[<] 210[^] à 211 b). — J'ajoute que si le P. Denifle trouve que « supporter passivement (?) des tentations sans chercher à y porter remède, comme le fait l'Ami de Dieu pendant les quatre dernières années de sa conversion, est une chose qui se laisse dire, mais qui ne répond à aucune expérience » (p. 479 ; voir plus haut, p. 54), c'est affaire entre Tauler et lui, d'après ce qui précède. La vie de l'Ami de Dieu pendant ces quatre années n'est que la mise en pratique des enseignements qu'on vient de lire. 2. Das kindesreine Gemûth kann sich keinen Begriff von der Grosse des Verderbens machen..., dit J. Gôrres du caractère personnel de l'auteur du Livre des neuf roches introd. à l'édition de Suso publiée par Diepenbrock, p. xliij).

The text on this page is estimated to be only 14.89% accurate

A-r-IL EXISTÉ? JtVI. L'Ami de Ken est au ignorant ; les choses les pins aimables lui échappent (p. 502 et 503): 1. Il ignore que l'Eglise n'admet pas de la première année un juif converti au sacerdoce (p. 486), et que l'on ne peut pas sans péché mortel irrémédiable commettre avant sa mort d'un cœur impénitent (p. 503). — Ces deux points sont accordés. Un simple laïc comme l'Ami de Dieu pouvait ne pas connaître ces points, n'ayant jamais étudié la théologie. Il ignore, ce que savait même un Nicolas de Laufen, qu'on ne peut pas entrer dans un ordre en posant des conditions à ses supérieurs. Il en gage Nicolas de Laufen à prendre ses précautions avant de devenir Johannite, et quand celui-ci lui répond qu'il ne peut se résoudre à une telle incorrection, il se tire d'affaire ■ parmi par subterfuge pour cacher sa décon• (cf. l'écrit de l'Âusrede um seine l'otie zu rfecter) ; il prétend que Nicolas de Laufen ne l'a pas compris, qu'il a simplement voulu dire qu'un in, obtiendrait pour lui du commandeur, sans son intervention, et qu'il ne serait jamais ni chargé d'une fonction dans l'ordre, ni envoyé dans une autre commanderie, perspective qui l'effraya et eut grandement. — ■ Vous me conseillez, lui écrit Nicolas de Laufen (lettre 3, p. 287), de ne pas devenir Johannite à moins qu'on ne vous garantisse préalablement ces points : sachez que je ne pourrais agir de la sorte avec une bonne conscience. Car, lorsque même qu'on obtiendrait d'eux (des Johannites) pour moi beaucoup de privilèges de ce genre (telle est la chose que je me demande... en , I comme le prétend le P. Denifle, qui encore une fois a trop rapidement lu le MU texte et s'est trop pressé de conclure à l'improbité de l'Ami de Dieu. XVII. Enfin, l'Ami de Dieu se montre, d'après le P. Denifle (p. 503), « au plus haut point excessif et sévère » {l'écrit de l'Âusrede um seine l'otie zu rfecter) dans les trois passages suivants du Livre de deux hommes (p. 244, 245, 265): I. L'Ami de Dieu passe en revue les différentes catégories de chrétiens, depuis les hommes mondains qui ne songent jamais à glorifier les souffrances de Christ, jusqu'aux amis de Dieu accomplis, qui remercient Christ de ses souffrances aussi parfaitement qu'il est possible à une créature {l'écrit de l'Âusrede um seine l'otie zu rfecter} I megetichen an der creatur U), jirEtB qu'ils sont à livrer joyeusement leur âme aux tortures du purgatoire jusqu'au jugement dernier, à la gloire de « ces souffrances et pour le salut de leurs frères » . — Je ne trouve rien d'ici»»if

08 RULMAN MERSWIN à préaeuter aax chrétieud, comme la forme suprême de Tamour de Christ k laquelle une créature puisse parvenir ici-bas, Théroïame de la charité chrétienne dont Paul donne Texemple. Le passage de TAmi de Dieu n'est en efiet qu'un développement mystique de Bom. 9, 3, ou d'Exode 32, 32 ; pour la forme comme pour le fond, il rappelle le langage de Tauler (serm. 42, f* 128" : So êal unser lieber herre êprechen : vil lieber minmgitcher meruch, ich danck und lobe mich von dir daa du mir meines leidehs hast gedanckt, . . ; serm. 53, f IGS*» : Were et mugelich dos aile die sele dy in der heUe sein mochterU eslost werden, dise menschen geben sich gerne wiHehUch darein,,), 2. Le second passage traite de la moralité des gens mariés. Il paraîtra encore très bénin, si on le compare au chapitre consacré par Elisabeth de Schœnau au même sujet (Roth, p. 100 à 103 : Vir qui legali matrimonio junctam conjugem habet, occulte uxorem proximi poUuit et vice versa mulier allerius marium suo swperducit. Hec est iniquitas maxima et magnus est eorum numerus qui offendunt in ea. Fomicationis autem immundicia plenus est mundus ; omnes (/) quasi sitienfes festinant ad eam, et vix invenilur qui non se precipitet infoveam ejus, etc.). Comme je l'ai montré plus haut, il est inexact de faire du rigorisme moral le caractère particulier de l'Ami de Dieu : toute la tendance mystique à laquelle il appartient porte ce même caractère. 3. Le dernier passage se rapporte à la communion des indignes. Malheureusement encore pour le P. Denifle, il n'est que le développement d'une prédication de Tauler sur le même sujet (serm. 40, f* 119**, Leipz., 1498). Les deux textes sont trop longs pour être cités ici. Voici la suite des idées chez Tauler : Il est des gens mondains et grossiers, vivant dans l'impiété et le péché, qui communient à Pâques sans la ferme résolution de s'amender; mieux vaudrait pouf eux recevoir cent mille diables dans leur corps ; chers enfants, leur situation est terriblement grave ; quand ils arrivent à leur heure dernière, Tangoisse et le désespoir les saisissent et ils tombent dans la perdition ; leur exemple est une miséricordieuse instruction pour les autres ; ils auraient grand besoin de fidèles confesseurs qui leur défendissent la communion et les avertissent de la gravité de leur état. Voici à présent la suite des idées chez l'Ami de Dieu : Si j'étais confesseur, je serais très avare de la communion pour tous les gens mondains ; je ne la leur donnerais qu'au prix d'une sérieuse pénitence ; s'ils recommençaient leur ancienne vie, je la leur vendrais chèrement contre une nouvelle promesse; s'ils étaient encore

infidèles, je ne la leur donnerais plus, car ce serait faire tomber chaque année une partie d'entre eux dans le péché et la damnation ; la crainte qu'on leur inspirerait ainsi en amènerait peut-être quelques-uns à la repentance ; continuer à leur donner le sacrement chaque année serait les fortifier dans leur fausse sécurité ; cher ami, prie pour eux, car leur situation est bien grave; il est souvent arrivé à de tels gens d'avoir à leur

The text on this page is estimated to be only 15.93% accurate

A-T-IL ÉTÉ UN IMPOSTEUR? henre demière des Tîsioua si efiraysnteB qu'ils oot étû saisis de désespoir et sont tombés dans la perdition. La corrélation entre les deux passages est manifeste; la conduite que l'Ami de Dieu tiendrait comino confesseur n'est que la mise en pratique du principe énoncé par Tauler '. Il est dès lors permis de se demander si ce n'est pas le P, Deuifle qui fait preuve d'une « séyérilé outrée > dans son appréciation du caractère religieux de l'Ami de Dieu. Voyons s'il est plus heureux dans l'apprédatiou de son caractère moral. IV Après avoir établi que l'Aini de iJieii n'a pas existé, le P. Denifle fait un pas de phis ; l'histoire de rAmi de Dieu n'est qu'une imposture, un mensonge intéressé de Mersivin. r^orsque la critique se voit dans la nécessité d'imprimer une flétrissure aussi grave sur le nom d'un écrivain jusque-là réputé honnête, ce n'est qu'à son corps défendant, quand toute autre explication est inacceptable, et après un examen approfondi des pièces du procès qu'elle doit ri^ndre son arrêt. Voyons par quels arguments le P. Denifle établit lu probabilité et la réalité'de l'imposture de Merswin. 1) La fraude littéraire n'était pas étrangère aux iuibîtudes de travail de Merswin ; la preuve en est dans sa transcription du Livre de nocés spiriludles de Ruysliroek : il parle sans gêne à la première personne dans les interpolations qu'il y fait, et si les Johannites disent de lui qu'il s'est défendu d'écrire son traité par humilité, jusqu'à ce que Dieu l'y eût forcé, et qu'il l'a attribué par humilité à Ruysbrock, o c'est de Merswin même qu'ils tenaient ces renseignements » (p. 509). — Le lecteur va Gtre édifié une fols de plus sur le degré de confiance que mérite le témoignage des Johannites, dont la crédibilité forme la hase de l'argumentation du P, Denifle. Le traité en question de 1 (ei jy . iiimila les eniol^emouls ie Tnuler, I I qui le dilRage ile ae> écrits esl, daos sos (raiU uasenliels, la reproduction de culle nvaal domiulcain par uo aimplu baurgool», récLiu (le In parole du grand prtdicndans le monde laiqijc. C'est ce qui lui donne un iniitr(>t inul parlicutier.

70 RULMAN MERSWIN Merswin se compose d'une série de longs extraits du livre de Ruysbroek[^] reliés entre eux par des transitions assez courtes et suivis d'une courte conclusion. Voici la rubrique du traité : Uvre de la grâce prévenante et de la grâce méritoire, dans lequel il est aussi question des sept dons du Saint-Esprit. Notre cher fondateur Rulman Merswin a été contraint par Dieu d'écrire ce livre dans les tout derniers Jours de sa maladie... Comme il se refusait à l'écrire par grande humilité et prétextait sa grave maladie pour s'en dispenser, il lui fut demandé par Dieu comment sa maladie pouvait lui être un obstacle, puisque sa tête était restée saine. Il ne lui fut pas permis de se V attribuer à lui-même; il dut Pinscrire dans le Livre des noces et ^attribuer, en donnant toute gloire à Dieu, au frère Jean de Ruysbroek, le saint ermite du Brabant, comme le dit le début et le titre de ce livre : Insùniction vraie, profitable et utile, extraite du commencement du Livre des noces qui a été écrit par un saint ermite du Brabant, le frère Jean de Ruysbroek, et envoyé par lui dans V Oberland aux amis de Dieu, dans Vannée du jubilé 1350. Il y a dans cette rubrique deux titres : Tun provenant de Merswin, l'autre des Johannites. Le premier, dont la valeur est ici décisive, porte que Merswin, en remettant son traité aux Johannites, l'a appelé en toute sincérité une ce instruction tirée des Noces de Ruysbroek)). Le second, donné par les Johannites, est un pur non-sens. Un livre qui est inscrit par Merswin dans le livre d'un autre, tout en étant un livre écrit par Merswin : comprenez cela qui pourra. Retenons-en l'indication, singulièrement embarrassée assurément, que l'activité de Merswin a consisté à inscrire quelque chose dans le livre des Noces, c'est-à-dire à ajouter des développements de sa plume au texte transcrit par lui de Ruysbroek. Ces développements, très peu importants du reste, il s'est abstenu par humilité de les signaler au lecteur, désirant, selon son habitude, rester inconnu. Le traité ainsi obtenu, il a reconnu l'avoir composé pour les Johannites pendant sa maladie et sur l'ordre de Dieu, premier aveu d'une activité littéraire qu'il faisait à son entourage (voir

The text on this page is estimated to be only 14.90% accurate

t^ IMPOSTEUR ? 71 I I mes Amis de Dieu, p. 24, note 1). Après sa mort, les Johaonîtes, apprenant par la lecture de ses écrits combien grande avait été son humilité, se enirenten présence d'une nouvelle énigme dans cette existence si mystérieuse, et se demandèrent jusqu'où était allée son abnégation quand il avait écrit le titre de son traité, sans oser toutefois contredire ouvertement à son témoignage : de là les perplexités que révèlent chez eux les contradictions de leur titre. Ils ne comprennent plus du tout à cette époque comment le traité de Merswin pouvait à la fois être de lui et n'être pas de liû, si toutefois ils l'ont compris jamais. — La seconde question soulevée par le P. Denifle se rapporte à la phrase d'introduction par laquelle débute la deuxième partie du traité : « Je commence à parler des sept dons du Saint-Esprit.... comme l'Écriture sainte me l'enseigne. » Merswin y parle à la première personne : mais qui ue voit qu'il place cette phrase dans la bouche de Ruysbroek dont le texte Buit immédiatement ? Comment, d'ailleurs, un laïque ac serait-il présenté au lecteur comme composant d'après l' e Écriture » une étude scientifique sur l'activité du Saint-Esprit ? Un ecclésiastique seul pouvait tenir ce langage'. Ce n'est donc 1. Ui connaissance scientifique do In Ibdologie ou ds l'i âcriture salnle i est, pour Hâ nwin cumme pour l'Ami de Dieu, le privilègo du Baeurduce : Livre det neufroehht, p. 18, M ; Livre dei cinf liommei, p. Iso ; Livre du ntajlm, p. a, L'Ami de ttleu pix>loste i l'idde d'une usurpation d'un laiquo Bur les altribulinas des ecclésiusliques {Livre du mn'fire, p. 10). Tout cb qu'il sa permai de donner esl nu . couseii ■, inspira pv l'amour de Dieu el la cliarité elirâlienne (ibid., p. is), — Si le P. DeniHu relève dans le Livre tia maître la laudance â • eiallar le muudo laïque iliaitré, mais illumiDd en lace des eccléaj as tiques pharisiens ■ [Taulert Bekehrang iritiïh unler~ SS), il n'exprime qu'un cAid de la vdrilé. W. Schierer ICEich. dtr dcuUchen UUtralur, Berlin, I8ei, p. i4U), dans eut ordre d'idées, découvre taiiae chez Uerawin un esprit Je riilielliun contre i'aulorité sacerdotale {Die Myitik uiard in H'ilmaTtt Bänden eine Waffe gegen die priettertiche Auloritätj. Il.i □'□ni vu ni l'un ni l'uuirra ^e parmi las amts de Dieu dont il est quesliun cliez Uorawili, DU compte autant 'ri'accl^iaBiiquus que de Iniques, C'est un ■ praire distingué par la science el hi piétâ » til Eckbul, après avoir élé introduit lui-même à J'■ dcolo du Snitll-liaprlt • ■fir un autre prâtro, tiuquel. Il s'est soumis en place de Dieu (voir mon llitt. dv piinpopulaire, p.

»11, iti) ; c'est encore sur les conaulis d'un > prêtre éclairé ■ jeane homme
mondiin de l'Iiitoire Hifiante, etc. (Jmii de Dieu, p. il) se eonvarlil, et,
entre dans l'ordre leulonique el le aiieerdoce, devient lui-mSma un ■ aalnl
ami de Dieu ■, etc. La vraie doctrine de Uerawio oat donc la guivanle :
Sans U lie iaidriaure, lu science u'csi rien el n'ëdiDe pas: Dieu clioiâil sa: où
il lui pl.ilt; qu'il ^-oll occlâji.isliquid ou laïque, i' i Ami àr Diuu ■ p^
lamporaiDS Irrâligieui. laïques »ii ecclûsiasliques. avec l'autocilé d'un t

7*2 RULMAN MERS WIN pas Merswin mais Rujsbroek qui parle ici c sans gêne]» à la première personne. 2) Merswin s'est lui-même « pris au piège :>. Il raconte dans son autobiographie, p. 74, que sa conversion s'est terminée au bout de la quatrième année, le premier mois de la cinquième année, par une extase, dans laquelle il lui a été annoncé que ses tentations ne reviendraient plus à l'avenir autant que par le passé, qu'il devait vivre désormais comme un chrétien ordinaire, que la vue de la chrétienté égarée serait sa croix jusqu'à sa mort. Or, trois pages plus haut, p. 71, il raconte que l'Ami de Dieu est venu le voir et lui a remis le récit de sa conversion, son Livre des deux /tommes, dans lequel une extase analogue se trouve racontée à peu près dans les mêmes termes. Merswin, étant lui-même l'auteur du Livre des deux hommes puisque l'Ami de Dieu n'a pas existé, se trouve avoir raconté son extase avant de l'avoir eue ; il est pris ainsi a: en flagrant délit de mensonge)) sur sa propre vie intérieure (p. 508, 511). Le P. Denifle a été victime d'une simple illusion d'optique; il n'avait qu'à lire attentivement les pages 71 à 74 pour s'épargner le regret d'une aussi grave accusation. Page 68, Merswin commence à raconter « sa quatrième et dernière année d ; p. 71, il se trouve au milieu de son récit, quand la tournure de sa phrase (De toutes ces merveilles je ne pus dire mot à personne, jusque l'époque où^ il plut à Dieu de révéler à l'Ami de Dieu l'ordre de venir chez moi . ..) l'amène à anticiper sur le reste de son récit et à raconter immédiatement un fait qui ne s'est passé Saint-Esprit. Ce que le monde laïque réclame par sa bouche, c'est le droit d'exercer ce légitime apostolat, et non l'abaissement de la hiérarchie, auquel travaillaient les Frères du libre-esprit. Merswin n'est pas un de ces révolutionnaires religieux, mais un réformateur de l'Église par le mysticisme, comme le xiv^e siècle en a tant vus. C'est l'anthèse religieuse de la piété intérieure unie à l'illumination divine et du formalisme extérieur uni à la science de ce monde, et non l'opposition sociale du laïque et du prêtre, qui domine sa pensée et constitue la tendance fondamentale de ses écrits. Sur ce point encore il est disciple de Tauler (voir, p. ex., serm. 67, (< 223^ : Daz ist cUlen kunstreichen meistern dieser werlt unbekant und verborgen, des doch dy auserwelten menschen gotes ein gantz lauter wissen und bekennen htiben). 1. ...unze an eine zit, also es got haben wolte, do gap got einen menschen in obberlanden zuo virttonde...

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

A-T-IL ÉTÉ UN LMPOSTEUR? qu'après l'accomplissement de ce qu'il appelle ses « quatre années ». Ce que l'Ami de Dieu lui demande en effet, dès la page 71, en échange de son Livre des deux hommes, c'est l'histoire des quatre années de sa conversion, qui par conséquent sont déjà révolues. D'après le P. Denifle, Merswin aurait raconté à son visiteur sa quatrième année tout entière, et même le commencement de la cinquième, dès le milieu de cette quatrième année ! La visite de l'Ami de Dieu racontée, Merswin reprend l'histoire de sa quatrième année au point où il l'avait laissée (p. 72 : Nuo ailes in diesemc selben fierden j'ore...) ; p. 74, noua sommes toujours dans cette quatrième année (Nuo isl ouch luo wissende das mirin dieseme vierden j'ore..) ; elle finit quelques lignes plus loin {Nuo do es beschach das dise fier j'or uskoUienl...}. Puis il passe à l'extase qu'il a eue le premier mois de la cinquième année (je signale la précision de ce souvenir), et enfin, p. 75, il réunit le temps entier depuis la fin de la troisième année, un an et un mois, sous l'appellation sommaire de « quatrième année » (dis fierdejour). Ces « quatre années » ainsi délimitées composent le récit qu'il donne à l'Ami de Dieu. La visite de l'Ami de Dieu et la remise du Livre des deux hommes, bien que racontées déjà page 71, sont donc en réalité postérieures aux faits relatés dans les pages suivantes. Si par conséquent piège il y a dans ce texte, ce n'est toujours pas Merswin qui s'y trouve pris par son inquisiteur. 3) D'après le Livre des neuf rocs/ies, dit le P. Denifle, la voix céleste annonce, après la dernière extase, qu'elle se taira désormais et Dieu donne à Merswin les tentations impures comme une croix qu'il devra porter jusqu'à sa mort. D'après l'autobiographie, la voix reprend après la même extase, et Dieu envoie précisément à Merswin ses tentations pour ne lui laisser même croix à porter que la vue des égarements de la chrétienté. Quelle créance mérite un homme qui se contredit ainsi sa propre vie intérieure (p. 509) ? — La même que méritent l'Ordre et Elisabeth de Schönau, qui ne se contredisent pas

74 RULMAN MERSWIN moins sur le même sujet (voir plus haut, p. 11, 12 et 17). Comme Elisabeth et Suso, Merswin généralise sous forme de vision une disposition momentanée, et la règle ainsi obtenue se trouve contredite plus tard par l'expérience. Ce fait prouve précisément sa sincérité ; le contraire serait suspect, si la généralisation abstraite réglait une fois pour toutes le cours ultérieur de la vie. Quant à la contradiction que le P. Denifle signale entre les deux écrits de Merswin sur la nature de la croix » qui lui est imposée, cette critique est encore inexacte. D'après l'autobiographie (p. 75), la voix dit à Merswin après la vision : « Désormais tu ne seras plus exercé par les diverses tentations autant que par le passé, la vue des égarements de la chrétienté sera ta croix » ; c'est-à-dire, elle lui annonce pour l'avenir la persistance de ses différentes tentations, à un moindre degré seulement, et la prédominance de la souffrance morale susdite. Même prophétie dans les Neuf roches, Merswin est admis (p. 124) à regarder dans V « origine » et la voix lui apprend, sur sa demande, jusqu'à la fin du livre (p. 146), quelle est désormais sa condition, la condition de ceux qui ont regardé dans l'origine. Parlant des épreuves qu'ils ont à endurer, elle lui annonce (p. 134) qu'ils ont encore à souffrir, mais que leur plus grande souffrance (elle ne dit pas : leur souffrance unique) est la vue des égarements de la chrétienté. Les deux livres de Merswin concordent donc sur ce point. Arrive la page 146. Les explications de la voix continuent; il est toujours question de ceux qui ont regardé dans l'origine, en particulier par conséquent de Merswin. Cette vision, dit la voix, est pour eux un moment de félicité absolue; saint Pierre Ta eue, saint Paul de même, et ce dernier l'a payée de la croix qu'il a portée jusqu'à sa mort et de son martyre. <(Toi aussi, ajoute-t-elle, tu porteras en toi une croix secrète jusqu'à ta mort : sache bien que Dieu n'agira pas autrement avec toi qu'avec ses amis jusqu'ici. y> Puis elle prend congé de lui ; les révélations sont terminées, et Merswin (il le déclare expressément) achève son livre. De quelle croix peut-il être question dans ces dernières paroles de la voix, si

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

A-T-IL ÉTÉ DN !MP09TBiST 75 Qon de la seule dont il est question dans tout son discours sur les amis de Dieu qui ont regardé dans l'origine, c'est-à-dire de la souffrance en général, tentations de tout genre et commisération douloureuse avec le prochain, avec prédominance marquée de celle-ci? A moins de devenir inintelligible à la fin de son discours, la voix ne pouvait qu'appliquer au cas particulier de Merswin la règle qu'elle avait établie pour tous ceux qui l'ont regardé comme lui dans l'origine; elle ne pouvait, sans le prévenir, changer pour lui la nature de leur croix. C'est ici que serait la contradiction, si, comme le croit le P. Denifle, la voix assignait à Merswin une croix différente de celle des autres amis de Dieu qui ont regardé dans l'origine, les tentations seules, ce qu'elle ne fait pas. La page 146 des Neuf roches concorde donc avec la page 134, qui elle-même concorde avec l'autobiographie. Ce qui a induit M. Denifle en erreur, c'est la notice biographique supplémentaire que Merswin a ajoutée à ses Neuf roches au bas de la page 146, postérieurement à l'achèvement de ce livre. « Quand ce livre fut complètement écrit ('scho dis buoch ganz und gar geschrieben wari), Dieu enleva à l'homme tous les dons joyeux de sa grâce, le jeta dans un délaissement intérieur aussi grand que s'il n'avait jamais rien senti de Dieu, et lui donna les plus grandes et les plus douloureuses tentations ». Cette notice ne figure qu'ici ; elle manque dans l'autobiographie. Il se produisit donc un changement total dans la vie intérieure de Merswin un certain laps de temps après sa dernière extase et l'adieu de la voix céleste, une réaction contre son exaltation joyeuse de cette époque, et à la suite de ces nouvelles expériences il arriva à la conclusion, qui manque. Le P. Deaifls considère mal de la Toile et cite ainsi il en tât... da uam gol diau i Toia points représentée ici sciemment comme In aïuplo 9u[ta des plas loilua ; Eiu verborgen criitü soll du Imgen unie in B muaachca allô die lûatlicbeii gobeu, etc. ip. tag). Ici les mots : Do diaeri mensebsii dise groien ir aile wlder Cuorenl unil dla buoch giinz und gar geacliribso warl, qui ne sont ainsi pas sous silence. sans que leur impulsion ait été] [remarque, Diepen~ ^ daïii son «dllan de Suso (A qui ne fut pas pur erreur le Utrt art ntvf Bit dsjii iit!llHiiioiil iniljquû, p. 5ⁿ, par 'i\\ eapnce vido al iiu Irait, la iu>liiDliuuii qui e%\B unira l'en iluni piirliiF ilv la pnua \it

^ 76 RULMAN MERSWIN que naturellement aussi dans Tautobiographie : c Et Thomme prévoit qu'il lui faudra garder ces grandes tentations jusqu'à sa mort. » Ici, ce n'est plus la voix divine qui révèle ; c'est Vhonime qui raisonne et suppose. L'homme interprète Toracle de la voix, mais à la lumière des nouvelles expériences qu'il a faites, ce qui modifie complètement la situation. A présent, ce sont les tentations seules qu'il relève dans ses vues d'avenir, nouvelle généralisation qu'il fait de son impression momentanée, et cela d'autant plus facilement que la persistance des tentations n'avait jamais été exclue par la voix céleste. Il n'y a donc pas contradiction entre l'autobiographie et les Neuf roches sur la nature de la « croix » que doit porter l'auteur, et la différence entre les deux passages de la page 146 s'explique par les expériences nouvelles faites par lui dans l'intervalle. Ce point a échappé au P. Denifle, sans quoi il n'eût pas identifié sur cette page T oracle de la voix avec le jugement de l'homme, et présenté cet oracle ainsi interprété comme contradictoire avec celui de la page 75 de l'autobiographie, qui, dans ces conditions, ne lui est même pas opposable comme terme de comparaison. 4) Merswin « ment » dans tout le récit qu'il fait de la vie de l'Ami de Dieu qui n'a pas existé (p. 511). — Il ment tout aussi peu qu'a menti Elisabeth de Schoenau quand elle a raconté l'histoire du « saint pape Cyriaque » et des o: onze mille saintes vierges » qui n'ont pas existé davantage. 5) L'Ami de Dieu (Merswin), qui parlait le dialecte de r « Oberland » mais connaissait le dialecte alsacien, écrit en \ 369 le Livre du maître en quatre jours, et il l'écrit ; dans le dialecte alsacien pur. En 1 377 il lui faut cinq jours pour écrire le Livre des cinq hommes, qui est de moitié plus court que le premier, et il ne réussit plus, dit-il, à l'écrire correctement dans cette langue, mais introduit par inadvertance les formes de son propre dialecte dans le texte. Il « s'oublie j> ainsi plus de huit cents fois en trente-sept pages : « C'est du charlatanisme, dos ist Humbug ! » s'écrie le P. Denifle, qui décidément

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

A-T-IL ÉTK UN IMPOSTEUR? 77 ne mâche pas les mots (p. 528, 537). — Le P. Denifle n'a pas vu que le travail de l'Ami de Dieu n'était pas le même dans les deux circonstances. En 1369 il copie Tancieu original de son traité (das aile buecheUn) écrit a à moitié n déjà dans son dialecte. En 1377 il compose un traité nouveau. Quoi d'iitonnant qu'il lui ait fallu deux fois plus de temps pour la composition que pour la simple copie, et que la préoccupation de la rédaction lui ait causé, en 1377, au point de vue de Torthographe, des distractions qu'il n'a pu avoir en 130!)? Encore fant-il ajouter qie l'Ami de Dieu dit simplement s'être efforcé [ich Uel/i'te mich) d'écrire son Livre du matlrc dans la laiigne alsacienne; l'envoi d'un florin qu'il joint à son traité pour le faire « mettre au net » (zuo re/ile schriben) ferait croire qu'il n'était pas entièrement satisfait de son œuvre sur ce point. Mais c'est là une question qu'il n'est plus possible dextiminer, l'autographe envoyé à l'Ile- Verte en 1369 n'existant plus. 6) L'orthographe de Merswin dans sou autobiographie diffère essentiellement de son ortliograplie dans les Neuf roches, et présente beaucoup plus d' analogie avec celle du Livre des cinq hommes de l'Ami de Dieu, de Tan 1377, qu'avec celle des Neuf rocles. Merswin k a dune encore menti » quand il u prétendu avoir écrit ces deux livres dans la même année 135'2 (p. 531). Le P. Denifie énumère une dizaine de différences orthographiijaes, pour le détail desquelles je renvoie à son article. 11 s'agit notamment de l'emploi de Vu, de Vc, du c (avec la prononcialàon du 2), du redoublement de certaines lettres, etc. Le P. Deaifle devait à ses lecteurs et à lui-même de ne formuler une fttUBsi grave accusation qu'à bon escient, toutes înlbrmations frises; il s'agissait d'une question de précision orthogra.Jlhique à laquelle les manuscrits autographes seuls pouvaient répondre. Le P. Denitie n'en dresse pas moins son acte d'accution sur les seuls textes imprimés sans les avoir contrôlés, 1 risque de parler en l'air {p. 5!29). Quelque temps après, il içprend de Strasbourg qu'il s'est trompé sur plusieurs points. La diffl'érence d'orthographe entre l'autobiographie et les

78 RULMAN BIERSWIN Heuf roches, confesse-t-il alors[^] n[^]est pas aussi grande que je l'ai cru :»[^] et[^] les rectifications faites, il maintient les autres points : Tautobiographie porte heiUig , fürthende , herze, zù, unze, ct€. ; les Neuf roches écrivent helig et heiUig, ferthende, herce,cil, corn, unce, etc. {Zeitsch. f. deut. AJterthum, XIII, 1881, p. 117). Ces observations sont exactes; j'ajoute seulement sur le dernier point que Ton rencontre dans T autobiographie les formes sale, ganc, umlloc, kurclicA, cit (p. 67) et nûcber où le c est employé pour z, et dans les Neuf roches les formes zil (p. 7, 8, 136), zitlichy zorne, zûme, erzûrne, unzûrne, enzûme où le z n'est pas remplacé par c. Le P. Denifle observe encore avec raison que le préfixe négatif des verbes est toujours un (nût unwûste, p. ex.) dans l'autobiographie, un ou en dans les Neuf roches, et que dans le premier livre muethe, muegent, dans le second mehte, meggent sont d'un emploi constant. A cela se réduisent les différences orthographiques entre les deux livres. Elles me laissent parfaitement indifférent. Ce que le P. Denifle n'a pas remarqué, c'est que les autographes que nous possédons peuvent appartenir à n'importe quelle époque de la vie de Merswin, et leur texte remonter cependant à l'année 1352. Les Neuf roches (voir le fac-similé de leur texte, publié par M. Schmidt à la fin de son édition, Leipzig, 1859) portent des rubriques aux pages 10, 15, 64, 80, 85, 88, 94 et 97, et des initiales rouges en tête des chapitres depuis la page 19; elles sont écrites, comme l'autobiographie, d'une écriture calligraphique très soignée, qui est la minuscule gothique. Les autographes de ces livres sont donc des œuvres de calligraphe, des copies faites par l'auteur sur ses originaux, et non ses originaux eux-mêmes ^ L'étude du texte manuscrit conduit au même résultat. Dans les Neuf roches, page 21, ligne 7, les mots Die enlwrtte sprach avaient été oubliés par l'auteur et ont été ajoutés au-dessus de la ligne; p. 26 se trouve deux 1. Les autographes que nous possédons de Merswin et le fait qu'il a transcrit plusieurs de ses traités sur des tablettes de cire, à l'usage des Johannites, prouvent qu'il était calligraphe.

The text on this page is estimated to be only 16.70% accurate

A-T-IL ÉTÉ UN IMPOSTEUR? 79 fois de suite Der mensdte sprach: une réponse de la voix a été omise ; p. 76, I. 29, et p. 111, l. 32, on lit : obbenan uf (dem bergp) dieseme /lohen berge, et nûlgUiben . {Die entw) Der mensche aprach (les mots entre parenthèses sont biffés dans le manuscrit). Même particularité dans l'autobiographie, où jo lia p, 67, l, 32 : dus ich die selbe zîl die îch formules in der zit gelebbet ketfe, das ich die selbe zit die {ich formules in der zit gelebbet lictle don ich die) atie gettelicbfî minne, etc., et p. 76, 13: zuo stuont do ich das fûrstuont {do ich das fûrstuont) do lies ich. . . Autant d'indices que l'auteiii* copiait. Enfin j'ai déjà signalé à la dernière page des Neuf roches une addition faite au texte après l'achèvement du livre ; le même fait se reproduit à la dernière page de l'autobiographie. Merswin raconte qu'il a voulu brftler son livre, et qu' a à plusieurs reprises « {zuo manitigen ziten) il a prié l'Ami de Dieu de le lui permettre; mais qu'à la suite d'un ordre divin il l'a laissé subsister. Au moment oti il écrivait ce passage, le livre existait donc déjà et depuis longtemps. A quel intervalle les copies ont-elles été faites? C'est ce qu'il est impossible de dire, vu l'inconstance extrême, absolument extraOrdinaire, de Merswin en orthographe. Je relève chez lui les variations les plus grandes, parfois sur la même ligne ou à peu énW^a^^æàïSitWAcé:
fûrlomcvirsuometezit.fûrzage}! ,virzagen; gedochthe, gedochle, gedocle ; zwegen, zweigen ; krang, kranc, i eranc, kranckeiï, krangkeit, krankcit, cranclieit; uebunge, geuebet, êbetc; mid, mit; von, van, fan, fon; mûhle, môhte; sftlle, soltc; zârblcgpt, zurblegget; wolte, wolUte, bcse, bese; fol, vol-.bishcfe, biahofe; cofilûte, ko flûte; tlirifallikeit, trifalUkeit; fûrslest,fûrstost; nâme, nûmme; crisienheit, kristetiheit ; swindc, grswinde; sewehte, seewelUe, etc. C'est la fidcliti- eu orthographe qui est chez lui l'exception. Nous aurions îiinsi élucidé encore un des Kprétendus « mensonges capitaux » {Ilaupllvgen) de Merswin. B Les autres arguments produitsparleP, Denifle n'ontaucune valeur démonstrative dans la question même du « mensonge d ; Us se rapportent à des faits susceptibles d'une explication toute différente et que le P. Deuifle se croît autorisé à interpréter

80 RULMAN MERS WIN en mauvaise part[^] au nom de ce qui précède[^] comme autant de tromperies de Merswin[^] quod erat demonstrandum. 7) Toutes les doctrines particulières de Merswin, sa manière de penser, son style, sa syntaxe[^] ses locutions habituelles se retrouvent dans les écrits de l'Ami de Dieu. Il a donc trompé ses lecteurs en présentant ces écrits sous le nom d'un autre, son caractère autorisant une pareille interprétation (p. 514 et suiv ; 526 et suiv.). — Je me borne ici à relever, avec le P. Denifle, les curieuses particularités du style de Merswin, qui est intéressant au plus haut degré, quoi qu'en dise W. Scherer {Gesch. d. deutschen Lilteratur, Berlin, 1881, p. 241), plus encore au point de vue psychologique qu'au point de vue littéraire. Je doute qu'il existe ailleurs une prose aussi difPuse, aussi flasque, aussi enfantine que chez Tauteur des ìfett/rocA^{^^}: Nulle part je n'ai encore rencontré les constructions brisées, les anacoluthes, en nombre aussi considérable; la pensée, dirait-on, est incapable de se supporter elle-même d'un bout de la phrase à l'autre; le discours fléchit à tout moment et se recommence en d'interminables eténervantes répétitions. Voir, par exemple, dans l'autobiographie, p. 58 : ich befant nût me wanne dos elne befant ich wol ich befant das mine ôgen...; p. 67 : ich befant in diesen selben zweigen joren anders nût wanne das ich aile zit ahollich we in mir befant, also das mich dâthe ich befûnde helleschephine.... Das was sache das ich von der gnoden gottes wol etthewas befunden hette die zit die ich formules in der zit gelebbet hette das ich die selbe zit ane getteliche minne fûrtribben hette, harumbe so was ich glôbende aile die zit die ich formules one getteliche minne fûrtribben und gelebbet hette das die selbe zit gar unwert were. . . ; et le début même de l'autobiographie : Ir sûllent vir wor wissende sin das es beschach also desselben jores do man zallete... do beschach es in dem selben Jore also das... etc. Les mêmes constructions vicieuses se rencontrent dans les écrits de l'Ami de Dieu, mais moins fréquemment à ce qui me semble ; j'en ai noté trente dans les cinq premières pages de l'autobiographie de Merswin et treize seulement dans les cinq premières

A-T-IL ÉTÉ UN IMPOSTEUR? 81 pages du Livre des cinq hommes ^ ; le style de TAmi de Dieu m'a toujours paru moins embarrassé et plus rapide que celui de Merswin. Les autres particularités du style de Merswin portent le même caractère; partout la même mollesse dans l'expression de la pensée. Il affectionne la tournure par le participe présent et l'auxiliaire {wissende sin, hassendewart, au lieu de wissen, hasste) ; dans les pages susdites je l'ai rencontrée vingt-cinq fois chez Merswin et vingt fois chez l'Ami de Dieu. Il aime encore les accumulations d'adjectifs synonymes, d'habitude au nombre de trois, comme s'il était incapable de trouver du premier coup l'épithète appropriée {grose mille gründelose ûrbermede ; grose uebematturliche frèdenriche frède ; uebernattûrliche liehtrichlie geUeliche minnenriche gnode ; grose wnderliche lûstliche wnder), effort souvent malheureux qui aboutit à des tautologies {wnderliche wnder, frèdenriche frède). Je signale enfin chez lui une tendance digne de remarque à passer dans une même proposition du discours indirect au discours direct, le fait qu'il raconte s'imposant à lui avec un tel caractère d'objectivité au moment même où il le raconte, qu'il revit la scène et perçoit les paroles qu'il rapporte, et qu'après avoir commencé sa phrase dans le style du récit il la termine dans celui du dialogue. La page 75 de l'autobiographie présente un double exemple de cette disposition d'esprit : « Il me fut révélé que je devais vivre à l'avenir comme un honnête chrétien, sans qu'on puisse découvrir les œuvres secrètes que Dieu a faites et fera encore en toi. Il me fut aussi révélé que je ne devais plus être exercé par les tentations que précédemment, parce que tu dois être exercé à l'avenir par le spectacle des brebis errant au milieu des loups que tu verras; ceci et ce que tu verras en plus, sera à l'avenir ton exercice et ta croix. Si j'avais voulu raconter toutes mes révélations (il ne faut pas moins de neuf lignes à l'auteur pour exprimer cette simple idée) il m'aurait fallu pour cela un gros livre j), etc. Le même trait 1. Eo lisant, bien ontODdu, ce livre dons les Beilràge (p. 79 et suiv.), pour avoir des pages de même longueur que celles de l'autobiographie. G

1 82 RULMAN MERSWIX se rencontre chez TAmi de Dieu (Épître à la chrétienté, p. 181) et 190) : « Il me fut révélé que les plaies devaient frapper davantage les infidèles, juifs et païens, et qu'elles ne seraient point partout les mêmes. Quant à Theure à laquelle elles arriveront, tu ne dois pas la connaître ; confie-/o/ sur ce point à réternoUe providence. » A la page 91 du Livre des deux jeunes gens de quinze ans TA mi de Dieu parle subitement à la première personne après s'être caché jusque-là sous la troisième, laquelle reprend p. 95. Voir encore le Livre des cinq hommes y p. 108, 1.28; 127,1. 19. 8) Le Livre des cinq hommes est écrit dans un dialecte particulier, différent du dialecte alsacien parlé par Merswin. La différence porte essentiellement (Les amis de Dieu, p. 213 et suiv.) sur la substitution de Va à Ve dans les désinences (p. ex. unsar au lieu de unser) ; c'est une des particularités du dialecte de la Suisse orientale, depuis Coire jusque vers la Souabe. Je fais remarquer que les mots ainsi transformés se rencontrent en quantités fort inégales dans les différentes parties du livre et même dans les différentes parties d'une même page. De 44 (p. 103) leur nombre descend à 18 (p. 110), remonte à 55 et à 50 (p. 114 et 116), retombe à 10 (p. 130), se relève à 32 (p. 131 et 132) et redescend lentement à 16 où il s'arrête (p. 136 et 137). La première et la dernière page qui sont incomplètes, donneraient proportionnellement à leur longueur les chiffres 48 et 15. Nous suivons ainsi les oscillations grammaticales de l'auteur à travers son œuvre ; ces oscillations sont également celles de sa volonté et de son attention. Il veut écrire pour les Johannites dans leur langue, mais, dit-il, il « s'oublie » ; son propre dialecte se presse malgré lui sous sa plume, s'imposant à son esprit comme une obsession quasi insurmontable qui, vaincue un moment, reprend aussitôt son empire et ne cède finalement que devant l'effort soutenu et l'habitude acquise. Le P. Denifle reproche à l'auteur, comme autant de preuves nouvelles de son imposture, et le dialecte en lui-même, et l'usage plus fréquent qu'il en fait au commen

The text on this page is estimated to be only 18.46% accurate

A-Ï-IL ÉTÉ UN IMPOSTEUR? 83 I cernent du traité, et suppose qu'il aura voulu frapper dès le I début ses lecteurs par l'étalage d'un parler barbare (p. 527, . 1529, 539). Assurément, le dialecte eu question n'était pas la langue de Merswin, auteur véritable du traité, ces sortes d' a oublis b paraîtraient singulièrement suspects de la part d'un homme écrivant dans l'état psychique ordinaire, et pour qui rien ne devait être précisément plus facile que de parler sa propre langue. Ou Lieu donc Merswin est un imposteur', ou bien la question a une autre face que le P. Deniflc n'a pas I Kitrevue. J'ajoute, pour compléter la physionomie du livre au k point de vue grammatical, que les mots où paraît ce dialecte, I ai on les souligne dans le texte (après avoir, bien entendu, I corrigé préalablement l'édition imprimée sur le manuscrit), se I détachent nettement sur le fond du traité eii une série de I groupes plus ou moins étendus ; entre ces groupes, ils u'appal rais:sent plus qu'à l'état sporadique, et il est même des passages I assez longs oii ils ne paraissent plus du tout, où la langue alsacienne est parfaitement pure. Tantôt l'activité du crayon qui souligne est nulle, tantôt elle se réveille pour marquer qk et là quelques mots, tantôt elle s'enfièvre sur le parcours de plusieurs lignes pour rentrer aussitôt après dans le calme. Comme exemples de ce curieux phénomène je citerai la page 102 (la première du traité), puis les pages 109 et 114; j'eu pourrais citer beaucoup d'autres. Page 102, 19 mots à souligner dans les 6 premières lignes; puis 17 mots seulement dans les 20 lignes suivantes, avec plusieurs séries de lignes entièrement correctes. Page 109, 9 mots dans les 5 pri-mières ligues ; bplns aucun dans les 7 ligues suivantes, puis de nouveau 18 mots en b lignes, 3 seulement en 5, 2 seulement en 11, après quoi 6 mots en 2 lignes. Page 114 , (> mots seulement eu 1 1 lignes, puis l'i en 'i ; 8 seulement en 9 lignes, et imracdiatfiment après 17 eu 7 lignes, enfin 10 seulement eu 8 ligues. L Cette page renferme également plusieurs séries de lignes corlroctes. Je me demande si une alternance aussi bien rythmée f peut bien être l'œuvre d'un faussaire, désireux uniquement

84 R. MERSWIN A-T-IL ÉTÉ UN IMPOSTEUR ? de donner à son œuvre Tapparence d'un livre écrit à moitié en dialecte alsacien et à moitié en dialecte suisse? N'eût-il pas été amené tout simplement, pour produire Tefifet voulu sur le lecteur, à modifier un ou deux mots par ligne d'un bout du traité à l'autre? Cette alternance répond par contre parfaitement au cas d'un homme qui s'abandonne et se ressaisit tour à tour, placé qu'il est entre deux nécessités contraires, celle de parler la langue de l' Oberland ^, puisque c'est en qualité de l'Ami de Dieu qu'il parle, et celle de rendre son langage intelligible aux Johannites, puisque c'est pour eux qu'il écrit. L'auteur cède tour à tour, et d'une manière plus ou moins complète, à l'une et à l'autre impulsion, suivant que la préoccupation de sa rédaction lui fait perdre de vue la forme qu'il veut donner à son discours ou que la pensée des destinataires de son écrit l'y ramène, suivant qu'il « s'oublie y> ou qu'il reprend conscience de son but. Ce sont là des phénomènes intérieurs qu'on n'imite pas. Mais, ajoute le P. Denifle, Merswin parle ce dialecte comme il n'a jamais été parlé dans r a Oberland y> ; il fait le changement de Ve en a dans des désinences de mots où son usage n'est pas grammaticalement justifié; il le fait dans les désinences seules et jamais dans les radicaux, « preuve qu'il ne l'a fait qu'aux endroits où il croyait pouvoir le faire sans danger, sans avoir à craindre de n'être plus compris par les Johannites et d'avoir écrit son livre en vain y> (p. 539). Si toutes ces observations sont justes, pourquoi ne pas dire tout simplement que Merswin a parlé incorrectement ce dialecte étranger parce qu'il ne le possédait pas complètement ? Pourquoi commencer par lui en supposer une connaissance parfaite (ce que la première des deux observations contredit d'ailleurs), pour conclure ensuite du fait qu'il Ta mal parlé, qu'il l'a mal parlé intentionnellement? Voici cependant une série d'exemples qui montrent que Merswin a également introduit Va dans les radicaux ; c'est Vo qu'il transformait ainsi : virstande; warent; gnaden; jare^ fragenda; frage; gelasan, lasan, lasent, et les monosyllabes ^tof, sa, da,

The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate

LES TROIS MANUSCRITS AUTOGRAPHES. I I I da van. Je n'ai rencontré qu'un exemple du cliangement de l'c en a dans un radical, le conditionnel hatle, employé au lieu de /letlc (p. 103, l. 35; 106, 5; 129, 17 et 18; 130, 38, etc.). i)) L'écriture du Livre des cinq hommes présente des différences notables avec celle des Neuf roches et de VHistoire de ma conversion ou de l'autobiographie. D'après le P. Denide (Merswin's Betrug tn der Gottesfreitndfrage in Deutsche Lileraturzeilung, Berlin, J880, col. 545; Die Dtchlungen liulman Merswin's. Epilog, in Zeitschr. f. deiilsches AUerlhum, XIII, Berlin, 1881, p. 120), ces différences proviennent probablement de ce que Merswin, s'il n'a pas écrit lui-même l'exemplaire qu'il a remis aux Johannites, a fait copier son texte ii leur intention par un aide qu'il a dû avoir; la comparaison de la plupart des lettres du Livre des cinq hommes avec celles des deux écrits de Merswin prouve que cet aide a a demeuré dans le voisinage immédiat de Merswin (!) et qu'il a conservé dans sa copie les particularités de l'écriture de celui-ci, notamment la forme de ses m et de ses n». Et c'est tout. Ce que le P. Denifle nous donne est un jugement qu'aucune démonstration paléographique n'appuie. On m'accordera que c'est maigre de la part d'un archiviste. Ce jugement porte une nouvelle atteinte, et la plus grave de toutes, à l'honneur de Merswin, qui n'aurait pas reculé devant l'emploi d'une plume étrangère pour mieux surprendre la bonne foi des Johannites ; il valait donc la peine de le motiver avant de le produire. De plus, il est absolument incohérent : l'intervention d'un copiste ne peut se rapporter qu'au désir que Merswin aurait eu de déguiser son éci'iture, et cette intervention devient superflue du moment que le copiste ne devait, que reproduire cette même écriture. Il renferme enfin une erreur matérielle : aucun m ni aucun n des livres de Merswin ne ressemblent aux mêmes lettres dans le livre de l'Ami de Dieu. Cela dit, je passe ii l'étude des trois autographes, Lp Livre des cinq hommes est un cahier de 4 doubles feuilles

86 LES TROIS MANUSCRITS AUTOGRAPHES. OU (le 8
feuilles simples in-folio, de 30 centimètres de haut sur 20 de large ;
l'écriture s'arrête au bas du recto de la 8^e feuille (ou 15^e page). Il se trouve
intercalé dans le Livre épistolaire manuscrit des Johannites (Archives du
Bas-Rhin, H 2185), où il porte comme pagination de date récente les
numéros 4 à 11. Déjà Tauter en avait numéroté les 13 premières pages en
chiffres romains, dans le coin inférieur gauche de chaque page. Aux folios
33 à 40 du même Livre épistolaire se trouve l'autobiographie, cahier de 4
feuilles doubles ou de 8 feuilles simples in-4^o de 20 Vj centimètres de haut
sur 15 de large ; réécriture s'arrête au milieu du verso de la 8^e feuille (ou 16^e
page) ; il a été numéroté par l'auteur d'un bout à l'autre de la même manière
que le précédent. Le Livre des neuf roches, propriété de M. Schmidt, est
incomplet ; il n'en existe plus que 58 feuilles simples, in-4^o ; mêmes
dimensions que celles de l'autobiographie ; pas de pagination de l'auteur. Le
papier des trois autographes est absolument le même, d'une pâte épaisse et
fine, lustré, sans filigrane, aux vergeures longitudinales dans le Livre des
cinq hommes, transversales dans les deux autres ; il diffère complètement du
papier dont est composé (sauf quelques feuilles de parchemin) le reste du
Livre épistolaire. D'où je conclus que la feuille double du Livre des neuf
roches et de V autobiographie est la feuille simple du Livre des cinq
hommes pliée en deux. L'écriture du Livre des neuf roches et de \n
autobiographie est, nous l'avons vu, une écriture de calligraphe, nette et
soignée, la minuscule gothique, dont le Recueil de fac-similés à l'usage de l'
Ecole des chartes (Paris, 1880, in-fol., fasc. I, n^o 6) offre un intéressant
spécimen. L'^ a toujours la forme d'une faux ; le^ se termine par un
appendice en forme de t que j'ai retrouvé au numéro 8 du même Recueil.
L'w et \n ont d'habitude les jambages rigoureusement égaux ; parfois le
dernier dépasse un peu la ligne, d'un millimètre au plus, tant au milieu qu'à
la fin des mots. \^e redoublé a l'apparence du c. Certaines formes de \a et les
lettres b, d, g, k, l ont toute la rigidité de

The text on this page is estimated to be only 17.81% accurate

LES TROIS MANUSCRITS AUTOGRAPHES 87 ce genre d'écriture ; il arrive cependant à l'auteur de s'oublier en écrivant, et d'employer pour le d, le g et Vh les formes plus irrourties et plus liées de l'écriture cursive. On les rencontre constamment sous cette forme dans le Livre des cinq hommes, par la raison que l'écriture de ce livre est tout simplement la forme cursive de la minuscule gothique employée ailleurs. De là en partie l'impression trouble que produit tout d'abord la comparaison des deux écritures; on est tenté à la fois d'identifier et de nier qu'elles proviennent de la même main. Cet embarras a une autre raison encore; l'exagération { extraordinaire de la forme de certaines lettres, du w, du (final, de Vs et de Yf tant simples que redoublés, et surtout de l'm at 3 de Vu, au milieu comme à la Un des mots. On peut dire que ces deux dernières lettres donnent à l'écriture du Livre des cinq lionnes un caractère absolument unique en paléographie, ainsi que me l'ont affirmé des savants qui font autorité dans cette science. Le dernier jambage de ces lettres, si timide tantôt, se prolonge à présent audacieusement et sans exception de 6 millimètres à 2 centimètres au-dessous de la ligne, traversant une ou plusieurs lignes et couvrant la page de hachures longitudinales du plus bizarre effet. Si ce n'est pas à la paléographie qu'il faut dire m-

88 LES TROIS MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

Fautobiographie Thabitude de terminer les lignes inachevées par un trait ondulé. Une particularité calligraphique tout aussi surprenante se rencontre à la première ligne des pages 1, 8 et 10 (P* 4*, 7** et 9^). L'auteur a l'habitude de commencer sa page très haut. A la page 1, il commence sa ligne près du bord supérieur, puis monte encore vers la limite du papier qu'il atteint dans les mots vil licban brader, si bien que l'extrémité des lettres /, h et même de Y a été enlevée par la rognure très faible qui a été pratiquée sur le manuscrit; après quoi il redescend brusquement dans les mots mir wart. Le même phénomène est encore plus sensible à la page 10. L'auteur commence sa ligne à Textreine limite du papier, descend un peu, puis remonte rapidement dans les mots das Imt mich, et redescend plus rapidement encore dans les mots ein grossas wnder. On dirait que l'auteur se guide parfois dans sa ligne sur la sensation du vide que sa plume rencontre. Le commencement de la page 8 est particulièrement significatif sous ce rapport. L'auteur s'élève d'une oblique rapide, et sans voir où il va, vers la limite extrême de la page dans les mots wanne es dan beschehe, et c'est quand sa plume perd le contact du papier qu'il s'aperçoit de la fausse direction qu'il a prise ; il efface du doigt les mots qu'il a tracés et recommence sa page un peu plus bas. Je doute qu'il existe un autre manuscrit présentant ce même phénomène. Ici encore la psychologie seule peut nous donner le mot de l'énigme. J'ajoute enfin que le manuscrit est très correctement écrit. A peine çà et là un mot effacé, une faute d'orthographe, un mot oublié ou écrit deux fois, une addition interlinéaire pour réparer une omission. La pensée de l'auteur devance la plume; dès le début de la phrase elle a couru jusqu'au bout. Dogingent diejuoden und fignent dich an ein cruze, écrit-il (p. 123, l. 25) et il ajoute entre les lignes les mots und hingenî dich qui manquent. Page 134, l. 19, il veut écrire : undlieban brader so ir under ugwern brûdern sint^ et il écrit : undlieban bràdern sint;

The text on this page is estimated to be only 16.69% accurate

I I I L il efface sint, laisse brûdern et ajoute so ir under ugwem
br&dern sinl : autant d'indices de la hâte fiévreuse avec laquelle le Livre des
cinq hommes a été écrit, d'un seul jet en quelque Bort€, L'écriture vive et
tourmentée, cursive au plus haut degré, cumplète encore cette impression.
Je publie dans l'appendice de cette étude les fac-similés pliographiques de
k page 1 (f 33') de l'autobiographie, de la page 12 (t*" 9"} du Litre des cinq
hommes ainsi que du calque des premières ligues des pages 1, 8 et 10 du
même livre*; plus un tableau comparatif des alphabets de Merswio et de
l'Ami de Dieu, donnant les formes diverses des lettres simples, doubles et
composées que l'on rencontre dans les autographes, les formes rares ttant
mises entre parenthèses; enfin les trois traités inédits que j'ai utilisés dans le
cours du présent travail. Sur la base de l'argumentation qui précède, le P.
Denifle se considère comme autorisé à refuser tout caractère moral à
l'auteur du réquisitoire contre la corruption de l'Église au quatorzième
siècle, qui s'appelle le Livre des neuf roches, et à tracer de lui le portrait
suivant, pour les détails duquel je renvoie aux articles mêmes [Taulers
Bekehrung, Strasb., 1879, p. 134 et passim ; Die Dichtuiigen R. Merswin's,
Epilog, p. 103 et suiv.]. Merswin (ou l'Ami de Dieu) est un égoïste, un
ambitieux avide de domination {er will lierrsclien ; das Uebe oirr
*l'nmahiliid nvec laijuullu il a bien vo Ml dl^pasilloii el in'niilorisor li Ibb
fnlrB pliologniphibr. } psr la pliologmplila dnni, le D' Wl«giknd, Breliivlilo
lu melira «■■ rDanuicrlti i*

90 RULMAN MERSWIN avis, leur adresser des conseils et des remontrances, et dire son mot dans la question du schisme. Il eût continué longtemps encore ses fourberies (diesen Schwindel) si Tâge et la maladie n'étaient venus ; alors il détruit sa fiction, mais préalablement, comme il se sent attiré dans son c extravagance > par la vie des reclus, il se fait prescrire par l'Ami de Dieu un pareil genre de vie, mais mitigé, pour pouvoir toujours intervenir dans les affaires de la maison ; d'ailleurs, le courage lui manque pour mener la forme stricte de cette vie : il la laisse à TAmi de Dieu et au seigneur Jean. Le P. Denifle oublie d'ajouter qu'il n'en pratique pas moins cett« forme stricte pendant ses deux dernières années, et non la forme mitigée que l'Ami de Dieu lui avait prescrite en attendant un ordre divin qui paraît être venu aussitôt 2i,ÇTh^ {Les amis de Dieu, p. 316, 319 à 321 ; lettre 20, p. 336 ; Beitrage, p. 51 : Do er sich vierzehnen wochen also abegescheidenliche darinne geuebet one aile ergetzung und trost der bruedere und aller wenschen...). D'année en année il a «espéré » (g^àofft!) que de grandes calamités fondraient sur la chrétienté et il les a souvent fait prophétiser par l'Ami de Dieu ; mais elles continuent à ne pas venir. Il n'a pas à craindre d'être tenu pour faux prophète par les Johannites, car il peut leur alléguer la prière des amis de Dieu comme cause de ces retards ; mais « il se sent déçu dans ses espérances y>. Il fait alors à l'Ami de Dieu de rOberland une belle fin en le représentant comme souffrant pour les péchés de la chrétienté, rompt toute relation avec lui, fait mourir aussi son messenger secret, et laisse aux Johannites pour toute consolation la perspective de voir le mystérieux inconnu apparaître peut-être à l'Ile-Verte, après les trois années de réclusion imposées par la lettre divine. Après sa mort seulement les Johannites trouvent ses livres: il les a gardés secrets jusque-là c pour échapper à tout contrôle » (alors pourquoi les avoir écrits en général? Que pense le P. Denifle du même fait que j'ai relevé en commençant dans la vie d'autres mystiques, en particulier chez Suso ?). Il n'a

The text on this page is estimated to be only 15.50% accurate

A.-T-1L ÉTÉ UN IMPOSTEUR? 91 été qu'un cagot (ein Bctbruder) ' « volootaire, agité et exalté », ne voyant partout que dea a brebis galeuses » autour de lui, ne rûvantque de son dada {sein S/eckenpferdy , qniétait de corriger l'Église de ses vices « réels ou imaginaires ». Peut-être n'a-t-il rien vu de coupable dans son iipusture*, aveuglé qu'il était par le sentiment de sa justice propre, — Voilà Merawin arrangé de la belle manière. Je ii'a])précie pas ces imputations ; il me suffit (qu'elles s'écroulent avec les argument-s allégués à leur appui. Le P. Denitie aurait dû faire un pas de plus ; Merawin luimême n'a pas vécu ; son existence, telle qu'on vient de la lire, n'est qu'une fiction incohérente. Voici un homme jeune encore et riche, d'une haute famille bourgeoise alliée à la noblesse et rattachée à la mense épiscopale ; l'accès des fonctions réservées aux seuls ministériaux de l'évêque, celui des conseils et des charges de la république lui sont ouverts, et il est dévoré d'une ambition sans scrupules. Il n'a qu'à imiter son parent Jean Merswin qui était burgrave de l'évêque, qu'à faire ce que feront plus tai-d Nicolas Merswin, qui devint quatre fois Btettmeister de 1398 à 1415, et Jean Merswin, élu sénateur en 1416 et stettmeister en 1450. Pour assouvir ses instincts de domination il renonce au monde, à son privilège de mounayeur épiscopal et au commerce qui l'a enrichi, emploie une grande partie de sa fortune à acheter et à réparer un vieux couvent, et installe dans cette maison trois pauvres prêtres et ■un ancien commis-négociant, auxquels il n'ose même paa, 1. Oa diwil béghard au m' siècle. Taulsr diSji s'Indigne d'ontendra traller alnil laa amis de Diuu (serm. 40, ?• lîi^ : dei ipolen lie und tpreclient : a Ul eimpegharu rtdttj. Comp. serm. 13, f° Sa"; n, f° Si^ 1. Taulsr savait parler dittiïreinmont de l'upostolal dei amli du Dieu dans la clir4tisDtd et du loura pluinu-s iueoauiaie) sur la carniplion de l'Église. ■ Dispensés do pleurer «ur leurs propres pâchds, dil-il, ils va eaaaaol do pteirur sur Isa piSctids el l'kveuglamenl du monde ; leur cœur se brise et leur moelle sa dessâclie i la vue de» MÜtien pécilluLu dû cliemlae leur pracliola dans sa Tsusse sécurilii spiriueilei al ilt vont l'avertir du sort terrible qui l'atlund s'il persâvi're dous ses vices • (serm. SI, P IBt'i ie, f Ui'-). U n'HÛt pu mieux dire s'il avail voulu déBnlr en parliculier factlvild apîrituella do Uerewiu. >. Celle aiDdnllId aussi e»! vieillu de cim) si^-lea iTuuler, sana. »l, f uy : tit tprclitn du *egil ein Iruganer).

92 RULMAN MERSWIX A-T-IL CRU comme c'eût été son droit de chrétien, offrir directement ses conseils spirituels, encore moins leur révéler le secret de sa vie intérieure qui seul pouvait les amener à se soumettre à sa direction. Trois prêtres, un jeune homme et quelques pieux pensionnaires in spe: le beau domaine ouvert à son ambition ! En vérité cet ambitieux-là a été en même temps le plus désintéressé et le plus discret des hommes. Ensuite, voici un homme astucieux jusqu'à déguiser son écriture et sa langue pour mieux tromper son prochain, habile au point de composer un roman auquel les Johannites et tous les critiques modernes, le P. Denifle y compris {Der Gottesfreund im Oberlande und Nikolaus von Basel, in Histor.-polit. y Blåterry LXXV, p. 1-86, Munich, 1875), se sont laissé prendre; et cet homme n'a pas la plus vulgaire prudence qui convient à son rôle ; il commet toutes les maladresses propres à le trahir. C'est dans le voisinage immédiat de l'Ile- Verte, à bonne portée d'informations des Johannites, qu'il cherche le copiste dont il veut faire passer l'écriture pour celle de l'Ami de Dieu. Il ne reste nulle part identique à lui-même dans ses récits sur l'Ami de Dieu, ce qui est cependant la première préoccupation d'un imposteur; il n'avait pour cela qu'à ouvrir son tiroir et à se relire. Il fait délivrer à son Ami de Dieu une bulle consistoriale par Grégoire XI, sans se douter qu'il fournissait ainsi au provincial d'Allemagne, Conrad de Brunsberg, un moyen infaillible pour découvrir sa fraude à Rome même, car il ne pouvait prévoir ni la mort du pape ni les désordres du schisme. Bien plus, il admet dans son ermitage trois subordonnés de ce même Conrad, trois Johannites, ce qui donnait encore à celui-ci un moyen sûr d'investigation. Un même homme peut-il être à la fois aussi habile et aussi maladroit? Enfin, un même homme peut-il être à la fois un criminel et un saint? Voici un homme qui pousse l'égoïsme jusqu'à ce espérer » que de grandes calamités fondront sur le monde, des inondations, des tremblements de terre, des épidémies faisant périr et précipitant dans la damnation des milliers de malheureux qui mourront inconvertis ;

The text on this page is estimated to be only 20.85% accurate

• i l'existence de l'ami de dieu ? 93 ces catastrophes pendant lesquelles la chrétienté « se tordra les bras de désespoir », il en souhaite la venue dans un but personnel, qu'on ne peut même pas deviner tant il est odieux et coupable: et ce même homme achète, répare et dote de son argent une maison religieuse, par amour de Dieu et des hommes, pour servir de refuge à tous ceux qui désireront comme lui fuir le monde, et il ne cesse d'exhorter dans ses écrits ses semblables à la repentance. Je m'arrête : un homme dont la vie n'est qu'un pareil tissu de contradictions n'a pas existé; il n'est lui-même qu'une fiction des Jobannites — ou du P. Denifle. J'arrive ainsi à ma conclusion : les preuves, sur la foi desquelles le P. Denifle a cru pouvoir affirmer l'imposture de Merswin, ne supportent pas l'examen. Il nous faut revenir au point où le V. Denifle avait conduit la critique avant de l'engager dans cette fâcheuse hypothèse, et chercher la solution du problème par une voie nouvelle. Partant du fait de la non-existence de l'Ami de Dieu que le P. Denifle a le mérite d'avoir établi, je demanderai d'abord aux textes si Merswin a cru ou non à l'existence de ce mystérieux personnage. Leur réponse est à deux reprises affirmative. 1. L'autobiographie est une confession écrite sous le regard de Dieu ; l'auteur en affirme l'absolue vérité, « comme si sa voix sortait de l'éternité pour l'attester », -dit-il en commençant. Ce livre il le garde, revêtu de son sceau, dans une mystérieuse cachette jusqu'à sa mort. C'est bien là le secretum meum tui, la discrétion absolue qui garantit au point de vue catholique l'authenticité d'une révélation. Je rappelle les exemples de faits analogues que j'ai relevés en commençant dans la vie d'autres mystiques, et à la lumière desquels l'autobiographie doit être appréciée. Merswin y raconte la visite de l'Ami de Dieu. Pour qui donc écrivait-il ce récit que personne de son vivant ne devait lire? On ne se ment pas à soi-même. Serait-ce

94 RULMAN MERSWIN A-T»IL CRU pour les Johannites? Il ne songeait pas encore à eux en 1352 et ne savait entre quelles mains son livre tomberait après sa mort. Sitôt qu'il Ta écrit, il veut le brûler pour que son secret disparaisse avec lui. Il avait donc un secret dont il craignait la divulgation. Ce secret n'est autre que la série des grâces divines qu'il avait reçues pendant sa conversion et la visite de l'Ami de Dieu qui la termine. 2. Toute sa vie intérieure est dominée^ comme celle de ses congénères en mysticisme^ par l'attente des calamités apocalyptiques. D'année en année il prédit leur arrivée; il l'espère même, d'après le P. Denifle. Or il annonce en 1379 (lettre 16, du 18 février, p. 323) que, lorsqu'elles viendront, l'Ami de Dieu doit se rendre ouvertement à l'Ile- Verte {so sol ich offenlicke zuo dem Gruenenwerde kumnien) ; la déclaration est formelle. En février 1379 l'idée d'une manifestation de l'Ami de Dieu à Strasbourg était donc inséparablement liée dans sa pensée à la venue des calamités ; il croyait aussi sûrement à son existence qu'à ces calamités mêmes. Aux deux extrémités de la vie connue de Merswin nous rencontrons ainsi deux textes qui prouvent qu'il a cru à l'Ami de Dieu de TOberland. Comme d'autre part il est certain que ce personnage n'a pas vécu, il ne reste d'autre issue possible à Tantinomie dans laquelle la critique se trouve à présent enfermée, que d'admettre que sa réalité n'a été que subjective et que le problème de son existence se réduit à un problème de psychologie religieuse. Ce n'est point là de ma part une simple conclusion théorique. Merswin livre lui-même à son insu la clef si longtemps cherchée de l'énigme de sa vie, à la page 76 de son autobiographie. La manière dont il est amené page 72 à écrire ce livre est la même que celle dont il est amené par la voix divine à écrire le Livre des bannières (p. 402) et le Livre des neuf roches (p. 8 à 9 et 147). Là, comme dans ces deux livres, il objecte son indignité, sa crainte de paraître s'attribuer ce qui n'appartient qu'à Dieu ; il ne cède qu'à une contrainte supé

The text on this page is estimated to be only 15.38% accurate

A l'existence de l'ami de dieu ? 95 I rieure, celle du l'Ami de Dieu, comme à celle delà voix divine duns les deux autres livres. Il désire de même que nul ne connaisse son livre de son vivant et, comme diins le Livre des neuf roches, son humilité absolue est la seule excuse de sa résistance. Il converse it présent avec TAmi de Dieu comme il a conversé dans les deux cas précédents avec la voix divine ; nous assistons à un même dialogue qiii se répcte trois fois, L'Ami de Dieu ne serait-il donc que la voix divine qui lui parle sous une forme nouvelle? La probabilité sur ce point devient certitude à la page 76. Merswin supplie à plusieurs reprises V Ami de Dieu de lui permettre de brûler son livre et c'est la voix divine qui lui répond en lui ordonnant de le laisser subsister'. A la fin du Livre des neuf roches (p. 147) cette voix lui déclare, avant de prendre congé de lui, que « pour cette fois B (ziio dieseme molle) il a assez écrit; la fois suivante (autobiogi'apliie, p. 72) c'est l'Ami de Dieu et non plus la voix qui lui parle et qui le contraint de reprendre la plume; enfin (p. 76) la voix divine, répondant, à une demande adressée à £Ami de Dieu, reprend la parole, lui défend d'anéantir son livre et ajoute qu'il ne sera plus contraint à l'avenir d'en écrire de semblables. Nous sommes donc en présence dans ces testes d'un seul et même phénomène psychique; l'auteur converse dans les trois cas avec une seule et même réalité intérieure, qui tantôt se révèle à lui comme la a voix divine o de sa conscience, et tantôt lui apparaît sous la forme concrète et objective de l'Ami de Dieu de l'Oberland. 1. L'expression do icuri mi'r zao fûrilonde gebeii, trûs fréquiitilo dani les dciiti de UerawĪD et du TAmi de Dieu, désigao toujours une révélslio diviDo. Vuir. pur exemple, tulobioRr., p. T(1 uud 'wart mir in rlieseoiB selbeu zuoge luo virsloode gelien leoinp. p. ifi 1 in dioaeute aelben taoge do warl mir aucli (jDOlletiborel) ; Livrt du einlj Aommrt, p. I33 ; duo warl mlr \n dieseme zuope zuo Tiralonda gebban ; Èpitré i la dirétifnU. p. iso ; Ist es din wUle, eo gip mir zuo vintoiide... do wsrt mir in eln«t ùbernâtùrlichon wiso luo vecatotide gebau ; Livre de» deux hommei, p. IDS : ieh begcre das du mir liûle zuo Terslondu gabesL. Camp. Hitloire île la fondation d« l'Itt-Verle. Beilràge, p. ils; autobiogr., p. Ti. iellre i, p. ib6, etc. La nature mima des iiiBlnidioaa que Merswin reçoit à celte page 7G de son aulobiogrephie, moatre d'tltleurs bien que c'est d'uue rdvétalion qu'il a'ugil.

96 LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE Les textes ne mènent pas au delà du point où nous soinnxes parvenus; mon étude historique est terminée. Et cependant il me faut encore répondre à une question qui se pose indubitablement pour le lecteur : comment se représenter dans ces conditions le développement intérieur de Merswin ? Je vais essayer de le faire, au risque de m'aventurer sur un terrain qui n'est pas le mien, en tenant compte des récents résultats de la psychologie, mais en priant le lecteur de distinguer soigneusement entre les faits constatés jusqu'à présent et Texplication forcément subjective de ces faits qui va suivre. Une série d'observations nous introduira le mieux dans cette nouvelle et dernière partie du sujet. 1. M. M..., négociant à Paris, légèrement anémique et pâle, 37 ans, s'est livré dans sa jeunesse à des rêveries solitaires dans lesquelles il se construisait des châteaux en Espagne. D'abord éphémères et changeantes, ses constructions se précisent : il parcourt une série de carrières fictives, celles d'ingénieur, de militaire, de marin, etc. Il se marie en 1877, a plusieurs enfants, devient chef d'établissement. Ses rêveries le reprennent. D'abord passagères et variables, elles acquièrent bientôt plus de durée et d'intensité, et se fixent sous une forme définitive. Voici son rêve. Il se fait construire à Chaville près de Versailles, à la lisière du bois, un pavillon entouré d'un jardin. Puis, nouvelles constructions; le pavillon devient un château entouré d'un parc, avec écuries, chevaux et pièces d'eau. Il vit là dans un parfait bonheur, en union illégitime avec une femme dont il a deux enfants ; l'ameublement intérieur est somptueux. Sa vraie famille et ses affaires, bien que prospères, ne l'intéressent plus. Il devient morose et silencieux, et commence à avoir des € absences», bientôt journalières, au bureau, dans le magasin, et même à table pendant le repas. Il reste alors immobile et souriant, sourd aux interpellations ordinaires ; il faut élever la voix pour obtenir une réponse. «Où est M. M...?» lui demande brusquement un visiteur qu'il n'a pas vu venir. Il se trouvait dans le moment même à Chaville, occupé à surveiller un tapissier qui modifiait l'arrangement d'une tenture. « Il est à Chaville », répond-il (parlant de lui-même à la troisième personne), et pris de terreur à cette révélation de son secret, il s'enfuit derrière une cloison de son magasin où il demeure dans un état d'anxiété

The text on this page is estimated to be only 17.95% accurate

QUESTION PSYCHIQUE extraordinaire. Rameau dans son appartement, il reprend son expression béate et son rêve. Ce rêve, il le continue même intérieurement pendant qu'il accomplit ses devoirs, avec une lucidité parfaite, les actes de la vie journalière et jusqu'à des opérations commerciales importantes, actes dont sa mémoire ne garde aucune trace. Il apprend avec étonnement que le dimanche matin 22 février 1887 il est allé avec sa femme à la messe à dix heures; il affirme avoir passé ce jour-là à Chaville et être allé dans la matinée à Versailles acheter des plantes vertes pour remplacer celles qui étaient mortes dans la salle à manger de son palais. Signes pathologiques : vertiges avant le repas, congestions céphaliques notamment au cervelet, ballonnement du ventre. Cet état dure quatre ans. Traité par le Dr Féré, M. M... parvient peu à peu à se soustraire à l'obsession de son rêve jusqu'à complète guérison ; mais longtemps encore il rencontre, en passant sur les boulevards, les objets d'ameublement dont il avait orné son palais; leur vue fait revivre aussitôt devant ses yeux la partie de l'appartement où il les avait placés (Dr Ch. Féré, Note sur la question de l'hypnotisme et du délire, in Revue de médecine, Paris, 1887. p. 882 ss.). — J'exprime à M. Ch. Féré ma vive reconnaissance pour le bienveillant concours qu'il m'a prêté dans toute cette partie de mon travail. Je dois notamment à son obligeance une série d'intéressantes observations et des expériences très concluantes faites sous mes yeux dans son service à la Salpêtrière. M. le Dr Charcot a bien voulu m'assurer dès 1886 de la possibilité de mon étude au point de vue psychologique et m'admettre à ses séances ; je prie l'illustre professeur d'agréer l'hommage respectueux de ma gratitude. 2) Félicité X., hystérique, possède depuis l'âge de quinze ans une sorte de double vie alternante. Sans cause connue elle éprouve une douleur aux tempes, tombe en torpeur et se réveille spontanément dans l'état second. Son caractère a changé ; ses facultés sont saines mais plus développées ; elle a des hallucinations ; ses sens ont acquis une finesse extrême ; les souffrances dont elle se plaint d'habitude ont disparu ; elle se souvient de tout ce qui s'est passé pendant sa vie normale et les états seconds précédents. Au bout d'un certain temps, nouvelle torpeur et retour dans l'état premier ; tout ce qui s'est passé dans l'état second est oublié ; elle recommence sa vie dans l'état premier au point précis où elle l'a quitté. Peu à peu la durée des périodes normales diminue et bientôt c'est

l'état second qui occupe presque toute l'existence ; il est devenu en quelque sorte l'état normal et persiste des trimestres entiers. Les crises de transition sont si courtes qu'elle peut les dissimuler à son entourage : un instant elle ferme les yeux et les rouvre dans un état différent. Signes pathologiques : hyperémies locales et passagères, accès de léthargie (D' M. Âxam, Un enjeu de didotisme de la vie; Le dédoublement de la personnalité ; La ilouble

98 LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. conscience ; La double personnalité in *Revue scientifique*, Paris, mai et septembre 1876, p. 481 et 265; août 1878, p. 193; mars 1879, p. 843). 8) M^m* B. L., hystérique et très myope, est somnambule depuis sua enfance. Pendant qu'elle coud le soir avec ses ouvrières, elle incline subitement la tête vers la table, la relève, et se trouve être une autre personne. Plus de myopie ; elle ôte ses lunettes et se place à un endroit moins éclairé pour travailler ; elle enfle une aiguille sous la table et assortit des nuances dans l'obscurité (nyctalopie). L'acuité de ses sens est extrême; ses facultés, l'intelligence et la mémoire surtout, sont eztraordinairement développées. Son langage a changé ; elle parle nègre. Son caractère aussi : naguère timide et réservée, elle s'est enhardie et fait à son médecin des confidences dont elle sait que « l'autre », « la fille bête », ne les ferait pas; elle prie son médecin de ne pas lui en parler. Elle parle, en effet, d'elle-même dans rétat premier à la troisième personne, comme d'une autre individualité bien moins douée qu'elle. L'accès revient presque tous les soirs. Restée seule, M^m® R. L. remonte dans sa chambre, continue son travail dans l'obscurité, se couche et s'endort d'un sommeil d'abord agité puis tranquille. Elle se réveille le lendemain dans l'état normal et s'étonne de voir sa besogne achevée. Tout souvenir de l'état second est aboli ; dans cet état au contraire sa mémoire embrasse toute sa vie (D' Dufay, La notion de la personnalité, in *Revue scientifique*, Paris, juillet 1876, p. 69). 4) Une jeune fille d'un esprit cultivé mène parallèlement et pendant plusieurs années deux existences absolument différentes, surtout au point de vue intellectuel. Dans l'une d'elles, elle a une écriture charmante, possède telles connaissances, entretient telles relations ; dans l'autre, son écriture est indéchiffrable, elle ignore ce qu'elle savait naguère, mais possède des aptitudes nouvelles (D' Warlomont, Louise Lateau, Bruxelles, 1875, p. 114). 5) La femme B. possède jusqu'à trois états de conscience différents; elle se détripie. Dans le second état elle s'appelle Léontine ; hypnotisée à nouveau dans cet état, elle entre dans le troisième et s'appelle Léonore. La femme B. est sérieuse ; Léontine est d'une vivacité exubérante ; Léonore redevient sérieuse. La femme B. ignore absolument l'existence de Léontine et de Léonore, comme Léontine celle de Léonore. Cette dernière connaît et Léontine et la femme B., mais se distingue d'elles comme de deux personnes différentes. Léontine connaît la femme B., mais se distingue d'elle également en l'appelant « l'autre » , ou bien € une bonne femme qui

n'est pas moi ; elle est trop bête » . Léontine réunit tous les phénomènes psychiques de l'état second pour en former l'histoire déjà loig^{ue} de sa vie ; elle attribue à la femme B. tous ceux de l'état de veille; la différence des personnalités est nettement accusée. Un jour Léontine promet à M. Janet de lui écrire certains

The text on this page is estimated to be only 20.56% accurate

Lk QUESTION PSYCHOLOGIQUE. détails de sa vie. C'est la femme B. (état normal) qui exécute l'ordre, mais à son iusu ; d'une inain elle continue à tenir son tricot, de l'autre elle écrit une lettre promise, mais d'une manière automatique, tout en fredonnant une ronde; en réalité c'est le personnage somnambulique qui se trouve à l'état latent dans la femme B., Léontine, qui écrit la lettre, et la femme B. bien qu'éveillée n'est que son instrument passif; elle ne sait ni ce qu'elle écrit ni même qu'elle écrit ; la promesse faite par Léontine est devenue pour elle un ordre auquel elle obéit inconsciemment, par autosuggestion, M. Janet, survenant sans être entendu, lui enlève le papier; elle se retourne et assure n'avoir rien écrit, mais avoir continué à tricoter. M. Janet reçoit ainsi d'elle de nombreuses lettres, toutes signées Léontine et que Léontine seule reconnaît avoir écrites : tel D' Gibert en reçoit également. Un jour, une seconde lettre, d'un caractère tout différent et signée Léonore, se trouve jointe à la première ; Léontine n'en sait rien, mais dans le troisième état Léonore la reconnaît aussitôt pour son œuvre. Léontine a des rêves et des hallucinations. Un jour qu'elle parle avec volubilité à M. Janet, elle entend une voix lui dire de se taire. Effrayée elle court à l'armoire pour voir s'il ne s'y cache personne. Sitôt que Léonore reparait, elle déclare à l'observateur : • C'est moi qui lui ai dit de se taire ; je voyais bien qu'elle vous ennuierait. Le personnage somnambulique que Léontine a sous son tour portait en elle, s'était manifesté sous la forme hallucinatoire d'une voix (Pierre Janet, *Le somnambulisme et la mémoire*: dans le *Gomnambulisme* in *Revue philosophique*, Paris, mars 1888, p. 238), Comparer le cas du sujet H. R., écrivant inconsciemment, dans l'état naturel, des lettres dont on lui a enregistré le texte quelques jours auparavant dans l'état somnambulique (Ibid., avril 1886, p. 428). 6) 1* jeune Janicaud, à l'école normale de la Creuse, entre presque chaque soir en somnambulisme, après une heure ou deux de sommeil normal. Il se lève, va travailler dans l'étude obscure ou se promener dans le jardin, puis se recouche. Sauf le timbre de sa voix quand il chante ou répond aux questions qu'on lui adresse, il a toutes les apparences de l'état de veille. Naturellement timide et embarrassé, il s'enhardit alors, devient plaisant et parle avec la plus grande facilité ; son style est bien meilleur que dans l'état de veille. Un jour il apporte au directeur, à 10 heures du soir, une longue lettre qu'il vient d'écrire dans l'obscurité en cinq minutes au plus, sans rature

ni surcharge; elle doit partir par la dernière levée. Un autre jour, le directeur ayant indiqué à l'avance le sujet de la composition du lendemain, J. se dresse sur son lit vers 10 h. 30, prend un crayon et une feuille qu'il appuie sur le traversin, et le bonnet de coton enfoncé jusqu'au menton, couvre en quelques minutes les deux pages d'une écriture très lisible. L'activité de ses facultés est alors extraordinaire. Sa mémoire»

100 LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. est assez rebelle dans Tétat normal ; mais dans Tétat second, il sait réciter sans omettre une syllabe cinq à six pages d'histoire qu'il vient d'étudier dans son lit. Au réveil il n'a plus aucun souvenir de ce qu'il a fait, récité et lu pendant son accès ; mais, rentré en somnambulisme, il se souvient parfaitement de ce qui s'est passé pendant les accès précédents ; il connaît également les événements de sa vie normale. Il passe du sommeil au somnambulisme et rentre par le sommeil dans l'état normal, sans se douter de la modification qui a lieu pendant la nuit (D' Dufay, *La vision mentale ou double vue*, in *Bévue philosophique*, Paris, février 1889, p. 205). 7) Une jeune fille élevée dans le pays de Galles parle dans un accès de délire une langue inconnue à son entourage ; c'était le gallois, qu'elle avait complètement oublié, et dont elle ne put plus dire un mot après sa guérison. — Une fille complètement illettrée récite dans un accès de délire de longs morceaux de latin, de grec et d'hébreu ; élevée dans le presbytère de son oncle, savant pasteur, elle l'avait entendu réciter dans ces différentes langues des textes dont le souvenir s'était réveillé en elle après bien des années (Taine, *De V intelligence*, Paris, 1870, I, p. 149, 150). — Les prophètes cévenols s'exprimaient dans leurs extases non en provençal, leur dialecte habituel, mais en français, quelque étrangère que leur fût cette langue dans l'état normal. Les moins doués d'entre eux citaient alors la Bible « comme s'ils l'eussent sue par cœur » (Misson, *Théâtre sacré des Cévennes*, Londres, 1707, p. 14, 19, 31). — Le D^{'''} Wildermuth, aliéniste à Stuttgart, me cite obligeamment le cas d'un pensionnaire de l'asile de Gœppingen dont la conscience présentait trois états différents, et paraissait ainsi divisée en trois personnes distinctes qui se querellaient sans cesse, chacune dans sa langue, en bon allemand, en dialecte suisse et en français. 8) M^{''}* G..., hystérique, pensionnaire à la Salpêtrière, était venue avec quelques camarades tirer le cordon de sonnette du D['] Féré, le 17 août 1886, pour s'amuser. Le lendemain, devenue par suggestion hypnotique M^{''}* C... son amie, elle s'écrit à elle-même sous mes yeux la lettre d'avertissement suivante : « Tu sais qu'il faut demander excuses à M. Féré, ou sinon on te mettra à la porte sur-le-champ. Je te termine ces deux mots en t'embrassant de tout cœur, ma petite amie G... — C... pour la vie. » Au réveil, elle ne reconnaît ni sa lettre ni son écriture. 9) « J'ai vu une personne qui en causant, en chantant, écrit sans regarder son papier des phrases suivies et même des pages entières, sans avoir

conscience de ce qu'elle écrit. A mes yeux, sa sincérité est parfaite. Or elle déclare qu'au bout de sa page elle n'a aucune idée de ce qu'elle a tracé sur le papier; quand elle les lit, elle en est étonnée, quelquefois alarmée. L'écriture est autre que^ l'écriture ordinaire. Le mouvement des

The text on this page is estimated to be only 18.20% accurate

LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. 101 doigts et du crayon cat
raïde et semble automatique. • (Taine, De Vinteuille, 3^e édition, préface
p, 16 et 17.) 10) L'écriture d'un homme varie d'une manière surprenante
suivant l'âge et le caractère des personnes dans lesquels il se trouve
transporté par suggestion. J'ai devant moi cinq dictées d'un même teste
faites en juillet 1888 par le D^r Féré au somnambule C..., questionnaire ^
Bicêtre, C'est une lettre imaginaire, écrite par Louis XVI et Malebranch.
Dans l'état normal, l'écriture est de grandeur moyenne, très régulière; dans
le rôle de Louis XVI, L'écriture gagne en ampleur ; VL de la signature
affecte une forme nouvelle et caractéristique qu'on retrouve réellement dans
la signature du roi, ainsi que dans certains écussons des palais de Versailles,
Dans le rôle de jeune fille, elle devient d'une finesse et d'une élégance
particulières. Changé en enfant de huit ans, C... trace des lettres énormes et
massives. Devenu octogénaire, il écrit d'une main tremblotante qui fait
ressembler ses traits au tranchant d'une scie. — Les écritures obtenues de
deux autres sujets dans les personnages d'Harpagon, du paysan Jean Pierre,
d'un vieillard et de Napoléon à Waterloo, et reproduites dans la Revue
psychophtique (II. Ferrari, J. Ilérick et Ch. Hicliet, La psychionnalité et
l'écriture, avril 1886, p. 414; G. Koateau, A propos de graphologie, février
1886, p. 133), présentent les mêmes caractères, dont l'explication est du
domaine de la graphologie. 11) L'activité créatrice du romancier est parfois
involontaire, inconsciente, une vision immédiate de l'histoire qu'il crée. Un
poète parcourt l'histoire d'une contrée qu'il a visitée et qui l'a frappé par sa
beauté ; subitement il voit se présenter devant lui la figure d'un jeune
homme qu'il ne connaît pas, qu'il appelle V., et dont le caractère et la vie
sont ouverts devant lui comme un livre. L'histoire de V., qui n'a jamais
existé, apparaît devant son esprit, insérée à l'histoire de la charmante contrée,
et avec toutes ses péripéties, comme une image qui sortirait du brouillard. Y
a-t-il une partie obscure, une lacune dans le tableau, le poète n'a qu'à
regarder pour voir aussitôt l'image se préciser et se compléter. Bien plus, il
reconnaît cette image pour l'avoir déjà vue ; sa création lui fait l'impression
d'un souvenir (J. Kreyher, Die mystischen Erbeirtnungen
des Seelenlebens, Stuttgart, 1881, I, p, 54). — Ce souvenir peut même
prendre la forme concrète d'un texte qu'on n'aurait plus qu'à copier : • Je
rêve » que je feuillette un album; l'auteur est devant moi. Je loue d'abord;

mais en tournant les pages, je commence à critiquer les dessins qui me paraissent de plus en plus mauvais. J'imagine ainsi un article à faire. Tout à coup, dans le même rêve, je crois l'avoir fait, avoir déjà eu l'album entre les mains il y a un an, et en avoir parlé dans tel journal, à telle page; je vois l'article, trente ou quarante lignes, à la troisième colonne de la page », etc. (Taine, *De l'intelligence*. Paris, 1870, II, p. 194).

102 LA. QUESTION PSYCHOLOGIQUE. 12) Le cas du prisonnier de Mayence montre quel degré de fixité une image mentale de ce genre peut prendre. Il écrit une lettre sur des feuilles superposées qu'on lui enlève successivement sans qu'il s'en aperçoive, puis signe au bas de la dernière feuille, et sur cette page entièrement blanche se met à corriger son texte en relisant ligne par ligne à voix basse ; les virgules et les lettres qu'il ajoute correspondent à des lacunes sur les feuilles enlevées. Ses accès reviennent à peu près toutes les semaines et durent de 15 à 30 heures. C'est par les « jeux intérieurs » qu'il voit; une allumette enflammée, qui lui brûle presque les sourcils, n'est point perçue par la rétine. (D^r Despine, *Étude scientifique sur le somnambulisme* y Paris, 1880, p. 362). — Le D^r Despine cite encore le cas d'un ecclésiastique qui se levait la nuit endormi et rédigeait ses sermons. Il avait les yeux fermés, relisait couramment dans l'obscurité tout ce qu'il avait écrit, corrigeant ses phrases, raturant les mots qui ne convenaient pas. On interpose un corps opaque entre sa figure et son papier : il n'en continue pas moins à écrire, à relire, à faire ses corrections avec la même netteté (Ibid., p. 152). Ces quelques observations suffisent pour nous laisser entrevoir de quel genre a pu être la vie psychique de Merswin, dans les limites où elle se trouve circonscrite par les textes. Sa conversion commence par un accès de lévitation parfaitement caractérisé. Il ne sent plus le poids de son corps, devenu subitement d'une légèreté extrême; il fait plusieurs fois le tour de son jardin en planant dans les airs (de Rochas, *La lévitation*, in *Revue scientifique*, sept. 1885, p. 336 ss.). Un an après, accès contraire de paraplégie. La moitié inférieure du corps lui paraît tuméfiée, plus volumineuse et plus lourde qu'à l'ordinaire ; il ne peut plus remuer. De pareils troubles de la sensibilité musculaire sont des symptômes d'une affection du système nerveux (Th. Ribot, *Les maladies de la personnalité*, YsLvis, 1885, p. 36). Une voix divine lui annonce que l'accès de paraplégie va prendre fin (autobiographie, p. 64) ; un autre jour, elle prédit à r « Ami de Dieu y> la formation, sur le côté gauche de la poitrine, d'une enflure qui persiste pendant une semaine (lettre 13, p. 317). Il est possible à l'homme, dit le D^r Liébaut (*Du sommeil et des états analogues considérés au point de vue de l'action du moral sur le physique*, Paris, 1886, p. 140, 157 à 159 ; comp. Kreyher, o. c, p. 108 et 109), de ressentir pendant le sommeil

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

L\ OUESTIOK PSYCHOLOGIQUE. 103 un travail de reparation organique ou d'incubation morbide imperceptible dans l'état de veille, sensation prémonitoire qui peut devenir le point de départ d'un rêve ou d'une hallucination ; il est aussi possible au donneur de faire congestionner inconsciemment des parties circonscrites de la surface cutanée, constriction du tissu capillaire qui peut être portée jusqu'à l'exsudation sanguine des stigmatisés. Nouvelles angoisses et nouveaux accès de paralysie chez Merwin avant la fondation de Rile-Verte ; fréquents retours, pendant les trente dernières années de sa vie, de la « grande maladie mystérieuse dont il n'est guère possible de parler, de l'oppression générale » qui étreint son corps (lettre 19, p. 33 ! ; Livre des neuf roches, p. 9). Nombreux accès de céphalalgie ; il souffre de la tête au point de craindre pour sa raison (autobiographie, p. 61). A tout moment il se sent pris de faiblesse, il croit qu'il va mourir. Il mène un genre de vie singulièrement débilitant, évite toute occasion de sortir, se nourrit à peine, s'inflige toutes sortes de macérations, se fait saigner fréquemment jusqu'à ce que syncope s'ensuive. Après quelques années de ce régime il se sent à tel point épuisé que sa famille lui interdit en 1350 le voyage de Rome, et qu'il s'effraie lui-même de son état de faiblesse et de maigreur.

Autant d'indices d'un état physiologique profondément troublé, auquel il ne sera pas étonnant de voir correspondre un état psychologique anormal lui aussi. Il ne peut être question chez Merwin, j'ai hâte de le dire, d'une affection mentale altérant la rectitude de son jugement. Une pareille supposition est exclue par les textes de la manière la plus formelle. D'un bout à l'autre de sa vie il apparaît comme un homme de sens rassis, ennemi de toute exagération intellectuelle comme de toute extravagance pratique, qui, s'il se laisse entraîner par certains côtés de sa nature aux ardeurs d'un mysticisme maladif et aux jugements absolus du pessimisme, s'efforce toujours de réagir contre cette tendance en venant d'une ferme suggestion qui ne le quitte pas et qui se manifeste notamment dans les différents actes de sa vie extérieure.

10 i LA QUKSTIOX PSYCHOLOGIQUE. Nature

exceptionnellement impressionnable, il souffre plus que d'autres de la corruption très réelle de l'Église de son temps et la a: voix divine y> lui en trace un tableau singulièrement sombre dans les Neuf roches; mais ce n'est là, ce que le P. Denifle n'a pas vu, qu'un côté du jugement qu'il porte sur son époque : r a homme » s'efforce d'atténuer le rigorisme de la « voix », relève les exceptions qu'il peut découvrir à ses généralisations, s'efforce d'établir qu'il est encore des chrétiens dignes de ce nom dans les différentes classes sur lesquelles la voix lance Tanathème ; il envisage même à un certain moment cette sévérité comme un péché, et prend la résolution de considérer à l'avenir son prochain non plus tel qu'il est, mais tel qu'il peut devenir encore par la pénitence (autobiographie, p. 74). Sévérité tempérée par la miséricorde, telle est l'impression que nous laisse son jugement sur la chrétienté dans ses écrits de Tan 1352 *. Il veut devenir ermite dans un bois ; mais son bon sens rejette aussitôt ce désir. Il ruine sa santé par l'ascétisme, mais il ne tarde pas à entendre le cri de sa nature qui proteste, et il renonce à ses exercices pour vivre comme un chrétien ordinaire. Il se règle d'après des visions et des songes, mais il répète à tout moment qu'il ne faut pas se fier aveuglément à ces sortes de révélations, parfois trompeuses. Il donne sa fortune à Dieu, mais il sait en faire un meilleur usage que de la distribuer aux mendiants des rues ou de fonder un couvent de plus ; il continue à l'administrer en qualité de a trésorier » de Dieu, prêt à l'employer à telle fin qu'il plaira à son céleste « suzerain y> de lui indiquer, et il la dépense à fonder et à doter une maison de refuge pour ses semblables dans les temps 1. C'est ce que J. Gôrres a déjà entrevu dans le jugement qu'il porte sur l'auteur des Neuf roches : Hier (in dem Bûche von den ueun Felsen) isl ailes objektiv ; es wird Gericht gohalten iibbr die ganze Christonheit, iiber aile Stânde und Geschlechler ; die Sache selbst rodet, oder vielmehr Gott redet, und was Er spricht, widerhallet sich bewâhrend in dem Gewlssen Aller und Jeder. Der Seher ist gieichsam uur calamus scribae, und auch dies ungern genug. Er darf also hier nicht hervortreten, sich nicht namhaft machon, dass uicht die 'ernste, strafende Wahrheit durch seine Persônlichkeit in gehâssigom Lichte erscheine. Nur flehen darf er um Schonung, utn Erbarmung fiir die arme Christonheit (introd., p. xvij).

The text on this page is estimated to be only 21.10% accurate

LA IJL'EÂTION PSYCHOLÛtilCIUE. 105 I I graves oCi l'on vit. La même modération, la même sagesse pratique se manifeste dans les règlements qu'il donne à la maison de l'Ile-Verte en vue de sa destination particulière et que les Johannites ont acceptés sans difficulté, dans les conseils aussi prudents que discrets qu'il offre à Jean de Schaftolsheim, aux prêtres de l'Ile-Verte, à Nicolas de Laufen, aux Johannites. Il engage Jean de Schaftolsheim à ne pas s'effrayer de ne pas recevoir les « grâces surnaturelles du Saint-Esprit » et à persévérer dans le renoncement ; il l'invite à calmer les scrupules que lui causait la possession de quelques livres et de quelques deniers en se soumettant, dans l'interprétation de son vœu de pauvreté, à l'avis de ses supérieurs; il n'ose décider si le vicaire général du diocèse de Strasbourg doit accompagner ou non son évêque à Cologne et retient son jugement sur ce point. Il exhorte les prêtres séculiers de l'Ile-Verte au support mutuel, à l'apaisement de leurs discordes par la soumission à tel chef qu'il leur conviendra de choisir parmi eux. Il conseille à Nicolas de Laufen, dont la situation comme prêtre séculier était devenue difficile à l'Ile-Verte depuis l'arrivée des Jolians, d'entrer dans l'ordre de saint Jean ; mais connaissant son attachement à l'Ile-Verte et son désir de mener une vie tranquille et contemplative, conformément au caractère de la maison, il lui offre de conclure en dehors de lui, avec ses futurs supérieurs, un arrangement d'après lequel il ne serait ni éloigné de Strasbourg ni chargé d'aucune fonction dans l'ordre, ce qui lui permettrait de prononcer sans restriction son vœu d'obéissance tout en étant rassuré sur l'avenir; Nicolas de Laufen n'eut qu'à se féliciter dans la suite d'avoir accepté cette proposition (lettre 6, p. 299). Quand les Johannites parlent d'agrandir le chœur de leur église, c'est encore lui qui trouve le plan de construction le plus pratique, celui qui est exécuté finalement; mais il met si peu d'obstination et d'attachement à faire prévaloir son idée, comme on l'a prétendu, qu'il commence par dépenser 200 florins « par affection pour le commandeur » qui avait une construction beaucoup plus somptueuse, bien qu'il

106 LA. QUESTION PSYCHOLOGIQUE. desapprouve son projet; puis[^] devant l'impossibilité matérielle de persévérer dans cette voie, lorsque son propre plan paraît s'imposer, il Texaiuiiie à nouveau, le modifie en même temps que le commandeur modifie le sien, soumet à T c Ami de Dieu ^ les deux plans ainsi transformés, donne même pendant quelque temps, au détriment de sa propre autorité à Tlle- Verte, la préférence au plan du commandeur par la bouche de ce mystérieux personnage, et enfin revient à la forme première de son propre plan, qui était décidément le meilleur et le moins coûteux. Lors du schisme, il donne à Henri de Wolfach et à Conrad de Brunsberg le conseil sensé de régler leur conduite ecclésiastique sur celle de Tordre entier pendant la captivité du grand-maître Jean d'Hérédia, retenu prisonnier par les Turcs à Corinthe. Il exhorte sans cesse les Johannites à Tobéissance envers le commandeur ; par égard pour celui-ci, il leur recommande, en leur envoyant son Livre des cinq hommes, de ne le lire qu'après en avoir obtenu Tautorisation de leur supérieur. Enfin quand il s'apprête à t-erminer sa vie dans la « captivité divine », il commence prudemment par s'imposer une forme moins rigoureuse de la réclusion, quitte à rendre son genre de vie plus sévère si rien ne s'y oppose à l'Ile-Verte et s'il s'y sent poussé intérieurement, comme ce fut le cas immédiatement après. Une pareille conduite et un pareil langage dénotent chez un homme la pleine et entière possession de ses facultés spirituelles. Ce qu'on appelle état second, variation de la personnalité dans le somnambulisme spontané ou provoqué, est un état psychologique particulier qui assurément peut amener, en s'exagérant, la dissolution du moi dans la démence (tel est le cas du pensionnaire de Gœppingen qui se sentait être simultanément trois personnes distinctes, et du malade qui se croyait composé de deux individus, dont l'un était au lit, tandis que l'autre se promenait; voir Th. Ribot, Les maladies de la personnalité, p. 40), mais qui se trouve situé encore en deçà de la limite où commence ce genre d'aliénation. Le rêve en est la

The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate

LA 0DB8TION PSTCHOTiOGIUB. 107 I forme élémentaire, première dissociation qui s'opère entre le moi et une série particulière d'idées, émergeant du fonds mémorial sous forme d'images objectives et donnant rillusion de sensations véritables. A l'état de veille il a'sppella l'hallucination. Que le moi, au lieu d'être simple spectateur de son rêve ou de sou hallucination, en devienne l'acteur, qu'il vive son personnage au lieu de le regarder vivre, qu'il rentre ensuite dans l'état normal de veille pour reprendre bientôt après la suite de son rêve sous cette forme active, et il se produira chez lui l'alternance entre l'état premier et l'état second ou le dédoublement de la personnalité, c'est-à-dire la variation de la forme contingente, extérieure du moi, comprenant le nom, l'âge, le domicile, le genre d'activité, la position sociale, etc. ; le moi lui-même n'en est pas atteint dans son unité fondamentale (Paul Janet, La notion de la personnalité, in Revue scientifique, Paris, juin 187b, p. 574). Ce n'est là au fond qu'une variété du rêve, mais une variété pathologique, puisqu'elle aboutit à créer dans les états de conscience du sujet deux centres d'association ou deux mémoires, qui parfois sont complètement distinctes l'une de l'autre (voir le cas de la dame américaine chez Taine, De tintcliignce, Paris, 1870, I, p 180), parfois aussi s'emboîtent en quelque sorte l'une dans l'autre, la première embrassant la totalité des états de conscience, la seconde seulement un groupe restreint de ces états, lesquels se séparent des autres par suite d'un triage naturel et s'unissent entre eux comme les anneaux d'une chaîne qui se rejoignent (Th. Ribot, Les maladies de la mémoire, Paris, 1881, p. 8'2). L'altération psychique du sujet se réduisant ainsi à la seule dissociation des états de conscience conservés par la mémoire, à l'apparition d'un second état de veille et d'activité consciente parallèle au premier, il est naturel que le jeu normal de ses facultés n'en tioit affecté ni dans un état ni dans l'autre. La puissance intellectuelle paraît au contraire exaltée dans ces cas; de la ce* prodiges de mémoration, ces passages de cinquante vers ajipris après une seule lecture, ces instructions

108 LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. catéchétiques répétées mot pour mot, ces reviviscences de langues oubliées, ces travaux exceptionnellement difficiles, compositions littéraires, problèmes de mécanique et même opérations chirurgicales, exécutés dans l'état de veille somnambulique, mais dont l'auteur n'a gardé aucun souvenir, une fois rentré dans l'état normal (D' Warlomont, p. 113, 116; D' Despine, p. 106 ; Th. Ribot, *Les maladies de la volonté*, Paris, 1883, p. 95, 139; D' Liébaut, p. 91). A la surexcitation de la vie psychique correspond une suractivité des fonctions organiques ; la respiration et la circulation s'accroissent, la fonction génitale s'exalte (tentations impures si fréquentes chez Merswin et l'ami de Dieu »), et malgré une grande dépense de forces, l'individu ne ressent aucune fatigue (Th. Ribot, *Les maladies de la personnalité*, p. 64, 65). Les contradictions inhérentes à la nature humaine, les deux âmes qui demeurent dans notre poitrine selon le mot de Goethe, les deux lois qui se combattent dans notre âme selon celui de saint Paul, antagonismes que les romanciers et les poètes excellent à mettre en relief dans leurs drames, peuvent contribuer puissamment à produire le dédoublement de la personnalité chez un sujet qui s'y trouve prédisposé, et donner à ce phénomène psychologique un haut intérêt moral et religieux. Suivant que tel ou tel élément de notre personnalité prime les autres, elles engendrent déjà dans la vie quotidienne des transformations momentanées et partielles du moi, dont la banalité nous dissimule l'importance philosophique, mais entre lesquelles et les états plus graves dont il est question ici il n'existe qu'une différence de degré (Th. Ribot, *ibid.* p. 69 à 79)*. Le phénomène de la double personnalité ainsi défini me paraît être la solution naturelle et satisfaisante. Voir aussi, sur toute cette partie du sujet, Pierre Janet, *L'automatisme psychologique*, Paris, 1889, p. 117 : Les diverses existences psychologiques successives; modifications spontanées de la personnalité ; p. 205 : Le caractère des individus suggestibles ; p. 223 : Les actes subconscients ; p. 305 : La désagrégation psychologique; p. 314 : Les existences psychologiques simultanées; p. 324: Les existences psychologiques simultanées comparées aux existences psychologiques successives ; p. 444 : La faiblesse et la force morale.

The text on this page is estimated to be only 20.40% accurate

santé du problème psychologique qui se trouve posé par nos textes. Les écrits (le l'aniSââ permettent d'entrevoir la genèse de la seconde personnalité ou de « l'Ami de Dieu » dans la vie psychique de Merswin. J'ai déjà relevé chez lui, dans l'étude de son style, la tendance à substituer le dialogue au discours indirect, c'est-à-dire à se diviser, au milieu de sa relation, en un sujet qui écoute et en un objet qui parle; c'est là un indice d'une disposition au dédoublement de la personnalité qui n'est pas à négliger. J'ai signalé en outre l'absence complète d'énergie que révèle son style : même affaiblissement de la volonté, même aboulie dans toute sa vie spirituelle. Son caractère est d'une mobilité extrême; des périodes de joie délirante alternent pendant sa conversion avec des périodes d'horrible souffrance et de désespoir. Son intelligence est débordée à tout moment par un flux incoercible d'idées qui s'imposent à elle sous forme d'images mentales ; réagir contre cette exubérance cérébrale, contre ces obsessions lui est impossible. Voici des « images étranges » qui lui apparaissent contre son gré ; plus il s'oppose à elles, dit-il, plus il en vient; il lui faut « endurer » (usliden) ces images aussi longtemps qu'elles persisteront dans sa pensée, endurer « toutes les créatures, pures et impures, » c'est-à-dire toutes les formes d'êtres imaginables, qui passent comme un torrent devant son esprit ; il lui faut « voir tous les vices de la création, malgré la douleur que ce spectacle lui cause, voir tous les tableaux du Livre des neuf roches passer et repasser devant ses yeux, malgré ses résistances. C'est là une maladie de la volonté parfaitement caractérisée, maladie qui réduit l'homme à l'état de passivité vis-à-vis de ses propres créations intellectuelles, et le scinde ainsi en deux êtres dont l'un subit irrésistiblement l'action de l'autre (Th. Ribot, *Les maladies de la volonté*, p. 49, 98, 112). Ces images mentales se présentent à l'esprit de Merswin avec toute l'objectivité de réalités concrètes. L'une d'elles offre ici un intérêt particulier, celle qui

110 LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. termine la gigantesque vision de la montagne aux neuf roches et du monde captif sous le filet de Lucifer : c'est l'image idéale de TAmi de Dieu^ travaillant sous le filet au salut de ses semblables. Nous touchons ici au point de départ du dévelopl)ement psychique particulier de Merswin : il entrevoit l'Ami de Dieu au centre de son activité missionnaire dans le monde. Cet Ami de Dieu est monté sur la neuvième roche^ il est parvenu jusque devant la porte de V ^ origine ^ ; mais il est redescendu volontairement sous le filet pour secourir ses frères, et il lutte à présent au sein de la chrétienté contre toutes les puissances du mal : il a déjà toute une histoire. Le récit de sa conversion, celui de ses rapports avec les amis de Dieu de son pays, avec différents chevaliers, avec les recluses de Vérono, avec le maître de l'Ecriture sainte, etc., ne sont que les développements de cette donnée première. Mais il ne se contente pas d entrevoir l'Ami de Dieu dans son activité missionnaire; il se met à vivre lui-même le personnage qu'il a créé, dans le cadre historique et géographique où il l'a placé. Nous rencontrons en effet chez lui le sentiment très prononcé de sa propre vocation missionnaire. Dès le début de sa conversion il veut aller chercher une mort glorieuse en évangélisant les païens. Puis c'est à la chrétienté même qu'il veut consacrer ses forces, prêcher à ses semblables, la plume à la main, l'évangile mystique de Tamitié divine. Mais alors deux hommes apparaissent en lui, le courageux missionnaire inspiré de Dieu et le bourgeois timide et illettré ; le critique impétueux et acerbe des vices de la chrétienté, et l'indulgent et paisible ami de Dieu et des hommes ; la « voix :ù qui commande d'écrire le livre et V (c homme y> qui s'y refuse. Un moment, c'est la conscience missionnaire personnifiée par la « voix » qui l'emporte sur les résistances de l' <(homme » ; le livre s'achève : il est destiné à « tous les chrétiens » ; l'auteur sait que la lecture en sera souverainement utile à quiconque le parcourra; et puis, défection inattendue, il le cache pour le reste de ses jours : la timidité de l' « homme », la crainte de voir le nom

The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. 111 de l'auteur du public, l'a emporté sur le sentiment du devoir missionnaire exprimé par la « voix ». Alors apparaît l'Ami de Dieu ; il tient le même langage que la voix céleste à l'homme ; il le pousse à écrire un nouveau livre, l'autobiographie ; même résistance de Merswin, un ordre formel de l'Arche de Dieu. La conscience du devoir missionnaire, qui parle à présent par la bouche de ce personnage, triomphe encore une fois des résistances de Merswin ; l'autobiographie s'achève ; elle aussi est adressée à tous les chrétiens », et puis, nouveau triomphe de la timidité et de l'humilité de l'auteur, elle est mise sous scellé et va rejoindre les Neuf roches (fut le Livre des bannières) dans leur cachette, l'et ce n'est que trente ans plus tard qu'on l'y découvrira. Ensuite, Merswin rentre dans l'ombre pendant une quinzaine d'années, jusqu'à la fondation de l'Ile-Verte. Mais dans cet intervalle on apprend dans les cercles pieux de la ville qu'un Ami de Dieu demeure dans l'Oberland, un homme d'une activité missionnaire infatigable, qui écrit en 1356 l'Épître à la chrétienté, qui envoie ses conseils à toutes les âmes travaillées qui s'adressent à lui ; plus tard les Johannites reçoivent de Merswin toute une littérature venue de l'Oberland, prédication écrite du mystérieux missionnaire. Qu'est donc devenue, demanderons-nous, chez Merswin, l'activité spirituelle et littéraire si intense avant 1353, et qui s'arrête alors comme par enchantement ? Qu'est devenu chez lui le besoin d'activité missionnaire, naguère encore si impérieux, et à présent disparu sans traces ? La réponse, me paraît-il, s'impose : c'est dans le personnage de l'Ami de Dieu, dans une seconde personnalité, que Merswin a continué son activité littéraire et donné satisfaction à son besoin d'activité religieuse, en parcourant idéalement une carrière de missionnaire qu'il n'avait pas l'énergie de parcourir dans la réalité, l'homme des Neuf roches continue à vivre en Merswin : la « voix » (qui prend congé de l'homme et déclare qu'elle ne lui parlera plus, revit sous une forme nouvelle dans l'Ami de Dieu, comme le veulent nos textes {voir plus haut, p, 95) .

112 LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. Le troisième et dernier moment de cette évolution psychique n'est qu'un complément du premier.. Il ne suffit pas à Merswin d'entrevoir TAmi de Dieu dans son activité lointaine ; il entre en rapport direct avec lui. Il y est poussé par une contrainte irrésistible, le besoin de communiquer à autrui les merveilles de sa vie spirituelle, qu'il lui est interdit de révéler à aucune créature humaine. Sitôt que l'Ami de Dieu paraît, la défense est levée, c Tout homme, dit le D' P. Radestock {Génie und Wahnsimi, Breslau, 1884, p. 21), éprouve le besoin de traduire ses idées et ses sentiments en paroles ou en actes. L'artiste, le génie pratique manifestent leur pensée par l'action; le poète, l'homme religieux se soulagent par la confession : alors seulement le calme rentre en eux. Quand cet allègement n'est pas possible, l'oppression intérieure va en augmentant et peut mener à la folie. Ce danger est surtout grand chez les natures silencieuses, disposées à garder secrets les sentiments et les émotions qui les. consomment, ou décidées à les taire parce qu'elles n'osent ni ne peuvent les révéler. » Nous avons rencontré ce phénomène psychologique chez Hildegard et Elisabeth de Schoenau. Dès la seconde année de sa conversion, Merswin trouve intolérable le fardeau du secret qu'il porte en lui. « Dieu ne me permet pas de parler à qui que ce fût, ni de quelque manière que ce fût, des horribles souffrances que j'endurais. Je ne pus m'en plaindre à personne ; je dus les porter seul, les supporter seul jusqu'au bout, sans secours ni consolation d'aucune sorte i> (autobiographie, p. 68). Il continue à gémir sous ce fardeau jusqu'à la fin de la quatrième année; alors seulement arrive le soulagement : T Ami de Dieu paraît devant ses yeux, et il lui fait son récit. C'est la nécessité psychologique éprouvée par Merswin de se révéler à autrui, alors qu'une pareille révélation de lui-même lui était interdite dans la vie réelle, qui a amené le mystérieux missionnaire dans sa maison, évidemment sous la forme d'une image mentale ou d'une hallucination. L'Ami de Dieu s'est encore souvent présenté à lui sous cette forme dans la suite; Merswin a con

The text on this page is estimated to be only 20.94% accurate

LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. 113 I I I I vei-sé avec lui comme Elisabeth de Schœuau avec son ange familial, comme Catherine de Sienne avec le Seigneur JésusChrist assis devant elle sur un banc ou se promenant à côté d'elle dans sa chambre 'La série des états de conscience dans lesquels Merswin est successivement entré pour parcourir sa carrière idéale de missionnaire, a constitué en lui la personnalité nouvelle de l'Ami de Dieu. C'est dans ces états qui s'enchaînaient entre eux, mais dont il ne gardait aucun souvenir dans l'état normal, qu'il a composé ses traités et ses lettres, avec l'écriture entiévrée, saccadée que l'on sait, et dans le dialecte de rOberland. La direction énigmatique de certaines lignes initiales dans son autographe ferait croire qu'il lui arrivait d'écrire la nuit, dans l'obscurité. Du moment qu'il croyait à l'existence de l'Ami de Dieu, il a dû lui assigner une localité géographique réelle pour demeure et lui donner un nom. Quant à savoir comment il a connu la ville de tJoire qui se trouve nettement indiquée dans les textes, ainsi queledialecte de la vallée supérieure du Ehin qui s'imposait à son esprit pendant qu'il écrivait, toute conjecture sur ces points est permise, les quarante premières années de sa vie étant inconnues. Ces états méritent d'arrêter notre attention pour plusieurs raisons encore. L'Ami de Dieu s'y distingue de Merswin comme une personnalité plus énergique, mieux instruite que lui, mais qui embrasse dans sa mémoire et la vie de Merswin et la sienne. Trois ans avant d'avoir re(u sa confiance, en 1349, ill'appelle déjà un a commençant b, un homme i jeune et novice dans la grâce » {liisloire du chevalier captif, p. 185) ; il connaît à fond son caractère et sa vie intérieure. De même en 1377, il l'appeiieunhommea très timide))* {reA/i/«/(7, lettres, p. 303), et il sait parfaitement que Merswin n'apas encore osé raconter t. Ja nippelle lu curieuse remarqua qui se ti IHI, d'apréB laquelle le livre auruil pour BUtoi Khâohteruea uud ingatUciiBs Prauanzinimer ; ttUtn. Imrod., p. vj). ive dans l'ijdiion dus Kevfroehtht do une ramma limjde ei eraiulJTe (ela , Schmidt, Dat Buclt von dtn niun

114 LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. aux Johaonîtes les € miracles » qui ont précédé la fondation de rîle-Verte. 11 Tose à sa place[^] comme il avait déjà osé, en 1369, faire allusion à la vie intérieure de Merswin dans sa lettre aux prêtres séculiers de Tlle-Verte, allusion discrète à coup sûr, si discrète qu'elle n[^]a pas été comprise, mais qui ne serait jamais sortie de la plume de Merswin même (lettre 2[^] p. 284), car on sait avec quel soin celui-ci c cachait sa vie i». Dans ces états, TAmi de Dieu correspond avec Merswin au moyen de messagers secrets qui emportent ses lettres et rapportent les réponses; il vit réellement dans TOberland, à Coirc, puis dans l'ermitage sur la montagne, au milieu de ses compagnons, et de cette situation centrale dans la chrétienté il étend au loin son influence, des Pays-Bas à Rome, de Gênes en Hongrie et jusqu'en pays musulman, sur les chrétiens et les juifs ; il jouit de l'estime de son évêque, convertit le pape Grégoire XI, assiste aux diètes divines au milieu des montagnes, reçoit la lettre céleste écrite dans la langue que les apôtres ont parlée à la Pentecôte, et s'enferme dans la « captivité divine », le tout sans sortir de la maison de Merswin à Strasbourg ou de son étroite chambre à l'Ile- Verte. C'est une bilocation d'un nouveau genre, qui pourrait bien fournir l'explication de maint phénomène analogue, réputé miraculeux par l'Église. Dans ces états, il vit dans un commerce continu avec les personnages de ses rêves; il lui arrive même de leur associer, dans ses constructions imaginaires, des personnes réelles de son entourage, à condition que leur présence auprès de lui reste idéale. Il voit ainsi entrer dans son ermitage les gens de Strasbourg qui étaient partis à sa recherche; il s'entretient avec eux, les héberge pendant une nuit, sans quitter son incognito. Mais que l'une d'elles menace de faire irruption dans ses rêves, lui demande le lieu de sa demeure, parle de venir le trouver en réalité, et aussitôt, comme mû par une terreur instinctive, il prend contre elle la défense de son secret; il voit se dresser des obstacles de toute sorte à la réalisation d'un pareil projet, et il répond par un ajournement,

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. 115 I I Toire même par une ioterdiction formelle (lettre 4 à Nicolas de Laufen, p. 295, 293 ; lettre 16 à Henri de Wolfacli, p. 323); un seul homme doit connaître ici-bas sa demeure, son nom et sa vie, c'est Merswin. Dans ces états enfiu, l'Ami de Dieu mpporte à ses constructions idéales tout ce qu'il se souvient d'avoir lu et entendu, doué ({u'il paraît être alors d'une mémoire extraordinaire {Livre du maître, p. 7} ; il y rapporte aussi les copies de sermons, de traités religieux, d'histoires édifiantes qu'il a pu faire précédemment. Plusieurs de ixs histoires lui apparaissent à présent comme des notices personnelles (semblables à celle qu'il demande à Merswin en 1352) qui lui auraientété remises par les personnages mêmes qui y figurent ; il les transcrit avec des développements nouveaux, k l'usage de Merswin et des Johunnites; ce sont autant de chapitres qui s'ajoutent à sa propre histoire. — Je m'arrête à ces aperçus génériiux, ne prétendant pas expliquer ici par le menu toutes les particularités de la vie psychique de Merswin. 11 eût fallu vivre à l'UeVerte, dans son commerce journalier, pour pouvoir reconstruire toutes les associations d'idées, renouer toutes les trames brisées que présentent ses écrits. A cinq siècles de distance, la lumière ne peut plus être fuite sur une question de cette nature que dans une certaine limite ; cette limite, je sens l'avoir atteinte. A qaelle époque ces états de conscience ont-il commencé chez Merswin? C'est ce qu'il est impossible de préciser. Quand l'Ami de Dieu lui apparaît pour la première fois en 1352, il tient à la main son Livre des deux hommes qu'il vient d'écrire. L'activité littéraire de Merswin dans le rôle de l'Ami de Dien commence donc avant la première venue de ce personnage dans sa demeure. En effet, dès 1349, il compose de cette même mamanière l'Histoire du chevalier captif. A cette époque déjà l'Ami de Dieu, personnification de la meilleure partie de lui-même, de sa conscience religieuse, dirigeait du haut de i'Oberland le développement de son intime ami à Strasbourg. Ces états se sont prolongés jusque vers la fin de la vie de

116 L'À QUESTION PSYCHOLOGIQUE. Merswiii ; la dernière lettre de l'Ami de Dieu est de 1380^ son dernier envoi aux Johannites^ de 1381. Pendant cet espace de plus de trente àns^ la figure de l'Ami de Dieu a pu varier dans certains détails ; elle est restée dans ses grandes lignes d'une fixité et d'une cohésion remarquables. Depuis 1377 on constate cependant chez Merswin un certain relâchement dans ses relations avec l'Ami de Dieu; en 1380^ le pacte de l'an 1352 est définitivement rompu^ les deux amis ne doivent plus s'écrire ni se voir icibas. Un grand apaisement se produit ainsi chez Merswin^ vers la fin de sa vie^ dans son activité psychique jusque-là si intense ; depuis le voyage de Rome et la conversion du pape, la carrière idéale du missionnaire est achevée : l'Ami de Dieu peut disparaître. Mais^ phénomène singulier^ dans la mesure où l'activité missionnaire s'affaiblit dans la vie idéale de Merswin, elle renaît dans sa vie réelle ; il se sent intérieurement contraint de remettre aux Johannites la plupart des traités qu'il avait soigneusement tenus enfermés jusque-là, et d'en composer de nouveaux à leur intention. Enfin, sa prière ardente avait été, dès l'époque de sa conversion, de pouvoir donner sa vie en sacrifice pour le salut de la chrétienté : à côté de l'accomplissement du devoir missionnaire, une pareille mort expiatoire fait également partie de l'obligation terrestre du véritable ami de Dieu. A présent que la première moitié de cette tâche est remplie, c'est la seconde qui se place au premier plan de la vie spirituelle de Merswin ; il meurt avec son ami de rOberland, dans la ce captivité divine », pour le salut de la chrétienté. Sa fin et celle de l'Ami de Dieu reposent donc, comme toute cette double existence en général, sur une nécessité psychologique d'une haute valeur religieuse, sur le besoin de pratiquer ici-bas en son entier l'évangile mystique de l'amitié divine. « Il semble, écrivais-je en 1879 (Les Amisêde Dieu, p. 185), que l'Ami de Dieu et Rulman Merswin aient vécu, à partir de leur entrevue de l'an 1352, d'une seule et même vie spirituelle, répartie en quelque sorte en deux foyers distincts, mais suivant

LA QUESTION PSYCHOLOGIQUE. 117 de part et d'autre un développement homogène, de manière à produire chez les deux hommes les mêmes manifestations de rimagination et de la pensée, et jusqu'à des troubles physiques analogues. » L'explication que je présente aujourd'hui est le développement de cette manière de voir, sur la base des récentes découvertes de la psychologie médicale. • Le poème delà vie de l'Ami de Dieu, succédant à celui du Livre des neuf roches, assure à son auteur une place marquante parmi les écrivains chrétiens du moyen âge. Ses livres restent pour l'historien, le théologien et le philosophe un intéressant sujet d'étude, et son caractère redevient digne d'estime : la flétrissure morale qui lui avait été imprimée est effacée. Telle est la conclusion de ce travail, qui, s'il présente une solution nouvelle du problème de la vie intérieure de Merswin et de ses rapports avec l'Ami de Dieu de l'Oberland, n'a cependant d'autre ambition que de replacer cette question sur son véritable terrain historique et psychologique, et d'encourager la critique à des recherches ultérieures dans le sens indiqué, si les résultats qu'il offre ne devaient pas paraître satisfaisants.

The text on this page is estimated to be only 9.45% accurate

TRAITES INEDITS DU L'AMI DE DIEU DE L'OBERLAND

L'Escalier spirituel. Dis iBt die geiatliche Bteg:e die dem lieben
gotteeffrùade in Oeberlaat in eime eloffe geoFfenboret wart, I alee er selber
eeite eime andern grosst'n gotteafründe I fier iQ do frogele noch eime fur
sich goiide wege, in dem [iubiliore do meii gen Rome fuor, in dem iore do
raan l Kalte von goties gebûrte dritzeheii liuudert und ftinitzig S^fT^wBNB
gottegfründe die sich ein ander gar lieb hettent, (^xzJkoraeal zuo einen liten
zuo aamene noch dem sii wol eilf ioren einaoder lipliche nie gesehen
hettent, und sii worent ouch do wol ufTe zwentzig tage und natit bigeiiauder
und wurdent do xwÛBciient gar vil milteinriider redende und aile ire
lieimelicheit einiiider offenboreiide, weine sii gar wol eiiiander
getriiwetenl. Und noch vil uQil Innger rede eprach einre zuo dem anderû :
Lieber frûnt goltes uud dermine, icU biltii dich iissi-r goijttelicbeimiunen
dae du mlr sagest von einre sauhén die ich dich frogen wil und mich ouch
dar us berihteBt uud bescheideet aise dir es got gebeude ist. Uni die
meinungs der sachea ist also, obe ein Dientiche r-iih gotli; verwegenliibe
gelossen und gegeben hetle und Bich garalzuomoie mit got vereinhert lietto
und hicii durch aile tugeiide genebel hetle, und ût wuete \vo er nuo me
diirch aolle oder Kàn er ane voben und tuon Holte altto das er fi'ir fticli gon
•mochte, w^mne er etlewas vorhie da» ime mU geri>ht were, wamie .«lille
bloa sprichet men dae siga liündur sich gon. Uo Mprach der ander go ttesfr
tint : Das iet oucli »'or, Hlillu ■■imi ial liinder Bich gon, wnnne der mt'nBi
he hoI ont sLIUn itoii, ulle* filr aich

120 l'escalier spirituel. gon. Und wissest[^] ich frowe mich dirre rede in gotte die du nuo geret hast, wanae ich getriiwe und geloube das es dich selber aneget, und wùrde es mit zuo vil und zuo lang, so wolte ich dir wol mit der helfe gottes gar einen hùbeschen sin mit guoteme underscheide sagen, wie mir selber beschach und was mir in eime sloffe in einer visiunen geoffenboret wart. Do sprach der ander : Das kunde nùt so vil noch so lange gesin, ich solte es gar gerne hoeren. Do sprach der ander : So wil ich dir in dem namen gottes sagen also das du wissen soist das ich mich eines nahts noch der mettin nider satte und wolte ettewas ruowen ; also gingent mir die ougen zuo und slief nùt rehte und wachete ouch nùt rehte. Und in der visiunen do was mir gar eigentliche wie das ein gar erber man zuo mir keme und spreche : Du soist nùt Ion du gangest mit mir, wanne ich sol dich lossen sehen alsoliche froemedede ding die dich ettewas wunder habende werdent. Âlso duhte mich der man aise gar erber das ich ime wol getrùwete und ging mit ime. Unde er fuorte mich uf ein gar schoenes hohes hus und tet mir do ein venster uf und sprach : Nuo sich nshin, und sich wite umbe dich. Und ich sach wite umbe mich, und sach nùt anders danne schoene garten und burnen dinne, und vil lùtes in den garten und obe den burnen und die lùte lebetent rehte noch alleme inné muotwillen. Dis worent man und wip, mùniche und nunnen, pfaffen und leyen. Do was aller hande menschen. Nuo do ich dis wart gelossen sehen, do sprach ich zuo dem erbem manne : Was soist mir das gesin? ich enweis nùt war zuo es nùtze ist. Do sprach der erber man : Es ist dich dar umb gelossen sehen zuo einre glichnisse einre figuren wie das die welt 60 gar muotwillikliche gegen got lebende ist. Und es ist noch nùt; du muost noch me dinges sehende werden. Nuo gang her ùber an dise ander site, und sich zuo diseme andern venster hin. Und ich tet also und sach hin us, und sach eine hohe mure und wie das ein gar kleines enges tùrlin durch die mure ging. Und ussewendig des tùrlins do ving ane eine stege uf zuo gonde, und was die stege des anevangs hie nidenan aise gar enge, also das ein mensche* kume dar uff geston moehte. Aber je hoeher die stege was, ie. witer su was. Und mir was wie das die stege aise gar usser mossen hohe were, aise das ich ir hoehede nùt ùber sehen moehte. Und

The text on this page is estimated to be only 16.57% accurate

L ESCALIKR SPIRITUEL. nidenan an der stegen uBBeweadig
des tûrlîns, do etunl gar eio erber rnan ane zuo Beliende und der was
huetende des engen [lirlins, also das niemaii durch das tûrUo ginge die
stege hiniif. Also kam zuo stunt ein gar schoene herliche iung wip mit ire
iungfrowen an das tûrlin, und wolte rehte zuo stunt durch das hirlin hin in.
Do epiacli der erber man, der des tûrlin liuote, mit einer gar min nenklic
lien geberden : Ach, vil liebe schoene iunge zarte frowe, was zihent ir lich
aelber? ich verbiinne es ûch das ir ûch selbev aUe gar toerliche tuon
wellent, und icb widerrole es lîch in alleu tn'iwen. Und das ir do meint
und suochen welleut, das kummet ûber zwentzig ior, so ir uwer iugent mit
froeyden vertribent, rehte aise wol aise ietient ane. Und sehent ane durch dis
tûrlin, wie ein herte strenge leben hie ist, und wie gar 8Ûre es dem
menschen werden muos durch dis tûrlin zao kummende, wanne der weg,
die stege uf zuo gonde, ist gar smal und gar euge und gar herte uf zuo
gonde. Und dar zuo, liebe frowe, so ir wol durch dis tûrlin kement, wûrde
danne das lûrliu beslossen und wilrde mil verboten das ich ûcli danne her
us liesse, so hette ich sin danne keinen gewalt me. Und do von so rote ich
ûch in allen tn'iwen das ir l'ich mit aise iung nnberoteus dinges in dise
gevengnisse lossent wisen. Sehent wider hinder ûch, wie gar froelich die zit
an ir selber hie usse an dem witen ist, do der ■ innge mensche noch eime
muotwillen geleben mag. Also ging die schoene innge frowe hinder Bich,
und sprang froelicbe her wider us, und ging froelicbe wider in die welt zuo
irre geselleschari. Alsolicher dinge wart ich gar vil von allerhande
menschen gelossen sehen, beide von mannen und frowen, von mùuichen
und von nnnnen, von pfaiTen und von leyen, von aller bande menschen die
aile an das enge tûrlin koment und woltent hin in; do rette der erbere alte
man mit sunderheile aise vil und also wol lût eime ieglichen menschen aise
im zuo gehorte, und wider riet es in aise vil das ir gar vil hinder sich
gingent, also das under zwentzig menschen kumo eins durch dis tûrlin uf
die stege kam. Also wart ich frogenJe was mannes der erbere aile man were,
dem do aUe gar ernst waa zuo huetende das nieman durch dis enge tûrlin
koeme. Do wart gesprochen, es were der tûfel. Do sprach ich wie das
nioechte geein das der tûfel einen aise gar ert>eren monschlichen srhtn
moechte an sich geuennen. Do wart

122 l'escalier spirituel. gesprochen : Er kan der dinge vil ; er nimet wol in den lùften in maniger hande weg schin an sich^ do mitte er geme den menschen zuo den sùnden zùge oder in in den siinden behuebe. Do sprach ich : Wie kumet es das die stege nidenan nohe bi dem tùrlin aise gar enge ist? Do wart mir zuo gesprochen : Tuo uf das dirte venster, so sihest du die stege, von nidenan uf untze obenan dar ane ; dar ùber maht du nui gesehen. Und wurst sehende aile die menschen die durch das enge tùrlin kummen sint und der welte urlop gegeben haut und dem tùfel entronnen sint. Und ich sol dich ouch bescheiden wie ieder mensche leben ist in din*e welte, die do wandelent uf dirre stegen von nidenan untze zuo aller oeberst us. Also det ich das dirte venster ouch uf und sach hin us. Und sach das nidenan uf der stegen gar vil menschen sossent die ir wonunge do hettent, mit vil staffelen uf. Und das worent allerhande menschen, und ir das meiste teil worent weltlich die in der e worent, beide man und wip, und do bi worent ouch vil andere menschen, pfaffen und leyen, mùniche und nunnen. Do was mit vergessen von allerhande menschen die in der kristenheite sint. Do ich das gesach, do sprach ich : Lieber, nuo sage mir durch got was menschen sint dis, oder wie ist ir leben gerihet gegen gotte, das su die stege also gar lùtzel uf gegangen sint und ire wonung also not bi dem tùrlin haut? Do wart geantwurtet : Es sint menschen die sich vou der welte gebrochen hant, und mit ruwen irre sùnden den tùfel ùber kummen hant, also das su durch dis enge tùrlin kumen sint, und doch die stege nùt verre uf gegangen sint, und sint allerhande menschen die sich hie nidenan uf der stege nider hant gelossen und meinent su wellent also bliben und wellent sich hùten vor totsùnden ; und dise menschen, das sint noch kalte minnelose menschen, und blibent su also, das su die stege nùt fùrbas uf gont, und sterbent also, so muessent iu noch gros fegefùr liden. Nuo do sach ich aber fùrbas die stege uf, und sach aber menschen do die ire wonunge haben fùrbas me undhoher staffeln uf, wanne das ir minre was wanne der die nidewendig wonetent. Und ich frogete aber was menschen das werent. Do wart geantwurtet also, das es menschen werent die sich von disen nideren menschen gebrochen hant, und sint die stege fùrbasser uf gegang

The text on this page is estimated to be only 15.72% accurate

L ESCALIER SPOUTUEL. gen in etrenger herter uebungen, und eint die sehs werg der erhermede und ouch andere minne werg fast und vil uebende. Aber ire werg die einl noch nût voUekomen uni 6int noch vaste und eere vermuschet, wauue bû in allen iren wercken noch mit got lûtertiche minnende und meinende sint, wanue sii Buoclienl eich noch eellier und luont aile ire guoten werg dar iimb das Bii voerhtenl die helle und das Bwere fegefiir, uud meiuent ouch das su gerne vil grosses loues umbe ireu dieneet in ewiger selikeît in selber beltent. Dise menBchen heissent noch koufhite, wanne bu minueut got amb das ir imd dienen ime umb gewin also das in grosse pine abgenommen werde und in ouch grosser Ion dar umb werden sol; uud das heisset ouch noch gottes lonknehte, den er ouch louch wil ; aber sterbent sil in dem tuonde, so muessent su ouch noch vil vegefûres liden. Und ist das sache, das su noch mit habent der fiigen miuuen. Nuo do sach ich aber die siège noch hoeher uf, und sach aber do menschen wonen, gar vil staffeln uf. Do frogete ich aber was menschen das werent ; do wart geantwurtet : Es sind menschen die dise stege nidenan her uf durch dise wege gestigen haut uf dise obersten staffeln, und sich sere gauebet bant obe das su liet zuo kummen sint, wanne su sint in alleme irme tuonde und lossende nût anders suocheude wedar minnende noch raeiuende wanne den aller liebsten willen gottes zuo vollebringende, und stont nuo m aime grossen histlichen juMlierenden lebende. Aber dirre menschen tuon ist noch niena do, wanne sii muassent uoch gar verre fiirbasser uf, soelleut sii zuo irme nelieaten kummen. Nuo Bach ich aber fiirbasser die stege lioeher uf. Und ich sach gar hohe uf hin, gar usser mossch vil staiTelen uf. Und sach ein gros gembele einar gar grossen vinsternisse uf der slegeu, und Bach ouch das menschen ire wonunge do heltent, die menschen ich doch gar kume vor vinsternisse geseben moechte. Und Ich sprach aber was menschen ilas werent die do die stege aise gar hohe uf kummen sint, und douh in einer aise gar grossen vinsternisse ire wonunge habande sint. Do wart geantwurtet das ich wissen solte das aile menschen die do soellent kummen zuo dem nehesten do zuo in geruotTet ist oha sii wellent, »o nmesseut sd dise stege holie hin uf dun-h dise vinsternisse, durcli dis grosse lidende getreng, wanne men bas bewerci mil mag werden danne ^

124 l'escalier spirituel. durch liden. Do sprach ich : Was menschen sint das oder was lidendes hant su ? Do wart géant wurtet : Es sint gotte gar liebe menschen , wanne su hant sich alzumole gotte gegeben und zuo grunde gelossen, untze in den tôt. Und su wellent nüt me ir selbes sin, su wellent nûo allzuomole gottes sin. Do sprach ich : Sider nuo dise menschen alzumole gottes sint, wo mitte uebet su denne got in dirre grossen vinsternisse aise hohe uf dirre stegen? Do wart geantwurtet also : Das tuot er mit gar vil manigvaltiger grosser swerer bekorungen do ir vil dem menschen zuo manigen ziten alzumole gar unbekant sint. Aber welhe menschen dise grossen bekorungen in goettelicher gelossenheit durchlident aise lange aise es got haben wil, wenne es denne zit wurt, aise er wol weis, so nimet er eime solichen menschen aile sine bekorungen abe, wie gros das su sint, und vergit ime dar zuo aile sine sünden. Und wenne su denne usser diseme grossen lidende dirre grossen vinsternisse kumment, so werdent su denne froeliche sehende die stege uf untze zuo aller oberst, und werdent denne stetikliche die stege uf gonde ie von einer tugent zuo der andern, und ouch ailes in grosser demueteriger froelicher senftmuelliger getultiger gelossenheit, ailes fur sich die staffeln uf, in grossen minnewercken, in uebungen der tugende, wanne der untugende der habent su nit me, wanne su sint in aile abe genummen in der vinsternisse der grossen manigvaltigen lidenden bekorungen die su aile durchlitten habent. Und gont zuo aise lange dise staffeln uf in allen tugentlichen minnewercken und in goettelicher liebe, untze an die zit das die minnenreichen tugende aile voUebroht werdent. Danne so zûhet su got in der minne des heiligen geistes uf in sich und erlûbtet su über aile nature, also das su eins mit ime werdent und got von gnaden werdent das er von naturen ist. Und hie sint dise menschen obenan uf der stegen die do obenan get an das slos der iemer werenden ewigen froeiden. Und der mensche der har zuo kummet, der weis es mit, aber er vindet sich in aller siner consciencien vûl friden und froeiden. Er vindet ouch in ime sinen glouben aise gar gros erliihtet, aise were es ein gewor wissen in ime. So ist die zuoversicht aise gar gros in ime, das er anders nüt enweis, wanne das er gottes alzumole ist. Nuo so ist die minne so gros und so starg in ime worden das er geme wol te einen strengen bitterea tôt liden sime tode zuo eren. Und ie

The text on this page is estimated to be only 14.76% accurate

LESCÂXIER SPIRITUEL. 125 I hoeiier der mensche dise stega iif kiimmet, ie me er her wider iinder sich her abe versinket ; das luot er in der groaaen tugent der demueiikeit, wanne er duucket sich eelber aller goettelichen gohien gar alzuomole unwirdig ; in duncket nijt das er wirdig ei das iu das erti'ich Iragen eol. Nuo so dirre mensche durch alie tugeude dise hohe stega uf kummen isl, bo enweis er noch danne mit fur wore wo er di-an iet, Aber ei' mercket wol das ime gol gehouhel aile sine uutugende liberwinden und dogegen aile tugende sin weten sint, und eitael also unwisBende obenan nf dirre hochwirdigeii stegen und sprichel in ime eelber zuo gotte alee der prophète sprach : Min got und min herre, waa wilt das ich nuo tuon? wanne icli nuo luU me enweia wae ich aie volien soi, wanne men Bprichet : slille eton, das sîge liinder aich gon. Hie lot got tiUelichen menscheii zuo aller obérai uf diser hohen Btegea eine zit etoa one allen underscheit was er tuon sol. Aber were es das er in der aelben zil e atûrbe ebe das ime der underscheit wûrde, so were er uf dirre hohen aiegen an der himel porlen, und ime wûrde zuo etunl die himelporle uf geton und fûre one ailes mittel in die iemer werende ewige froeide. Aber dis beschibt gar Ititzel menschen, wanne, so sii kument durch aile tugende uf dise erwirdige hohe stege, und unwisaende vor der himel porte stont, ao werdent su doch ie verre me danne daa merre teil bewiset, mid wui't lu zuo veralonde gegeben alao das su nul Boellent stille slou und fur sich gon soellent, und wurt iu geoffanboret, also das su iu grosser minneuder demnetiger gelossanheit uuder aich wider abe soellent gon mit grosser begirde zuo begereude fiir dii; gefangenen selen und sicli von minnen erboeten in das vegefûr zuo lidende den selen zuo helfe. Und gont ouch danne her abe mit grosser minnen und meuugen imd mil grosser erbermede zuo biltende fur die sûnder und fur heiden und fur ludea und fur aile mcnscheu dia deu cristin glouben nul babent, das su voo irme unrechten bekerel werdent, also das gotte desle me ereu erbotleu nioeble werden. Und hie fur so erbiitet sich ouch dirre selbe gotminnende mensche, mit grossem willeu und mil allen dem dus er mit der helfe gotles vei-mag, gewillekliche und gerne in den tôt zuo gcbende fur aile sdnder, also das au kertent Ton irme sûntliclien lebende, do mille gotte sinea lodea desten gedanckel werde.

1 26 l'escalier spirituel. Nuo dar, lieber gottes frunt und der mine, nuo habe ich dir geseit eine lange rede die dich ettewas verdrossen haben mag. Do sprach der andere : Ach, lieber frunt gottes und der mine, do soit du wissende sin das es mich nüt verdrossen het, und ich habe es alzuomole gerne gehoert, wanne ich getrûwe und geloube es rehte wol das dich got uf dise zit umbe dise selbe sache aller meist zuo mir gelriben und gesant het, also das ich von dirre rede wegen in der grossen tugent der grundelosen demuetigen gelossenheit wider abe nuo fûrbasser getriben soelle werden, wanne ich vormols bin gesLn. Und, lieber frunt gottes und der mine, ich bitte dich das du mir durch gottes willen sagest ebe du zuo stunt bewisen wurde noch disem troume wider abe under die sûnder zuo gonde mit minnen fur su zuo bittende und ouch fur die selon die im fegefûr sint und fur heiden und iuden und fur aile sûnder, also das du dich gar gerne in den tôt fur su woltest geben also das die selen getroeslet wûrdent und der sûnder leben gebessert, in solicher meinunge das gotte sines todes dest me gedancket wûrde. Do sprach der ander goetteliche mensche : Ach, lieber frunt gottes und der mine, du soit wissen das mir diser troem in fûnf morgen sleffen nohenander aile morgen getroemde und in visiunen fur kam, und ich enwolte doch nüt vaste zuo grunde vollekomenliche dar ane gelouben habende sin. Und an dem sehsten tage, do enpfing ich unseren lieben herren in dem wirdigen sacramento, und kerte mich do mit grossem erneste zuo gotte und bat in mit fliessenden weinenden oagen, were es sin wille, das er mir donne mit underscheide gebe zuo verstonde obe dirre Lroum dirre visiunen gereht were und men sich dar ane halten moehte. Do wart ich von der gnoden gottes ettewas verzogen und wart gefueret über die sinne und mir wart in dem zuge mit imderscheide zu verstonde gegeben das es von goUe kummen were, also das ich nüt wunder dar abe nemmen solte das es mir also in disen bilden und in einer stege wise fur kummen were; wanne, solte men die ding lossen sehen aise su in der worheite an in selber sint, so moehte es menschlich sin nüt begriJEfen noch verston. Und du sprichst ouch, men spreche : stille ston das sige hinder sich gon. Das ist ouch wor, und dar umb soit du ailes fur dich gon^ wenne stille stonde menschen, das sint aile die, die do in in

The text on this page is estimated to be only 14.33% accurate

L HSCALIEE SPIRITUEL. 127 Belber sprechent 9Û
enwissentnütme zuo tuondej wanne Biihabeût ' aile untugente uberwundeii
uiid sint zuo allen lugendei! kummen, und sii bedoerfeut der tngende oût
mar war neinmen, wanne sii I sint iiuo rehte ir weseu woï'den, Wer die
mBuscheu sint, die fuert der tûfel selber gebunden an siine aeile, und su
Btont niit alloine Blille, sunder sii gont aile zil hiudef sich deni tûfel noch,
wanne su gont niena des weges den uuser lieber herra iThesus Crietiiifi
vorgegangeu ist, der do aile zit und aile sliinde tugeiide und tugeutlicbe
werg uebete untze in ainen tût. Har umb aoellent wir aile zit Uigende ueben
nud nût stille ston. Unaer lieber lierre JhesuB CrÎBlus der lerete uns selber
das pater noeter bitten; bo wir das getuont, dar umb doerfent wir ntit
spreciien wir hant es geton, wanne er het uns geheissen aile zit belten und
allewegent lugende ueben und ime leren uoch gon. Do gegene spracli der
ander goelleliche mensche : Aber nuu, aage mir, lieber frünt goLtes und der
mine, soi ich domitte nul gnnog haben aise du mir geseit hest iu duT
visiunen dines troumes? Do eprach der ander goltes frünt : Ich gloube nuu
wol das ich von der Belbeo t^achen we^en nuu zuo mole har umb zuo dir
getriben bin. Aber doch bo rote ich usser goettelicher minnen das wir morne
fruege zuo dem alter BOeitenl gon, wanne es fritag iBt aise unser lierre die
marier leit, und scellent beide das aacrammte enpfohen und soellent uns mit
grosseme erneste zuo ime kereu, und soellent in demnetiklicbe in giosser '
geloasenhait billen, si es eiu wille, das er deune ère sinen bitteru tût und uns
mit underscheide zuo vuratonde gebe was dir in diseu eachen zuo tuonde
oder zuo lossende si. Uod des morgens do wir beide daa heilige sarramrnl
enpflnI gent, do warl uns beiJea iu Vibernaiùrllicher wise zuo gesprochen : I
Albo sint ir beide zuo kindern worden das ir nul jnerckent noch I Terstont
das es also ist also licli die visinne des Irounies bewiaet. Und noch dem
inibisse des selben fritai^ea, do BOseent aber dise iwene goltesfrunde
heimelichi! bigenander und wurdent eiaauder offenborende unil sagende
was in beïden geotTenbor'-t warl ; und was ir beider olfenborunge des
selben tages reiite glich eine, und wurdeni beide bewiset alao das su beide
under sich in groseer demuetiger minnender gelostenheit soltenl gon aise su
ouch bewîset woreut worden in der visinnen de^ troiimeaa.

128 l'escalier spirituel. Und do zuo stunt wurdent dise zwene gottesfrüade fûrbasser mitteinander redoiide und sprach der eine zuo dem andern: Yil lieber frünt gottes imd der mine, ich begere usser goettelicber minnen das du mir ettewas wellest sagen ebe dir es got zuo luonde git, wie es nuo uf dise gegeuwertige zit stande umb die cristenheit. Do sprach der ander frünt gottes : So rede ich es mit dem urlobe gottes das ich voerhte imd geloube das es gar soerglich stande umb die cristeuheit. Und also wir nuo sint in dem iubel iore, do geloube ich, wele dise filnftzig iore des andern iubel iores gelebent, das die danne vil wonders in dirre soerglichen zit beündent und befunden haut, also das die zit danne also swer wurt sinde, do nüt ein voUekommener gelossener mensche ist dem wurt aise angst und aise we in der zit, also das er lieber usser der zit were danne in der zit. Wanne es ist ouch zuo voerhtende das in disen fûnftzig ioren die minne der cristinen menschen, die su zuo samene haben soellent, gar aizuomole loeschende wurt, wanne die menschen werdent danne alzuomole uf sich selber gekeret werden, das iederman sich selber alleine suochende wurt one aile goetteliche minne und cristenliche bruederliche trûwe. Do sprach der andere : Ach lieber frünt gottes und der mine, wie ist dis eine so gar herte rede und eine so klegeliche iemerliche sache, das dis die cristenheite so gar wenig ahtet noch war nimet, wanne mich duncket wol das die herte zuo iezent an hie sigte und ane gefangen habe. Aber, lieber frünt, wir sùUent es gotte lossen, das mag besser sin wanne das wir vil der von sagent. Do soellent wir sine grundelose erbermede ane ruoffen und soellent mit erneste bitten fur die cristenheite. Und das ist ouch notdurft das aile gottesfründe, beide in zit und in ewikeil, dar fur bittent. Und do sprach aber der eine goetteliche mensche zuo dem andern : Yil lieber frünt gottes und der mine, du soit wissende sin das es nuo in der zit gar soergliche stot in aile wege und wise, das nieman so wol dar ane wenet sin, ime tuot noch danne gar not das er sich selben aile zit in grossen huoten habe, und sin selbes mit erneste war nemme und luoge das er nüt erfalle. Wanne wissest, lieber frünt gottes und der mine, das

The text on this page is estimated to be only 14.59% accurate

l'escalier spirituel. I guoter huole gar not tnot ; wanne ich wae aelber noch verfallen, uiid ich wil dir sagen wie. Ich Wiis eine frowen Qamme bekennde, und bekenue sii noch, in 80 gi-osBer ItilLerre kûscher megeliicher reinikeit, und habe 6Û von icgenl uf bekaiit in einie grossea voUekomenen lebende, daa BÛ alee kiter reines lebendee von iugent uf iet gesin, aise deheine Irowen uamme die ich nuo in der zit lebende weis. Und der was ich von ires reinen voUekomenen lebeailes wegen ettewie vil zitee giir heimelich gesin, wanne icli was allea ir leben von kint uf wol bekennde, wanne su verbarg mir nul was su wnste, su offenborLo mil' es aile sament, wanne ich was ir ouch zuo etlelichen ziten mines lebendes ettewas offenborende. Also beschach es zuo einen ziten das ick von der vermanuoge gottea von eînre Bachen wegen muoste fai'un in ein froemedelant und muoste wol fiehs woehen oder me nsse ain. Und ich ging zuo ir und seite ii" die sache, und icli nain urlop zuo ir und su bot mil* die hant ugser dem manlel und uomeul hende in hende, uud eu trukte mir mine haut giir eere vasle, und mit dem selben do giagent ir die ougen liber. Und btntnt ir daa gar ueser mosseu froweliclie und zerllliche ane, aiso das ich in der naturen aise gar groesliche von mir selber kara und beweget wart also das ich minen wiUen verlor und minen wiUen dar in gap, moechte ich su an eine heimeliche stat baben broht, ich bette su ane gegriffeii und belle mit ir gesiindet. Also was die totsûnde in dem boeseu willon an mir voUebroht. Doch half mir got das ich an keine heimeliche stat uf die zit kummen moehle. Und beschach ouch von der gnoden goltes noch do bi dem selben tage das ein gar grosser ruwe in mir wart und bihtete noch do und nam ouch des morgens «nsern heiTon und fuor ouch zuo Btunt enweg und was wol ahte woehen us. Und do ich ber wider kam, do kam su nût zuo mir das si'i mich hiesse wilkonien ein, aise su vormoles allewegeut ptlag tno luonde, und das helte mich ettewaa froemedel was sii do mitte meinde. Also gedohte ich : du soit ouch eine zit beiten. Und beiftte wol eilf tage das icb nul noch ir frogete und ouch mit zuo ir kam. .\Iso gedoble ich : ir mag villihle von ires kûschen reinen voUekomenen Ifbendes wugen geotTenboret sin was dir in dinen boeten unreinen willen kam, Also wart ich rchte mil mir selben zuo rote, und ging des niorgi^as z«o prime zit zuo ir in die kyrche.

130 l'escalier spirituel. Und su ging mit mir her us und hies mich mit gar betruebetu weinenden ougen wilkomen sin. Do frogete ich su was ir were. Do sprai'h su niit weinenden ougen : So sage ich dir und bitte dich das du got fur mich bittest das er mir zuo helfe knmme, wanne ich von dinen wegen mit eime boesen willen in gar grosse totsinde gefallen bin. Do sprach ich : Was ist demie der sachen? Do sprach sii : Das wil ich dir sagen. Do jdu dise vart enweg von mir varen woltest, und urlop neme, und mich gesegnetest, do noment wir hende in hende. Und in der selben stunden do wart ich aise bekoret von dinen wegen und beschach mir aise gar we und wart aise gar hitzig in der fleischlichen sùntlichen unreinen naturen, der ich doch nie me aile mine tage gewar wart. Und ich gap mich zuo der selben stunden mit gantzeme willen dar in, wo ich zuo dir an eine heimeliche stat kummen moechte sin, ich bette dich frevenliche anegegriffen und bette dich gelossen mit mir tuon was du heltest gewellet. Do sprach ich : Sage mir, hest du es nùtgebihtet und geruwet? Do sprach su : Jo, der bihtere besatte mir gar lùlzel buosse dar umbe ; aber ich besatte mir selber vil me und habe mir selben uf gesetzet das ich ein herin hemmede an mime blossen libe untze an minen tût tragen sol ; und dar zuo habe ich allen minen lip mit yserinen gescheln gar sere durch howen und durch schlagen, das das bluot von mir floB. Do sprach ich : Si der ich nuò dis selber von dir gehoeret habe und ich dich donne aise gar reine von kint uf one aile befleckete bekorunge bekenne untze das du nuò zuo dinen fùnftzig ioren bar kummen bist, und dir donne nuò in dime alter also ergangen ist, so wil ich nuò dir und allen wibes nammen usser goettelicher minnen rolen, also das su aile mannes nammen schùhent und aile ire heimelicheit, su sint ioch wie heilig das su wellent. Noch danne ouch ire bihtere, so su bihlen wellent, so sùUent su ire slechte schulde einfaltikliche sagen und bihten und soellent andere wort dar noch under wegen Ion. Wellent su aber gerne geleret werden, so soellent su an offene bredien gon, do seit man in rechte gnuog. Do sprach su : Das soit du wissende sin, das ich ouch das nuò tuon wil, und wie lieb du mir bist und wie vil du mich usser goettelicher minnen gewiset und geleret hest, noch danne so wil ich dich nuò lossen und aller manne heimelicheit. Und wil aile wibes nammen, die mine guoten frùnt sint, warnen das su sich huetent

l'escalier spirituel. 131 vor heimelicheit aller manne, su sigont iochwie heilig su wellent. Do sprach ich : Das wil ich dir roten, und du tuost vil rehte dar ane ; und ich wil ouch aile mannes nammen warnen, die ehte mine guote frunt sint, das sii sich huetent vor aller wibe heimelicheit, su sint ioch wie heilig das sii v^ellent. Und wil dir ouch nuo sagen was mir von dirre heimelicheit wegen wider faren ist, und wie mir zuo dirre verte von dinen wegen beschehen ist. Wir sint wol zehen ior bei einander gar heimeliche gesin in guoter lère und bewisunge. Und luoge nuo wie der tûfel, der schalg, geswigen het und ist nuo in dem eilften iore kummen und brohte zuo das wir beide in tôt sünde sint gefallen. Und du soit wissende sin, uff die selbe stunde aise dich der tûfel bekorte gegen mir, uff die selp selbe slunde wart ich ouch bekoret gegen dir. Nuo luoge, mochte uns do der tûfel heimeliche zuo samene broht haben, was danne drus worden mochte sin, sider das uns der tûfel one aile getot beide mit unserme willen in tôt sünde het broht. Aber mit dem willen in tôt sünde fallen, das ist gar vil besser und lihter zuo buessende und mit gotiç zuo versuenende danne do es mit willen und mit wercken beschiht. Har umb soellent wir uns nuo beide vor aller heimelicheit hueten, wanne grosse propheten in der alten e verfallen sint und ouch grosse propheten in der nûwen e verfallen sint. Dar umb so genegene dich got, wanne wir wol gewarnet sint worden, also das wir mit me einander aise heimelich sin soellent. Aber were es das unser eins not ane ginge in liplichen oder in geistlichen sachen, do mag unser eins dem andern wol roten und helfen mit briefen sendende, ohne heimeliche zuo samene zuo kumraende, es were denne in todes not wo eins des anderen begerete, so mag es wol die sehs werg der erbermede uebende sin. Also nam ich urlup, und gingent slehtekliche von einander. Nuo dar, lieber frunt gottes und der mine, nuo habe ich dir geseit wie das es mir mit miner heimelichen fründin ergangen ist. Dar umb rote ich dir usser goettelicher minne und in aller cristenlicher bruederlichen trûwe das du dich huetest vor aller heimelicheit an allen wibes nammen, su sigent wie heilig das su wellent. Do sprach der andere : Das wil ich gerne tuon, und heltet^t du mir es nût usser aise gar grosser minneu geseit, noch danne

132 l'escalier spirituel. liet mil' die geschrift ouch geseit das vil schaden beschehen ist von heimelicheit wegen, wibe und manne. Und das habe ich ouch bi minen ziteu beventliche befunden, das es mir wol zuo fünf moleu beschehen ist, das ich weis, one das ich nul enweis. Har umb tnot uns und allen menschen not das wirunsers selbesmit erneste war nement und uns huetent vor zuo vil heimelicheit aller creaturen und sûnderlingen man vor wibe und wip vor mannen. Ach, iieber frûnt gottes und der mine, lont wir dise sachen valien und nement wir eine andere fur, uns zuo sagende von goettelicher minne und liebe. Und ich bitie dich das du den tôten unsers herren erest und mir nuo do von sagest also dir es got gebende ist. Do sprach der ander: Do kûnnen aile menschliche sinne noch die heilige geschrift mit voUen kummenliche genuog von gesprochen, wanne wissest do ein mensche ist in der grundelosen ûberwesenlichen unbekanlen wûtenden bûrnenden minnen, und sich selber verlorn het und aile creaturen mit ime, wer einen solchen menschen horte reden, der horte alsoliche wunderliche froemedede wort, die er do redende ist zuo sinem geminneten hertze liebe vol froeiden, dem einigesten eine ; wo die wort ein mensche horte das mit ûbernâtûrliche erliihtet were, der wonde mit der mensche rette usser eime touben houbelen oder er were von den sinnen kummen ; und were er ioch ein wol gelerter pfaffe, er kunde noch danne mit wol verstoa was die minnende sele durch einen alsolichen got minnenden menschen redende were zuo irme geminneten, wanne eines solchen menschen wort die sint gar vil und verre froemededer denne die wort von den die geschrift seit. Wanne ein solcher mensche der wurt zuo ettelichen ziten aise gar minnentruncken das er sin selbes vergisset und aller creaturen mit ime, und enweis anders mit wanne das er bi gotte ist ; und was er danne ufTe die zit redet, die wort sint denne ûber aile menschlichen sinne. Har umb so enkan noch mag nieman in der zit gnuog gesagen von goettelicher minnen. Hie mitte so sige uns gnuog geseit. Do sprach der ander frûnt gotles : Du soit wissen das ich dise wort gar gorne von dir gehoeret habe, und ich begere an

The text on this page is estimated to be only 14.07% accurate

L ESCALIER SPIRITUEL. I I I dich daG du mir von gosttelicher minna sagest, wer der a were der dir zuo goetlelicher minne half, und wer dlr urab got erwarp daa dir goetleliche liebe also gar vaste worden ist. Do Bprach er : Das wil ich dir eagen, also das du mir ouc!i sagest wer ouch dir dar ziio geholfen het, uud in welei' wise div dar mo geholfen wart. Do aprach er : Das wil ich génie tuon. Und huop an imd Bpracli : Du Bolt wisBen, do ich. erst zwoelf ior ait worden was, do huop ich in miner kintheit ane und hette die liebe muoter und maget Maria, die liolie kùnigiii liimeli'ichs iinJ ertriehes und aller creaturen, gar lieb, und diende ir ouch gar einfaltikliche in minre kiiitlicheu wisen aise vil ich do kunde. Und bat sil gar sere und vil mit erneste das su mir zuo helfe keme nud mir ires lieben kindes buLÎe erwi'irbe, daa ich in sine minne und in sine liebe keme. Und do ich also lange getreip das ich wol achtzehen ior ait waa worden, do woltent mir min vatter und min muoter ein wip 2U0 der heiligen e geben. Do gap ich ouch minen willen in und was nüt wider mich. Also beschach es in den aelien winnhlen, in einre naht do ich also !ag und wachete und gnuog gesloltTen hette, do horte ich eine stimme aise wachende und aach docli mil. Und sprach die stimme alsus : Stant geawinde usser dem belle uf, wenne din gespuntze die du do minnest und lieb hest, die kiinigin himelriches und ertriehes und aller creaturen, die knmmel do her und bringet mit ir ir Jiebcs kint, und wil dir das geben in bilziger ûbematürlicbep bûrnender minnen zuo hekennende, also das du dinerfleischlichen natilrlichen minnen wider sagen und ahe gon 8olt und eolt in nuo alleine minnen und lieb liaben obe allen dingen. Also stunl ich von dem bette uf «nd viel uf mine kni'i und Terzoch sich das gebet also lange unlze das es tagele, diis icii nul weder sach aoch horte. Und do ich muede wart, do gedohte ich : du soit rehte nider ligen und ettewas ruowen, ea mag Hlitr aine tnignisae sin, das dich der tûfel gerne wolte irren das du mit zuo der heiligen e kemest, Und do ich also lag nnd ruowole uml mir die ougen worent ziio gegangen das ich doch nûtvnate sliof, und in dem aelben was mir wie das ich gar eine schoeno minni-MiIslîi'hi» frowe aehe die do gleiUîele aise die sunni> und hetti* gnr a'm Bchoenes durchlichlendes kint in irme aime, und was do zuo mir

134 l'escaxier spirituel. sprechende : Nuo se, lieber friint und lieber gespuntze miner, und nim hie min liebes kint, und habe es zuo einem gemahle und soit in nuo lieb liaben und minnen über aile naLÛrliche minne die du oucli nuo durch sinen willen abe lossen soit und soit in alleine lieb habeu und minnen vor allen creaturen und über aile creaturen. Und tuost du das, so wurst du in kurlzen ziten befindende das dir gar grosse Iruntschaft in grosser ùbernaturlicher minne erzoeiget und geoffenboret werden sol. Und do ich erwachete und wol zuo mir selber kam, do befaut ich zuo stunt min hertze und ailes min gerauele aise gar vonl iubilierender minnenreicher froeiden, also das mir aller der welle Irost in allen natiirlichen sachen abe gefallen was. Und doch ich dise ding aise gar unverdinet in mir befant, das hette mich wunder, und ich ging zuo stunt zuo vatler und zuo muoter und retie mit in das sii abe soltent lossen und mir umb kein wip wiirbent, wanne ich enwolte kein wip nemmen. Do sprochent su : Lieber sun, wie ist es dir danne ergangen oder wie gemeinest du dis ? Do sprach ich : Das mÛgent ir nuo zuo mole mit beiindeu, aber ir scellent es her noch wol gewar werden. Nuo dar, lieber frunt gottes und der mine, nuo hab ich dir geseit wer mir hie zuo geholfen het das ich der weltlichen hÛntlichen fleischlichen minnen lidig wart, aise du wol gehoeret hest das es die hohe edele kÛnigin, die liebe muoter gottes tet, die mir ouch goetleliche minne und liebe dar fiir erwarp. Nuo sage mir ouch wie es dir ergangen ist, und wer dir do zuo half das du zuo goeltelicher minnen und liebe keme. Do sprach er : Das det die liebe minnerin sancta Maria Magdalena; die nam ich erst zuo eime gespuntzen do ich wol uf mine sesse und zwentzig ior ait worden was. Und in den selben ziten do was gar ein geswinder slarcker ruwe und leitsin umb aile mine sÛnden in mich gefallen, wanne ich hette mich groesliche verschuldet in eime unreinen unkÛschen lebende. Aise wart ich die liebe Maria Magdalena mit grosseme erneste anruoffende, das su got fiir mich bete und mir huelfe das ich wider zuo hulden keme, also das mir die welt leidende wiirde unde goelteliche minne und liebe dar fiir bekennende wÛrde und mir mit erneste liebende wÛrde. Also g ip ich der welLe urlop und kerte mich mit grosseme erneste zuo der lieben Marien Magdalenen und bat sii do aile zit mit

The text on this page is estimated to be only 12.44% accurate

V [grosseme disse uod erneste, das bû mir z»o helfe keme und mir t an irme geminneleQ, unsenne li-'beii herrea Jhesu Cristo, hûlfe r uud rair gnoien erwûrbe also das er es liesse versuenet sin, das icU wider in sine hulde keme, aUo das ict in oiicli wûrde Uep habende fdr aile creatnren uad in obe allea creaturen minneofle wlirde. lu dirre einveltigen betty was ich mit der lieben Marien Magdaluneuwol uIFl' zwey ior. Und lu dem dirten ior do beschacii s nahtes in der raettin, 'io'gedolite ich, ich eolte mich niderLselzeu und aoUe ettewas ruowen, vil lihte neme got dise bilde abe î ich ir lidig wûrde. Und do ich also sas und mir die ougen l'iuo gingent, nnd doch weder rehto slief nocli enwai'ht'te, do waa r mir wie das icli mine kammere vout lieiters clores schoenos liechtee sehe, und eine gar unser mossen schoeoe frowen uamme in dem liehle, und mir was wie das ich spreche : Liebe frowe, wer tint ir? Und sii sprach : Ich bin Maria Magdalena die du do minnest und liep hest, und ich kûn le dir das ich dir den aller oberstea miuner in der dirlen nalit selber bringen wil, den sell)en grossen herren den ich do in der zit liep hette und minnete obe allen creaIturt-D i'das soi ich oucli ewecliclie tuon. Und hie uoch do gingeut loir die ougen ui" und warl wachende, nnd ich sach nmbe mich und sach iioch enhorte nût me. Also beschacii es an dem dirlen tage in der naht, aber noch in dei-mettin, do ich aber rnowende wat^. Do was mir aber in dem sloETe wie das ich aber eehe die Bchoene frowe in dem grasseu liechte aise ich bû vormoliis gesehen helte ; aber ich sach bi ii- das aller liebeloseste iemerliclieste marlelbilde ston, aise gar usser mossen iemerlicb nnd ellende und liebelos als ich kein martelbilde ic. gesadi das bo iemerlich Were ane zuo seheude ake dis bilde. AUo was mir wie die schoene frowe ztto mir sprectie : Nuo sich ane, lieber gespunUe miner; du hast mir gedienet untze her nnd hest mich geminuel nnd Uep gehebel, und ich wil dir nuo lonen mil mime geminnet'm gespuiitzen, unserme lieben heiTeu Jhesu Crislo, aise er nuo hie »Tor dir stot in dem bilde siner pinliclien marier, Und du soll in DUO fi'ir mich mlnnen und liep habeu und kuo eime gespuulieu neramen fur aile crealuren, beide in zit und in uvvick'.it, und du soit ouch nuo zuo slunt behndende werden das du in liep wursl halendi!. In disen dingen warl, do erwai-liL'ie ich und kara zuo l' mir selben. Do beTant Icb das ich alsi- gar gmwelichH sera in dor

1 30 l'escalier spirituel. naturel! erschrocken vvas von dem
gruwelichen iemerlichen martel bilde ; aber ich befant doch zuo stunt
ettewas trostes in mir das ich aise grosse minne zuo dem lidende imers
herren hette, also das ich grossen iomer und grosse minne in mir befant.
Were es der wille gottes, so begerte ich groesliche und vil von minnen zuo
lidende, sime tode und sinre martelé zuo eren one ailes war umbe. Nuo dar,
lieber frünt gottes und der mine, nuo habe ich dir do geseit aise ich dir
gelobet habe wer mir und wie mir do zuo geholfen wart, also das ich
ettewas zuo goettelicher minnen mit sinre ginindelosen erbermede kummen
bin, und das het geton die liebe minnerin sancte Marie Magdalene. Nuo
beschach es zuo dem ein und Wentzigesten dage das dise lieben gottes
friinde urlop zuo samene nement und von einander scheident.

The text on this page is estimated to be only 14.72% accurate

L ÉCHELLE SPI 137 L'Echelle spirituelle. Dis ist von der geistlichen leiteren, wie der menectie von dem heilîgen geiste wurt gelernt uf gon von einre tugent zuo der anderen ; von dirre selben leiteren der liebe gotleafnint in Oeberlant eime auderon seile in einen pTingesten, also sil miteinander redeude wurdenl von den echedelichen sûtlichen loeffen der criGtenheit und oucli von zweyger leye got minnender menECheu. î~ti,N dem iare do men zaleten von gottes gebiirte drilzehen hundred (5:)ior und sibben und fûnflzig ior, der selben pûngesten, do retient iwene grosse goUes fninde gar vil miteinander von den froemen wunderlichen sûtlichen schedelichen loeffen der Belen, aise es nuo in der cristenheite gondc ist, und wurdent ouch do bi gedenckende wie manigvaltikliche es unser herre rihet in vil froemen sachen des ouch gar alzu mole liitzel menschen war wellent nommen. Und do dise zwene gottes frûnde lange und vil in dirre rede wort gesin, do sprach der eine alsue : Es het mich mit froemede noch wunder das es got an der cristenheite richtet, wenne men in disen gegenwertigen ziteii aise gar alzu mole hitzel got minnender menschen vindet. Do sprach der andere gottcefrûnt : Das isl ivol wor noch dem aise du es meinst; aber wissesl es ist noch von der gnoden gotles wol zuo gloubende das mon gar vil got minnender menschen in der heiligeu cristenheit vinde, aber der slrossen mid der wege der got minnenden menschen sint zweii die ouch gar alzu mole uugeliche einander sint, wenne der crsto minnende weg der ist noch ettewas gar vinster one das gowore liohl, wenne er ist nocU gar vo^ "« und usseï- mossen soerglii'.h.

138 l'éohrlk spiritublk. lu dirre selben ininnen ist ouch von der gnoden gottes noch vil volkes under der gemeinde der cristenheite. Und der andere weg der gotminnenden menschen ist von der hoebi, uf dem men ouch nuo in disen gegenwertigen 'ziten gar lützel menschen gonde vindet. Aber uf dem ersten weg sint gar vil menschen wandelnde und gonie, beide pfaffen und leigen, miiniche und nunden und allerhande menschen. Und sint da^^ ailes die cristinen menschen die elite niwent die gebot hallent und one totsiinde lebent, wie das si das 811 sich selber noch meinende sint, und ouch noch voerhtent die belle und das vegefür, und voerhtent das himelrich zuo verlierende, und willen haut also zuo blibende und sich vor totsünden zuo huetende, und meinent sii wellent ouch dar uffte sterben. Nuo wissesfc, wele menschen uffte diseme st^den stonde blibenl, den is!; unser herre gar gnedig und kiimmet in gar groesliche zuo helfe mit sinre grundelosen erbermede, obe su rehte mit irem eiginen frigen willen sell»er wellent. Und aile die wile das su also uf diseme staden stonde blibent, so heissent sii vor gotte aile got minnende meuschen, nnd der selben menschen ist ouch noch gar vil in der cristenheit. Doch stot es ettewas gar soergliche umb soliche menschen, wanne su noch gar nohe an dem staden des mères dirre blinden unstelen welte gonde sint ; und das nimet ouch der lüfel mit gar grosseme erneste war, w^enne er gar wol bekennet das sii noch gar nohe uf diseme staden wonende und gonde sint, one gewore gantze liilere goeUeliche minne. Und dar umb so get er in ouch aile zit stetekiiche noch mit allen sinen valschen listen und reten, und tuot ailes sin vermugen dar zuo das er su wider abe in das mer dirre valschen libellonenden welte geziehe, also das su wider in totsiinde violent und aber die gebot brochent. Und dise grosse manigvaltige valscheit und untrüwe der tûfele bekennet unser herre gar wol, und siht es mit gi'osser erbermede ane, und lot mit, er schicke danne zuo stunt eime iegelichen alsolichen menschen in sinen noeten engele zuo helfe, aise vil er ir bedarf, in der meinungen das su dem menschen in sinen noeten zuo helfe kumment und ime helfent vehten wider aile valsche boese rete aller tûfele. Und ist es aber das sich der mensche lot überwinden und die tûfele lot überhand an ime nemmen und sich lot wider abe in das mer dirre valschen welte ziehen, das er wider in totsünde vellet : der selbe mensche mag donne gar

The text on this page is estimated to be only 11.55% accurate

L ÉCHELLE SPIRITUELLE. I wol boeser werden deitie er vormoleà isi gesin, utub daa er die grosse giideuri-he gobe gattea under sine fuesse gelretten het, wenne eia solicljer meascKe volget des ti'ifels rot und sin selbes eiginwillige lleischlkhe nature und tuoE wider duQ rot der engele die ime voq gotki zuo lieUe gesant i-iat. Vil lieber frùit gottes, es iet villihte iioo zuo mole t'iuog geseit Ton den tTstc-n got minnendeu menschien, der man noch, vil in der cristenheit viiidet, bUbent sii ebte niiwent stèle. Wir soelleit ouch nuo ane vohen zuo rLÛende voa den anderen got minnienden menschen, der zuo mole lûtzel ÎRt wo.den, also es ane zuo ^ebeuile ist. Und also die ersteii menscheu uoch gar soerglirbe gonde sint an dem staden des mères dirre valechen ungctruwen ùhidlonenden welte, also sicheLlkx sint do wider die andern gevvoreo festen got miiinenden menschen uE eime auderen sicherei wege gonde, wanne su sint uf gebroclien von dem er^ten wege und sint gegangen von dem t-tadeu des mères der ùbellonenden ungi'trûwen welte und hahent ouch ir selbes eigin wiliige nature gellohen und geloeen und siiit nuo einon aiidert-n ruhen doruehteu weg dnrrh îie nature gegaugeo, Der selbe weg der naturen an di.'r erslen gar widerzeme isl ebe das men sin gewoni'. Un i so der mensiie disen Wi'g gehet gewilleiljche und Troeliche und der gnoilen gottes geiesseliche wai'lel aise lang er wil, weuno denne die zil kuniet die gol wol bekenni't, so git er dem menschen in sine siuneliuhe Ternuuf und ouch ettewas ûber die vernunft, das ime gezoeiget wurt eine leitere die aise hoKe isL uT gonde untze in got. Und so dis der mensche ettewas in den sinen begrilfet, so macliet es ime der liifel swere, das er gar sera ahe dit're kdlere erschrickel, ■ wanne su gar hocli ist, und het grosso sor^e und not und erbeil in den sinuen wie er die leiere uf kummen moege. Und des wurt der heiligi^ gi'ist zuo stunl gewar, wanne ime dise leilere zuo gehoeret, und spricht in des mensi:beii sinnelicb^ vernunft und rotet ime das er unwenl froelidie uC den ersteii spi-osseii trete, eo wil er ime zuo slntt lielTeii das er fûrbas kumme. Und wurt denne der meii:'he dem rôle des lieiligeu gestes folgende, das er der welie noch fi'trbasser me urlop git und uf deu ersteii sprosseu mit lime eiginen Irigen willeu froeliche trittet, dan bo nimet in der beilige geist selp selber und fiierel in eltewas Turbasser und hoeher uf, das dem mensrben unbekant ist, und lot in do fih-basser eite

140 l'échelle spirituelle. was lüstlicheres befinden in der sinnelichen yemunfty das i me vormoles gar unbekant was. Danne so gerotet ouch dem menschen das mer dirre welt ettewas lidende, und so das der heilige geist siht, 60 fueret er in aber ettewie vil fürbasser noch hoeher die leitere uf, das er in sinre sinnelichen vemunft lüstlicheres me befinde denne er vormoles befunden het, also das ime ailes das ein verdriesen und ein criitze ist das die welt geleisten mag. Und so , dis der heilige geist siht, so fueret er in noch gar vaste und vil hoeher die leitere uf danne vor und besitzt ime do sin sinneliches hertze noch in vil grosserme luste danne er vormoles het geton, und lot in do in dem selben luste lange zit mit guoteme friden ruowen, also das er aise froelich in sime hertzen wurt das er zu manigen ziten in ime solber und zuo ime selber sprechende wurt : Und were weder belle noch himelrich, noch danne wolte ich mime herren und mime gotte nüt abe gon, und wolte in von grunde mines hertzen minnen und liep haben one ailes warumb. Und zuo stunt so der heilige geist dis demuetige verwegene gemuete und den guoten gantzen willen in dem menschen befindet, so fueret er in noch gar usser mossen hoch fürbasser die leitere uf, und lot in gewar werden in der sinnelichen vemunft einre gar usser mossen grosser manigfaltiger grüwelicher lidender bekorungen und ouch also gar gi'os ungestueme widerwertig der naturen, das der mensche gar usser mossen sere darabe erschricket, das sine sinnelicbe nature zuo manigen ziten die leitere lier wâder abe sehende wurt in das mer dirre triegenden welte, und stot danne aile zit in gar zitternder vorhte, wanne er ist aile zit in grossen sorgen und voerhtet das er die hohe uf gestigene leitere her wider abe vallende und gestossen werde ; und in grosseme schrecken und vorhte so ist 'er got aile zit mit grosseme flisse und erneste stetikliche ane ruoffende, und bittet in das er ime zuo helfe komme. Nuo weis und bekennet der heilige geist dis menschen gros liden mid erbeit ailes wol und ist doch dar zuo swigende. Aber er ist aile zit verboergenliche eime solichen menschen bi und kummet ime zuo helfe, also das es dem menschen zuo der zit unbefintlich und unbekant ist. Aber wie disen dingen ist, noch danne so ist der heilige geist zuo manigen ziten in disen menschen sprechende und in vermanende in sinre sinnelichen vemunft : Sage

The text on this page is estimated to be only 12.64% accurate

L ÉCHELLE SPQUTDELLE. Lane, weiEt du mit welre mensche
gerwe dise leitere uf kuminen aiso das er zuo dem vatter kiimneu moege,
der muos e durch iden suii, weiine er eellier zuo dem vatLer mit anders
wider umhe ""kurnneu moelite wanne durch gros bitler Udeu. So nuo dis
der meiische merckeude wurl uud es selbiir iu sioer simielicheii vernunft
hoeret sprecheude, so wm^t er selber wol merckeude das es ^K also isL,
mid wm't demie gedciickende : dis uiag eiin inrimeu des ^H heiligeti geistes
^iu. Uud uiag danue wol i>escheheii das er gar ^f kuene dovou wurt, uud
gewuiUL-t gar eiu verwegen gemuele also das er sicli daiine golle zuo
gruude getultikliche uud demuetikliclie uud Iroeliche uud gar
verwegenliche lot uud aich ouch gewiUecliclie git in ailes das liden das got
vou ime habou wil, uud begeret uùt das siu gol in keime tideiide niemer
gesclioue, es tuo ime we oder wol. Nuo iu diseme getultigeu gotle losseude
lidende »iio lot ia der heilige geist al&e lange iu bitlerme swereme lideade
der gruwelictieu grosseu bekoruugeu aise lauge aise es got haben wil-
Weniie es deuue zit wurt uud der meusche ettewas noch gegangen iat durch
lideu, so fueret iu dT heilige geist die leitere gauLz uud gei'we uf
alzuomolo ul die hoechete mitze fur den iùepmug. Uud hie tuoi ouch der
himelsrhe vaLter eiu veuBlerin uf uiid lot do us imo durch deu suu eiu vil
kleiuea liehles blickelin, mid durch ir beider miuue fliisaet der heilige geist
uud uherkummel deu meuscheu uud fùllet in foui uberualürlicher
goettelicher minnerii:her froelicher froeidcu, das der mensche zerlliisset
und nùt weis wo er geweseu ist oder wie iuie bi'schehen ist. Und denne BO
wurt des menschen sele eiu lieilsen uud eiu umbevang von dem vaLler, und
eiu kus vou dem siuue, und vollekomeue durch fliesseude minneuriche
fridelicbe froeidenricbe miuue durch deu heiligen ^^ geist. Und hie 6o
kummet die stde iu got uud gol wider umbe in ^K«û. Und wenne oiicli der
meuBche hie xuo kuinet, 80 vindet er ^^Micb denne crst foui geworcr
goettelicher miuueu uud dar zuo ^^Mroul fridcu uud froeide iu dem
heiligeugeisle. Uud ist ouch daune ^^■wordeu der geworen ane better einre
die den valter aue bettende ^Hnnl iu dem geisle und in der worheit. Uud
beschiht oucU danne dicke wol zuo mauiger zit das ein solicher meusche in
ime eolber aUe grosse dbemaliirliclie froeidcuriche froeide boiindet, ans er
mît sime bertzeu muos arheil baheu das er iu jubele uùt usbrel cfaende si,
uud euweis doch der meusrhe mit was er ist oder wie ^B cfaend

142 l'échelle spiritueixe. er zuo dea froeiden des hertzea kummen si, wenne es über aile sine sinneliche vernunft ist. Weler mensche nuo ziio dirre grossen libernatürlichen erlùhteten gnoden kummetund inre dirre blickelin oder diri^egaDesterlia nuweiit eia enigestes ingeblicket, wie kleine das ist, und were danne der selbe munsche in der uatiirlichen kunst der wiseste meister der in der zit ist, uni tête er danne aile sine sinneliche vernunft und kunst dozuo à'd» er gerne befùide und begriffe was es were, das er élite etiewas da von gereden moehte, so enmoehte es docli nût sin in deheineu weg, wenne es ist redelos und bildelos und formelos und über aller menschen siune sinnelos. Aber ie doch so belîndet der mensche das wol, das sin hertze foui froeidenricher goetleicher minnen worden ist, also das ime das liden unsers liben herren Jhesu Cristi aise gar vil in sime hertzen ist, und es also gar groesliche ist worden minnende das er aile zit in sime hertzen und in aller sinre naturen betindet und grossen iomer donoch het, das er gerne von minnen wolte den tût liden, dem tode unsers herren zuo liebe. Und in diseme sinne und muote ist ouch dirre mensche stetikliche, das ouch wider aile nature ist; und dis moegent ouch weUwise menschen mit gelouben, wanne liden aise gar wider die nature ist. Welre mensche ouch zuo dirre libernatürlichen erliihteten beruerlichen gnoden kummen ist, so beschiht es wol das sich der selbe mensche in allen tugenden vindet, und von der gnoden gottes in ime bevindet demuçtikeit, senftmueiikeit, barmhertzikeit, langmueteikeit, stetikeit und grosse ùbernâtürliche minne und zuoversiht und glouben ; und aile tugende sint sin wesen worden. Und vindet sele und lip aise gar voul friden und aise gar voul minnen, also das er sich zuo manigen ziten von rehter vollebürnender minnen erbûtet sin lip und sine sele in gros liden des fegefûres zuo gebende, und do zuo lidende fur die selon, durch das su erlidiget wûrdent ; und het ouch gerne in der zit gros liden in aller siner naturen fur aile sûnder, durch das ir leben gebessert wûrde. Vil lieber frûut, nuo habe ich dir vil dinges von disen anderen got minnenden menschen geseit. Nuo sage mir, aise du wol gehoeret hest, duncket dich donne ioch wie das es die gerehten geworen got minnenden menschen sint, aise du su gemeinet hest?

The text on this page is estimated to be only 13.61% accurate

l'échelle SPUTUELLE. ach er : lo, und Ju soit ouch wîBsen das
ich das Do spi'i geloube, und lieschietie ea das der selbeii geworeu gei-alitun
got rainnendi-'u ineiiBulien uidre alieino got iùv eine saclie bitti;iide wert*,
und die aiidei'eu got miniiendeii [iieiischeii voii dei du mir ziio dem ei-slen
seiteet, aile ouoh fdr die eelbe sache wûrdont bittente, wolle daiiie got fur
die Eelbe sache gnbetteii siiii, so gewerete er e den einen gerehleii geworden
got miniienden menscheii deiine die auderen aile, die noch an dem staden
des mères dii-re saergliciiien welt woieade i-iiU. Aber icli eiiweis wie es
ergaugfu ist, do bie vor iu den alten ziten der cristen niensulien liilzel was,
do worent diiTe geworden got minneiideii menschen vil ; iiuo ist der
cristiuen meischien vil wordea, uud isl geworden got minnenden menschen
lützel wordeii; und das ist oncb der ciislenheite ein Boerglicti echedelich
ding, wanne aise es nuo stot, so bedorfle men ir gar usser mossen vil, Nuo
sprach der ander friint gotles : Es ist woj wor, aise jjar soerglich aise es nuo
unib die cristenheit sloi, ko were gar iiotdûrfLig alsolicber geworer gerehle'
got niinnender mentchen, die die leitere gerwe uf in got kummen werent,
als ich dir vornioles von iiensohen geseit habe, Und du soit wissen das ich
einen menschen weia dam aile dise ding, von den ich dirliie geseit habe und
noch gar vil me, in einer ûbematûrlichen wise geuffeuboret wurdent. Do
sprach der ander friint gottes : Du eiidarft es mil vor mir bel haben, wanne
ich von der gnoden gotles wo! ettewas mercke imd bekenne das du .es
aelber bist. Wenne ich biu selber wol fiiufe ûbiTuatûrlicher erliihteter
geworer gottes frûnde bekeoneude, und ich weis ouch vil ires lebendea, von
dern icii dir ettewas sagen wil, WiBsest, das der eine rehle in aile wege und
wise ist wordea uf gefueret in ûbernatiirlichem siniiea aise du, aber io eime
andeien hilde. Und aise dir eine leitere gezoeiget wart uf zuo gonde unlze in
got, aise wart disenie menschen gezoeigel vil berge, und was ie ein berge
hoeher denne der andere, und wurdent die berge alao hoch untze das men in
got kutnnien raochte. Und dirre mensche wart also hohe gefueret untze das
er kam Tûr den iireprung, und ime beschach und wart von gotle rehte aise
j^Air. Uud des selbeu menschen sele isl vonl gottes, uud sin liplich

144 l'kchkllle spirituelle. hertze ist goetlelicher froeideDricher minnoD also foui das nùtzuo geloubende ist das ^iu herlze in dirre zit niemer me rebte truiig noch beswerel werden inag, wenne er het solicbe grosse umnessigt* froeidenriche minue in gotte befunden, das nùt zuo geloubende ist das es ioie iemer vergessen mag. Und dar umb, wie es got lot gon, es sige susse oder sige sùr, es tuo wol, es tuo we, es kummet ime ailes rebt und gefellet ime ailes wol und ist aile zit froelicbc. Und das groeste liden das er bel, das ist das er kein liden het und aile zit voul frO:âden ist. Nuo wissest. in der selben froelichen froeideurichen goettelichen biirnenden minaan in der dirre mensche ist, von der icb dir nuo geseit babe, rebte in aller der selben goeltelicbeu froelichen wisen do bist oucb du nuo inné, wanne icb gesach dich nie ane, du werest aile zit froelicb und wolgemuot. Und darumb so getruwe icb und geloube das ir aile beide glicbliche usser goetlelicher froeidenricher ûbematûrlicher siisser minne berueret worden sint, und geloube ich doch das es ûcb nul lichtekliche worden si, ir muessent beide e lange zit durch liwer naturlich bluot gestritten baben, wanne wissest, das ich oucb noch yier gottes friinde in dirre zit bekenne die gar in andere wege und wise berueret sint worden, und doch ûber aile sinnelicbe vemunft. Wissest das der eine wart in einer ûbematûrlichen wisen in eime grossen libernatûrlichen liechte gefueret fur die porte der hellen, und wart do gelossen sehen die gruwelicbe grosse pine und martel der selen aise vil aise sin menbchliche nature erliden moehte. Und sach oucb do alsoliche martel und pine der selen das menschlichen sinnen nùt ist zuo verstonde noch der von zuo redende. Und von dirre gruwelichen ungehûren gesibte, do viel dirre gottesfrunt in gar grosse betrûpnisse, und in aise grosser froeidenricher froeiden aise du nuo hie in der zit bist, aise besweret und trurig ist dirre der gegene in aller sinre naturen. Aber wie gros sin liden ist, noch danne so ist er gotte aile zit demuetikliche danckende und lobeude und lot sich ime getultikliche. Und wissest das dirre selbe gottesfrunt aile zit ane zuo sehende ist aise ein toter mensche den men us eime grabe nimet. Nuo wissest von dem anderen gottesfrunde den icb bekenne. Der wart oucb in eime ûbematûrlichen liechte gefueret fur die porte des fegefûres, und wart do in dem fegefûre gelossen sehen

The text on this page is estimated to be only 16.54% accurate

l'échelle spieituelle. der eelen piaie und martelé aise vil aUe sine menscliclie nature erlideo moehte. Noch danne so sach er ji- fo vil das er selteii iemer fro werden mag. Aber doch so iat er vil anders ane zuo sehende und bas geschaffen demie der erste gollesfnml der in die hetle wart gelossen sehen, Nuo der dirte gottesfrimt, der wart ouct in eime ubernaturlichen liehte gefueret in dae paradis, und wart do gar froemedede iüstliche ding gelossen sehen. Har unib er zuo mauigen ziten in aime hertzeu vil froeiden enptbhet. Aber, lieber frünt gottes, es ist der grossen iibernatürlichen froeiden dins hertzen gar ungelich, Nuo der vierte gottesfrünt deu ich bekenne, dem wart ouch in eime übernatiirlichen liehte geoffentiorel gar vil der cristenheile gebresten, und dar zuo von dem iingeeten gerihte, bit' von ep ouch von hertzen gar sellen iemer fro mag werden. Ach, lieber fnint gottes, nuo habe ich dir ouch wider unibe von den verborgenen fründen gottes geseit die ich von der gnoden gottes bekenncnde bin uud sii ouch in heimeticheite selvivil mit mir gerel liant. Nuo sich aue die wimder goUea, wie gar ungelich dise lieben fn'inde gottes in genummen eint, und doch iegîcher mit fiunderheite sineu weg in froemededer übernatiirlicher wise, und ist doch ailes eine strosse und ein weg, wanne der erbarmhertzige got der het durch den heiligen geist dise menschen aile begobet und libemalûrliche erlûhtet. Har umbe so gont uud knmment dirre gottes fründe wege und noch vil andere wege die der heilige geisl in dem raenscheu wûrkende ist, die kumment aile usser gotte und gont ouch wieder in got. Und dis beschichtgar vil in maniger hande sache die uber des menschen sinne sînl. Hav umb, welre mensche stch gotte zuo grunde froeliL'he uud demuetikliche lot, der ist goLte mit gunderheite wol betiant und weis wol was eime iegelichen meuschen mit sunderheite zuo gehoeret. Und dar noch ist in ouch der heilige geiat die strosBen der selbeu wege fuerende noch dem es ime aller nûtzest ist und aller eigenlichest, Uud bar umb sol nieman die froemedeu wege und wisen versmobeû noch verwerfen, wie swere hù loch dem menschen an der erste werdent; men sol su aile von dem heiligen geiste nemmen, su sigent sur odersuesse, wanne wie gar ungelich ail schinent, so gont die wege der strosaen uf eins aile zuo samcnn, wauue su aile usser dem heiligen geiste lliessende sint. Do von so ^B waii:

146 L ECHELLE SPIRITUELLE. seit die heilige gescrift (las
got eiD wunderer si iD allen sinea wercken. Ach, lieber frunt gottes, wie
erbarmet mich von gronde mines hertzes so gar sere ùbele das mon nuo in
disen gegenwertigen ziten 60 gar lùtzel uud wenig menschen vindet in der
cristenheit die do den geworeu dnrrhbruch durch sich selber nemmen
wellent, und sich wellent wogen durch die eiginwilligen porten irre
sinuelicheite und wellent gon den unbekanten nihen domehten weg lu eime
gotlosseuen wol getrùwende ufgebende ires eiginen willen. Das mea dirre
menschen nuo so liitzel vindet, des muesse sich got ùber die cristenheit
erbarmen, wanne ich bekenne von der gnoden gottes wol das er alsolichen
menschen aise gar zuo grunde erbarmhertzig ist. Und were es das ein
menschẽ nùwent ane vinge und einen geworen ker von der ùbellonenden
welt tète, und einen anefang uf die gewore leitere tretende were in einer
einfaltigen luterer demuetigen meinungen imd in eime got gelossenen
gantzen willen dar bi zuo blibende und niemer abe gelossen noch erwinden,
er wol te die leitere aise lange uf stigen imtze das er ia got keme, welre
menschẽ in eime solichen verwegenen gantzen willen und
zuonemmendeme lebende were, und e stürbe ebe das er die leitere voile uf
in got keme, imd was ime in dem guoten willen an der zit gebreste, das
wolte ime got selber vollekomenliche erfùUen. Was solte got dem
menschen nuo me tuon? Ach, vil lieber friint gottes, es ist vil lihte zuo
diseme mole genuog, wir moehtent vil lihte zuo vil ergetzunge nnd trostes
mitleinander gehebet han. Wir sùllent uns wider heim machen, iederman
zuo sinre geselleschaft.

The text on this page is estimated to be only 14.54% accurate

ÈIRE ÉDIFIANTE D'IN JEUNE HOMME MONDAIN. 14"i
Histoire édifiante d'u 3 homme mondain. Dis ist gar eine gnodenriche
bewegenlicUe materie wie ein junger weltliclier wolgefrendter man in
tiUBchenherrenoi'den kam uad priester wai'L lis goettelicheme tribeiide und
ouch us rote eines erliihleten wolgebornTi p rie s t ers, si nés nehesten
moges, aise der liebe gotteafnint iii Oeberlant Ruoiemaane unserme etiftere
herabe schreip.)5n^iL lieber sunderberer heimelicher fnint miner, Ich lo
dich ^cti^wisBen das es in kurizen ziten hie obenan in unsei-me lande
beschehen iet, also das eime iungen weltlichen wolgefn'niden manne in sin
selbes eighen simien die welt wart infallende, und wart der welt loeiffe
noch gedenckende und ime warl gar dicke und zuo mauigen zilen in sin
selbes sinneliche vernunfl in fallende und wart gedenckende : Du sollest
dich rehte der welle abe tuon und soeltest ir urlop geben. Aber wenne es
beschach das irae dise gedencke in die sinne fielent, so viel ime ze strnU
der gegene wider umb in die sinne und wart denne gedenckende : Was wilt
du tuon? weist du nût; und tuost dn es, so bist du noch iungund mabt vil
lihte mit wol geslou; und were es denne das es dich ruwende wûrde, und
wider umb kerende wiirdesl, und denne der von gingest, denne so wûrdest
du vor gotte und vor der welle zuo echaaden und zuo spolie. Also wart dirre
iûugeling in sin selbes eiginwiUiger sinnelicher vernunft wol uBe fünf iore
gar sei'e bekûmbert, wanne er halte gar gerne got und die well milleinander
gehebet. Aise ginger in diseme vebtenden kriegenden lidende in sin selbes
sinnelicher vernunft dise fîuf ior irrende, also das er niemanne der von
aagi'ii wolte. kl

148 HISTOIRE ÉDIFIANTE Do beschach es dar noch zuo einer zit das er gedenckende wart : Dime lebea dem mag niit rehte sin, wenne du moehiest i^ol alsus in diu selbes eiginwilliger sinuelicher vemunft verderben unde irre werdeii ; du soltest rehte an ieman gedencken dem du getrùweu maht, und soit ouch dem sagen aile diae sachen, und soit in denne mit erneste bilten das er dir sinen getrùwen rot gebe, was dir zuo tuonde si. Also wart er gedenckende an einen gar alten erberen heiligen priester der von guoten lüten was und ouch ettewas sines geslechtes was. Und zuo dem ging er und seite ime rehte aile sine sachen aise verre er es kunde getuou, und sprach do : Lieber lierre, ich kan ùch mine sachen mit aise wol noch aise vollekomenliche gesagen aise mir not tête und aise su ouch in mir sint. Do sprach der alte priester: Vil lieber sun, du hest mir sin genuog geseit, wanne ich getruwe ich wisse von der gnodeu gottes bas wie dir ist wanne du es selber wissen kanst noch gesagen kanst. Wanne, lieber sun, du soit wissen, rehte aise dir nuo zuo mole uf dise zit in den sinnen ist, do soit du wissen das mir rehte in aile wege und in aller wisen rehte ouch in den sinnen also was do ich ouch also in miner iugent was aise du nuo bist, uud mir ouch ettewas vil zittes dar inné gewesen was. Do wart ich ouch uf eine zit gedenckende : Gest du lange alsus in din selbes eiginwilligen sinnen one goettelichen wisen rot, so moechte es vil lihte wol beschehen das du irre in dinen sinnen moechtest werden. Und do ich wart in mir selber zuo rote das ich sol te fragen noch eime biderben goettelichen manne und solte deme min sache fiir legen und solte den rotes fragen, also wart ich gewiset zuo eime priester in eime walde. Und do ich zuo ime kam, do tet ich ime min hertze uf und seite ime rehte aile mine sachen. Und worent ouch mine sachen rehte in aile wege und wisen rehte gliches uff die selbe wise rehte aise du mir dis geseite. Do sprach der liebe waltpriester alsus zuo mir : Ach, vil lieber sun, du soit wissen das es eine grosse gnodenriche gobe des heiligen geistes ist also das ich geloube das ich mit wirdig bin das ich hie zuo roten sol. Aber sider das du her zuo mir kummen bist, so nimme ich zuo gotte urlop und sage dir also das du wissen soit das dir got in dinen eiginen frigen willen eine grosse gnodenriche

The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate

gobe gesant het. Und har umbe das danne dine sele uQd din lip den frigen willeii gemeine mit einander hiibeide sint, har umbe so iat es ouch das du bist in eirae grosseu kempprenden etrite, der do ist zwischa diiier eele und dime libe, Und wissest, du versûneat demie sele und lip mitleinander aUo das su eintrehlig mit eiaauder werdent, so wissest, ao maht du anders ntemei' zuo keime geworen friden noch zuo ruowen kummeii, und ist das sache das dine edele sele iiohe herabe von irme iirsprunge zuo dime lichomeii geseudet ist ; uud har umb so ziige dine sele dich gar gerne dwch dineu eighen willen hoch uf ir noch zuo irme ursprunge, so ist din fleischlicher lichomen von deu erdeu kummen und ist Bwere liber sich uf zuo ziehende. Und dar zuo so hanget ouch die welt und der tûfel gar sei-e an dime fleischlichen lichomen, und ziehent aile her wider abe, und das beschiht ouch in vil manigerhande wise. Har umbe, lieber sun, es ei denne das du in dime eighen willen wellest diner sweren fleischlichen naturen ettewas truckTM ane tuon und wellost ane vohen eiuen friden zwûschent diner sele und dime lichomen zuo macheude, du enmaht anders keinen geworen friden noch ruowe weder in ii noch in ewikeit niemer gewiunen. Und were es das du den friden nuwent ane vingest zuo machende, so wissest, so wiirile sich der fride vou zit zuo zit ie me und ie me bessernde, und wûrde le groesaer und ie groesser. Und so dine edele sele wûrde alsus gewar das ir der lichome folgende wiu'de, so geniowet die sele niemer, su bi'inge danne den lichomen dar zuo das er der selen gantz und gerwe undertenig und gefolgig wurt, und danne so inoehte es ouch gar wol heschehen das sele und lip beide mitleinander gar und gantz in goetleicher rainnen vereinbert wi'irdent also das su sich danne beide einhellekliche gotte liessent und sich ime ouch gebent das er mit iu beiden gemeinliche tête, beile in zit unde in ewikeit, aUe er woUe, Und wenne ouuh das beschiehe das der vereinberte fride zwûschent sele und lip alsus gantz und gar gemahet wûrde, so wissest lieber sun, so mag es danne gar kume gesin, der heilige geist werde ouch denne siu werg wi'irckende und schiitte denne sinen ûbernâtûrlichen gnodenrichen friden beide in sele und in lip, und vereinbere su in goettelirher vereinberunge, aiso d,i8 er in grosse frideliolie froeide ichenkenile wûrde, des friden und der froeiden die do sele uud lip beide mil

150 HISTOIRE ÉDIFIANTE einander hie iii der zit befindent
aise vil und aise gros das unsprechenliche ist und über aile menschliche
sinne trifft. Nuo der, vil lieber sun und lieber natürlicher mog minre, ich
habe dir aile diiig geseit aise mich sii der liebe waltprieBter in den ziten
bewisete do ich in diner iugent was, und das ist nuo me denne sibentzig ior
und bin nuo uffe dise zit gar nohe bi hundert ioren ait. Nuo wissest, vil
lieber sun, ailes das mich do der vil liebe waltpriester lerete und seite, das
verstunt ich wol das es wor und gereht viaSy und volgete ime ouch do zuo
stunt und ging ouch anstette wider heim. Und ich bette do zuo mole einen
bruoder bi dem ich was und was der do zuo mole gar ein weltlicher ritter,
und bette ouch eine swester die ouch also was, und hettent beide wip und
man und ettewie vil kinder. Und ich seite in beiden was ich in mime sinne
bette also das ich kein wip wolte. Also wider rietent su rair es gar sere faste
und mit gar vil fünden und mit maniger bande worten. Aber was sii seitent
so sprach ich : Lont es rehte guot sin, wanne es mag mit anders sin ; dannan
von 60 tuont rehte aise obe das ich tôt were. Do sprochent su : Sider du
danne mit anders wilt, so sage uns doch was du tuon wilt oder was du
werden wilt. Do sprach ich : So wil ich rehte ein weltlicher priester werden,
wanne ich habe von vatter und muoter wol aise vil und gar vil me denne das
ich wol eine guote pfründe gemache die ich ouch selber besingen wil, vatter
und muoter sele zuo helffe. Do sprochent su beide mit gar grosseme emeste
: Das tuo durch got nût, du geschendest anders ailes unser geslehte ; und
wilt du anders nût, do von du danne ungeleret bist, so tuon so wol und far
zwey ior zuo schuolen, so wellent wir dir do zwüschent mit unsern fründen
helffen also das wir luogent und ahtent das dir eine duomherren pfninde
werde ; also mochte ouch noch grosse ère an dir ligende werden. Do sprach
ich : Ere dirre welte der enwil ich nût noch begere ir alzuomole nût, ich wil
gotte und sinen fründen volgen ; bar mn̄b so lont es rehte aise guot sin. Also
ging ich von in und zoch von minem bruoder in ein bus das min was. Und
nam einen giioten priester zuo mir der mich lerete aise das ich priester wart
und bin nuo me denne sùben und sehtzig ior priester gesin. Und hie
zwüschent so ist ouch min bruoder und sin wip, und mine swester und ir
man und ir beider kint aile tôt, und ich mueste ailes ir liplich guot erben.

The text on this page is estimated to be only 17.34% accurate

D UN JEUNE HOMME MONDAIN. 151 Nuo wissest, vil lieber eun und mog miner, ich habe dir geBeit wie das mir der heilige waltpriester vor Biibentzig ioren seite und lerele und ich ime oucli von der gnoden gottes gefolget hab. Nuo wissest, vil lieber sun, ich bin dir Bchuldig von naturen und noch vil me von goettelicher bruederlicher cristenlicher tmwen das ich dich wieen und leren sol. Nuo rote ich dir oiich in allen trûwon aise ouch mir gevotet wart, also d;ib du dem goettelichen ruoffe der in dir ist mit abe gangest und gip ouch froeliche dop welte einen gautzen urlop. Nuo wissest, und solte ich dir sagen was f^ot vil manigvaltiger verborgener ûbernâtûrlicher froelicher wercke in sibenUig ioren mit mir gewurcket het, ps hette dich gros wunder. Aberdie zit ist noch mit das dir alsoliche ding zuo aagende sint, wanno du enmoehstest ir noch mit gar wol getragen. Aber lieber sun, und ist es das dn des weges gonde wirst alee mich der liebe waltpriester vor sibentzig ioren lerende was, wenne du das anc vohest, so Itura dauie gar dicke und vil zuo mir, eo wil ich dir danne vil miner heimelicheit sagen, wenne wissest, du bist mit der erste der der welte urlop gegeben het. WisaeBt, ir ist vil in Behtiig ioren bi mir gesin, beide wip uude man, die aile uf dinen Bin gerittet worent und aile fiir sich gignent und aile der welte einen frigen urlop gobent und ouch aile gestudent, nntze an einen man, don bekante ich wol, der trat die edele grosse gnodenreiche gobe under sine fuesse und ging wider under die welt und nam gar ein Bweres herles ende, also das man do zuo mole voerhtendo was das er ewicliche verlorn mueate sin. Nuo do dirre alte prieater vil mit diseme iûngelinge gerette, do nam er urtop zuo dem alten und ging zuo sinen fninden, und seite den ouch wie das ime in den sin kummen were das er rehte der welte urlop geben wolte, nnd woUe ein weltlicher prjstor werden. Do wider rietent sii es ime gar sere und sprochent : Und Bottest du alBo hie vor uns gon, des schammetent wir uns gar sere. Und su retient alBe vil und aise lang mit ime also das sii in liberrettent das er ein tiitsch lierre Bolte werden, und das were erliche. Und wolte er danne, so moehte er wol faren und moehte strite» Ian den heiden. Aise tiberrettent sii disen iûngling das er in ehte von den ougen kam und wart ein tiitsch herre. Aber er nam ailes sin guot nnd gap es allés den tiitsciien herren. Und zuo stunt do er dar in kam, so bat er das men in verre in ein ander cioster

The text on this page is estimated to be only 19.83% accurate

15*2 HISTOIRE ÉDIFIANTE d'UN JEUNE HOMME

MONDAIN. senden solte. AlbO giiiig dirre iunglinge zuo und bat das man in leivtt», waiiue er hette grosse minne darzuo das er priester wiirde. Also half inen ime ouch dar zuo ilas er priester wart. Also wiirde er ein grosser lieiliger gottes friint mit dem got ouch vil ùbernatiirlicher wercke vor sime tode wùrckende wart. rL<=>-^

TABLE DES MATIERES PaffM. I. Rulman Merswin et le	
mysticisme apocalyptique au moTeti âge .	1
Rulman Merswin, sa vie, ses	
principaux écrits	19
U. L*Ami de Dieu de TOberland	33
m. L'Ami de Dieu	
de TOberland a-t-il existé ?	40
ly . Rulman Merswin a-t-il été un imposteur	
? 69	
Les trois manuscrits autographes	85
Rulman Merswin a-t-il cru à	
Texistence de TAmi de Dieu de rOberland?	93
V. La question	
psychologique	96
• APPENDICE. I. Traités inédits de l'Ami de Dieu de	
TOberland.	
1. L'EscceUier spiritttel	119
2. L'Échelle êpirituelle	141
3.	
L^HùMre édifiante d*un Jeune homme mondain	147
II. Fac-similés en	
phototypie.	
1. L'Histoire de ma conversion ou l'autobiographie de Rulman	
Merswin, p. 1.	2.
Le Livre des cinq hommes de l'Ami de Dieu de	
l'Oberland, p. 12.	3.
Les alphabets de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu	
de l'Oberland.	4.
Fragments du Livre des cinq hommes.	
Maqcj, tmpriai«ri«	
Berfer-LeTraaU et G<«.	

The text on this page is estimated to be only 0.14% accurate

■a***. ^\AZ4}c ^VJi-+-^»W«it Jr t^-i,^ jttO^-iv ^^iSTiuA'^
jCr^f^ i^^MUf/i iL Util - , Ji-^Uit^ -wS-**!^ J(0,É^^>**i'-J*-.-*».C^X«*—
p*1 i««Jft^ i'V^K>>^ ^Ow**' •*.i^^^.- (Xto-j^-i- ^f^-^~*î- J^**
^»-4^4^*.i*^ Awjr^ ^«K-Stv^ .v^r.rx fi^tV* *-i-(i. _1 i. jC -.: A— « |V.*,,.
a4J1.^ J,*,. i-pSi ^,_ ^ 1^^ /erJT •Uwd. ^>*-* ^-*-'^Z«^ (U»«Jfr A.«le A^i.
«.^ (Xi,, !**-■*. ^^ (3f M«w *'^/»rf^? ^*.V-(A3J,V" ~^a> ^^Jr«i..||i«yni.-
(i_t14«i_i. iTJi- fjl^ i.>i Ht». I ^'^-«>"J-,<^»^■»'^^<^-fl-^•'^~l•i^•-^^-
■«&>«**

,-? .^K^A^ia/'/ . yi^\-tjn-/ff . ,,,^^ trfU,^ *3i^* u j|(*.iti^ >^^-
 j*-4^-,;,-^B«— p-l ,rf.-*k>-ti_ ::çjk%>-K ^g'-*M-^, ,4I7■»»^.*^*_- ^' _-'
 H~* -«-l^f-1^ -'''^ f^ (— ■ '^•^ (-«-***^ *4-"..«^ ^ ».)»_ . (^ İA M ^r.:^ ^V«
 ^■»)** Vr*' {^^>-«(i^ ^-^ f-*=- ->* •*«. , I - j^ \.it.t-MtAi 4f>***^ — îO^
 -(i-c. **^i**_-^^=— **^,^-(V, r*H ^u*-f.L^ ji>M^ ^-i(ii*4^ -^w^r.*!!
 3J, ciL- piif^ ^i^**^*- aiif*' vp- ; y ^

